This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036926 8

~~[illegible]~~
(Montemont)
KBD
~~+28 B-7~~

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME VII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Noubel, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE QUATRIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE Ier.

PREMIER VOYAGE DE COOK.

TROISIÈME SECTION.

(SUITE.)

§ 9.

Description particulière de l'île de Savu, de ses productions et de ses habitans.

Le milieu de cette île, appelée *Savu* par les naturels du pays, gît à peu près au 10e degré 35 minutes de latitude sud : elle est peu connue ; une ancienne carte la nomme *Sou*, et la confond avec Sandel Bosch. Rumphius parle d'une île de Saow, et il dit aussi que c'est la même que les Hollandais appellent *Sandel Bosch*. L'île de Savu est différente de celles dont on vient de faire mention, ainsi que

de Timor, de Rotte et de toutes les autres îles que nous avons rencontrées dans ces mers et qui sont placées à une assez grande distance de la véritable situation de Savu. Elle a environ huit lieues de long de l'est à l'ouest; je ne sais pas quelle est sa largeur, parce que je n'en ai examiné que le côté septentrional. Le havre dans lequel nous mouillâmes est appelé *Seba*, du nom du district où il est situé : il gît sur le côté nord-ouest de l'île. Il est à l'abri du vent alisé de sud-ouest, mais il est ouvert au nord-ouest. On nous apprit qu'il y a deux autres baies où les vaisseaux peuvent mettre à l'ancre; que la meilleure, appelée *Timo*, est sur le côté sud-ouest de la pointe sud-est : on ne nous a dit ni le nom ni la situation de la troisième. La côte de la mer est basse en général, mais il y a des collines d'une élévation considérable au milieu de l'île. Nous étions sur la côte à la fin de la saison sèche; il n'y était point tombé de pluie pendant sept mois, et l'on nous a assuré que, lorsque cette sécheresse dure si long-temps, on ne trouve pas dans toute l'île un seul courant d'eau douce, mais seulement de petites sources qui sont à une fort grande distance de la mer : cependant on ne peut rien imaginer de plus beau que l'aspect du pays, vu du lieu de notre mouillage. Le terrain uni près de la grève est rempli de cocotiers et d'une espèce de palmier appelé *arecas;* par derrière, les col-

lines qui s'élèvent insensiblement et avec régularité sont richement couvertes jusqu'aux sommets de plantations de palmiers-éventails qui forment des bocages presque impénétrables au soleil. Chaque pied de terrain entre les arbres est garni de verdure, de maïs, de millet et d'indigo; et lorsqu'on ne connaît pas la magnificence et la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puisse se peindre tous les charmes de cette perspective. La saison sèche commence en mars ou avril, et finit au mois d'octobre ou de novembre.

Le palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger et le mangle sont les principaux arbres de cette île; et entre autres productions végétales, le sol fournit du maïs, du blé-sarrasin, du riz, du millet, des callivances et des melons d'eau. Nous y avons vu aussi une canne à sucre, quelques espèces de légumes d'Europe, et en particulier du céleri, de la marjolaine, du fenouil et de l'ail. Pour fournir aux besoins de luxe et de fantaisie, les insulaires de Savu ont du bétel, de l'arec, du tabac, du coton, de l'indigo et une petite quantité de cannelle, qu'ils semblent ne planter que par curiosité; je doute même si c'est de la véritable cannelle, les Hollandais ayant un très grand soin de ne pas laisser hors des îles dont ils sont les maîtres les arbres qui produisent les

épiceries. Outre les fruits que je viens de décrire, il y en a cependant plusieurs espèces d'autres, et en particulier le fruit doux du savonnier, qui est très connu dans les îles d'Amérique, et un petit fruit ovale appelé *blimbi :* ils croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le blimbi a environ trois ou quatre pouces de long; dans le milieu il est de l'épaisseur du doigt, et il se termine en pointe à chaque extrémité. Il est couvert d'une pellicule très mince, d'un vert clair, et l'intérieur contient un petit nombre de semences disposées en forme d'étoiles : sa saveur est peu forte et d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger cru. On dit qu'il est excellent mariné et cuit à l'étuvée : il nous donnait une sauce aigrelette très agréable pour nos alimens bouillis.

Parmi les animaux apprivoisés dans l'île, on compte le buffle, le mouton, la chèvre, le cochon, la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien et le chat, qui y sont tous en grande quantité. Les buffles diffèrent beaucoup des bêtes à cornes d'Europe : leurs oreilles sont plus grandes; ils ont la peau presque sans poil; leurs cornes sont recourbées l'une vers l'autre, et se prolongent toutes deux se rejetant en arrière, et ils n'ont point de fanons. Nous en avons aperçu plusieurs aussi gros que nos bœufs d'Europe qui ont pris tout leur accroissement, et il doit y en avoir quelques-uns qui le sont

bien davantage, car M. Banks a vu une paire de cornes qui avaient trois pieds neuf pouces et demi de la pointe de l'une à celle de l'autre; quatre pieds un pouce et demi dans leur plus grande distance de l'une à l'autre, et le demi-cercle qu'elles formaient sur le front s'élevant à sept pieds six pouces et demi de hauteur. Il faut observer cependant qu'un buffle quelconque de l'île de Savu ne pèse pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux que nous imaginions peser quatre cents livres n'en pesaient que deux cent cinquante, parce que sur la fin de la saison sèche leurs os sont à peine couverts de chair : il n'y a pas une once de chair dans toute la carcasse, et sur les côtes ils n'ont à la lettre que la peau et les os. La chair en est succulente et d'un bon goût, et je crois qu'elle vaudrait mieux que celle de nos bœufs, si les buffles ne mouraient pas de faim dans ce pays brûlé par le soleil.

Les chevaux ont onze à douze palmes de haut[1]; mais, malgré leur petitesse, ils sont agiles et pleins de feu, surtout en marchant le pas, qui est leur allure commune. Les habitans les montent ordinairement sans selle, et ils n'ont pas d'autre bride qu'un licou. Les moutons sont de l'espèce qu'on appelle en Angleterre moutons de Bengale, et ils diffèrent des nôtres à plusieurs égards. Au lieu de laine, ils

[1] La palme valait environ huit pouces.

sont couverts de poil; ils ont les oreilles très grandes et pendantes au-dessous des cornes; leur museau est arqué: on croit qu'ils ont quelque ressemblance avec la chèvre, et c'est pour cela qu'on les appelle souvent *cabritos*. Leur chair est aussi maigre que celle du buffle, sans saveur, et elle nous parut plus mauvaise que celle de tous les moutons que nous ayons jamais mangés. En revanche nous n'avons point vu de cochons aussi gras que ceux de ce pays, quoiqu'on nous ait dit qu'ils se nourrissaient principalement de gousses de riz et de sirop de palmier dissous dans l'eau. Les volailles sont surtout de grosses poules, dont les œufs sont très petits.

Nous ne connaissons qu'un petit nombre des poissons que la mer y produit : on trouve quelquefois des tortues sur la côte, et les insulaires, ainsi que tous les autres peuples, les regardent comme un excellent manger.

Les naturels du pays sont d'une taille au-dessous de la moyenne; les femmes surtout sont très petites et trapues : leur teint est d'un brun foncé, et leurs cheveux sont universellement noirs et lisses. Nous n'avons point remarqué de différence dans la couleur des riches et des pauvres, quoique, dans les îles de la mer du Sud, ceux qui sont plus exposés aux injures de l'air soient à peu près aussi bruns que les habitans de la Nouvelle-Hollande, tandis que les personnes d'un rang plus distingué

ont le teint presque aussi beau que les Européens. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux et actifs, et leurs traits, leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitans d'un même pays. Les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Les hommes attachent leurs cheveux au sommet de la tête avec un peigne, les femmes les nouent par derrière d'une manière qui ne leur sied pas bien. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, et les hommes en font de même de leur barbe; ceux d'un rang au-dessus du commun portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur cou avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laissent quelques poils sur la lèvre supérieure; mais ils les tiennent toujours courts.

L'habillement des deux sexes est d'une étoffe de coton, dont le fil, teint en différens bleus, produit une couleur changeante qui, à nos yeux, n'était point désagréable. Cette étoffe se fabrique dans le pays : leur vêtement est composé de deux pièces qui ont chacune environ deux verges de long, et une verge et demie de large. L'une se replie autour des reins, et l'autre couvre la partie supérieure du corps. Les hommes serrent sur la chair, à la réunion des cuisses, le bord inférieur de la pièce qui enveloppe leurs reins, en laissant l'autre bord plus lâche, de manière à former une

espèce de ceinture plissée qui leur sert de poche, et où ils mettent leur couteau et les autres petits meubles qu'ils portent avec eux. Ils passent l'autre pièce en dessous de cette ceinture par derrière, et ramènent l'un des bouts par-dessus l'épaule gauche, et l'autre par-dessus la droite, pour les faire tomber sur la poitrine et les rattacher à la ceinture par devant; de manière qu'en étendant ou en resserrant les plis, ils peuvent couvrir leur corps plus ou moins, suivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras, les jambes et les pieds nus.

La différence de l'habillement des deux sexes consiste principalement dans la manière dont est arrangée la pièce qui sert de ceinture : les femmes, au lieu de serrer le bord inférieur et de laisser flotter en poche celui d'en haut, serrent au contraire la partie supérieure, et laissent retomber en jupon jusqu'aux genoux celle d'en bas. Elles ne passent pas non plus la pièce qui couvre le corps par-dessous la ceinture en devant, mais elles l'attachent sous les bras, et s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence.

J'ai déjà fait observer que les hommes attachaient leurs cheveux au sommet de la tête, et que les femmes les nouent en touffe par derrière; mais il y a dans leur ajustement de tête une autre différence qui distingue les sexes : les femmes n'ont rien

qui leur tienne lieu de chapeau, et les hommes ont toujours autour de la tête une espèce de bandeau qui n'est pas large, mais des plus belles étoffes qu'ils peuvent se procurer. Nous en avons vu quelques-uns qui employaient des mouchoirs de soie, et d'autres une toile de coton ou de mousseline fine, dont ils font une sorte de petit turban.

L'exemple de ces peuples prouve bien que l'amour de la parure est une passion universelle, car ils ont un très grand nombre d'ornemens. Quelques personnes d'un rang au-dessus du commun portent des chaînes d'or autour de leur cou; mais elles sont faites d'un fil tressé, et par conséquent légères et de peu de valeur. D'autres ont des bagues si usées qu'elles semblent leur avoir été transmises dans une suite de plusieurs générations. Un d'eux avait une canne à pomme d'argent avec une espèce de chiffre contenant les lettres romaines V. O. C.: comme c'est la marque de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, il l'avait probablement reçue d'elle en présent. Nous leur avons vu aussi quelques ornemens de grains de verre en forme de colliers ou de bracelets: ils sont communs aux deux sexes, mais les femmes ont en outre des cordons ou ceintures des mêmes grains avec lesquels elles attachent leurs jupons. Les deux sexes, sans aucune exception, ont les oreilles percées; cependant nous n'avons jamais aperçu qu'ils y mis-

sent des pendans. Nous n'avons vu personne porter d'autres vêtemens que ceux de l'usage ordinaire, excepté le roi, qui avait une espèce de robe de chambre d'une grosse toile des Indes, et son ministre, qui nous reçut une fois en robe noire. Nous avons rencontré quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans qui avaient des cercles en ligne spirale d'un gros fil de cuivre passé trois ou quatre fois autour de leurs bras, au-dessous du coude, et quelques hommes qui avaient sur la même partie du corps des anneaux d'ivoire de deux pouces de large, et de plus d'un pouce d'épaisseur. On nous a dit que les fils seuls des rajas ou des chefs portaient ces ornemens incommodes comme une marque de leur haute naissance.

Presque tous les hommes tracent leurs noms sur leurs bras en caractères ineffaçables d'une couleur noire, et les femmes s'impriment de la même manière au-dessous du pli du coude une figure carrée qui contient des dessins de fleurs. Nous fûmes frappés de la ressemblance qui se trouve entre ces marques et le tattow des insulaires de la mer du Sud; et, faisant des recherches sur leur origine, nous apprîmes que les naturels du pays avaient adopté cet usage long-temps avant que les Européens arrivassent parmi eux, et que, dans les îles voisines, les habitans tracent des cercles sur leur cou et leur poitrine. Ce serait un objet de re-

cherches curieuses que cette pratique universelle qui règne chez les sauvages de toutes les parties du monde, depuis l'extrémité la plus septentrionale de l'Amérique jusqu'aux îles des mers du sud, et qui probablement diffère très peu de la méthode qu'employaient les anciens Bretons pour imprimer sur leur corps de pareilles marques [1].

Les maisons de l'île de Savu sont toutes bâties sur le même plan: elles ne diffèrent que par l'étendue. Elles sont plus ou moins grandes en proportion du rang et de la richesse de celui qui en est le maître. Quelques-unes ont jusqu'à quatre cents pieds de long, et d'autres n'en ont pas plus de vingt : elles sont toutes élevées sur des piliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts est enfoncé en terre, et l'autre porte un plancher solide de bois; de sorte qu'il y a entre le plancher et le terrain sur lequel est bâtie la maison

[1] Bossu rapporte le fait suivant dans la description qu'il a donnée de quelques Indiens qui habitent les bords de l'Arkanzas, rivière de l'Amérique septentrionale qui prend sa source dans le Nouveau-Mexique, et qui a son embouchure dans le Mississipi. « Les Arkanzas, dit-il, m'ont adopté pour leur compatriote, et, comme une marque de ce privilége, ils m'ont imprimé sur la cuisse une figure de chevreuil. Voici comment ils ont fait cette opération : un Indien, après avoir brûlé de la paille, en délaya les cendres dans l'eau, et, avec cette composition, il traça sur ma peau la figure de l'animal dont je viens de parler. Il la retraça une seconde fois, en donnant sur chaque point de la ligne des coups d'aiguille qui tiraient le sang. Le sang, mêlé avec les cendres de la paille, forme une figure qui ne peut jamais s'effacer. »

un espace vide de quatre pieds. Ils placent sur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes qui soutiennent un toit incliné, dont le faîte est semblable à celui de nos granges. Les bords inférieurs de ce toit, qui est couvert de feuilles de palmier, descendent à deux pieds du plancher; l'intérieur est ordinairement divisé en trois parties égales. La partie du milieu, ou le centre, est enfermée des quatre côtés par une cloison qui s'élève d'environ six pieds au-dessus du plancher. Ils ménagent aussi quelquefois deux petites chambres dans les côtés : le reste de l'espace au-dessous du toit est ouvert, de façon qu'il admet librement l'air et la lumière. Le peu de séjour que nous avons fait dans l'île ne nous a pas permis d'apprendre l'usage de ces divers appartemens : nous savons seulement que la chambre ménagée dans le centre est destinée aux femmes.

Ces Indiens se nourrissent de tous les animaux apprivoisés du pays : le cochon est celui qu'ils estiment le plus, et le cheval tient le second rang; après le cheval ils mettent le buffle au nombre des meilleurs alimens, ensuite la volaille, et ils préfèrent le chien et le chat au mouton et à la chèvre. Ils n'aiment pas le poisson; je crois qu'il n'y a que les pauvres qui en mangent, et encore faut-il pour cela qu'ils se trouvent près du rivage. Lorsque leurs affaires les y conduisent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de

leur habillement, et dont ils se servent pour prendre les petits poissons qui sont pour ainsi dire sous leur main.

J'ai fait mention plus haut des végétaux et des fruits comestibles de l'île; mais le palmier-éventail demande une description particulière; car, dans certains temps de l'année, c'est presque l'unique nourriture des hommes et des animaux. Les insulaires de Savu tirent de cet arbre une espèce de vin appelé *toddy:* ils coupent pour cela les bourgeons qui doivent produire des fleurs, peu de temps après qu'ils sont sortis de la tige, et ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes montent matin et soir sur les arbres pour recueillir le suc qui tombe dans ces vases, et qui sert de boisson ordinaire à tous les habitans, mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet usage, et de cet excédant ils font un sirop et du sucre grossier. La liqueur est appelée *dua* ou *duac*, et ils donnent au sirop et au sucre le nom de *gula.* Ils fabriquent le sirop en faisant bouillir la liqueur dans des pots de terre jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse. Ce sirop ressemble beaucoup aux mélasses, mais il est un peu plus épais, et il a un goût plus agréable. Le sucre est d'un brun rougeâtre, et peut-être le même que le sucre jugata du

continent de l'Inde : nous l'avons trouvé meilleur que toutes les cannes à sucre non raffinées que nous ayons jamais goûtées. Nous craignîmes d'abord que le sirop dont nos gens prenaient une grande quantité ne leur causât la dyssenterie; mais il est si peu relâchant qu'il nous fut plutôt salutaire que nuisible. J'ai déjà fait observer qu'on le donne aux cochons, mêlé avec des gousses de riz, et qu'il deviennent énormément gras sans prendre aucune autre nourriture. On nous a dit que les habitans se servaient aussi de ce sirop pour engraisser leurs chiens et leurs volailles, et qu'eux-mêmes vivaient de ce seul aliment pendant plusieurs mois lorsque les autres récoltes leur manquaient, et que les provisions animales étaient rares. Outre les vases dont je viens de parler, ils se servent encore des feuilles du palmier-éventail pour couvrir leurs maisons, pour faire des paniers, des coupes, des paillassons et des pipes à fumer. Le fruit n'est pas fort estimé, et comme on fait des incisions aux bourgeons pour le duac ou le toddy, il en reste fort peu à cueillir. Il est à peu près de la grandeur d'un gros turnep, et recouvert, comme la noix de coco, d'une enveloppe fibreuse, sous laquelle il y a trois amandes qu'il faut manger avant qu'elles soient mûres; car elles deviennent si dures qu'on ne peut pas les mâcher. Quand elles sont bonnes à manger, elles ont une saveur assez semblable à celle de la

noix de coco verte, et probablement elles donnent comme elle une nourriture aqueuse et peu substantielle.

L'apprêt de leurs alimens consiste ordinairement à les faire bouillir, et comme le bois à brûler est très rare, et qu'ils n'ont ni charbon ni tourbe, ils ont inventé un expédient qui n'est pas entièrement inconnu en Europe, mais qu'on n'emploie guère que dans les camps. Ils creusent par-dessous terre un trou dans une direction horizontale d'environ deux verges de long, comme le terrier d'un lapin, et ils font une grande ouverture à l'une des extrémités et une petite à l'autre. Ils mettent le feu par la première, et la seconde sert à donner une issue à l'air. Ils percent quelques trous ronds au-dessus de ce sillon creusé, et ils mettent sur ces trous des pots de terre qui sont larges au milieu et pointus vers le fond, de sorte que le feu agit sur une plus grande partie de leur surface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallons: on ne voit pas sans étonnement combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau; une feuille de palmier ou une tige de plante sèche, jetée de temps en temps dans le foyer, suffit pour cela. C'est de cette manière qu'ils cuisent tous leurs alimens, et qu'ils font leur sirop et leur sucre. Il paraît, par le voyage de Frézier dans la mer du Sud, que les Péruviens avaient une pratique à peu

près semblable, et peut-être que les pauvres gens d'un pays où le bois est cher pourraient l'adopter avec avantage.

Les deux sexes sont dans la mauvaise et pernicieuse habitude de mâcher du bétel et de l'arec; ils la contractent dès leur enfance, et depuis le matin jusqu'au soir ils ne font pas autre chose. Ils mêlent toujours avec le bétel et l'arec une espèce de chaux blanche faite de pierre de corail et de coquillages, et souvent une petite quantité de tabac, ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante à l'odorat et à la vue. Le tabac infecte leur haleine, et le bétel et la chaux pourissent leurs dents et les noircissent comme du charbon. J'ai vu des hommes de vingt ou trente ans, dont les dents de devant étaient cariées jusqu'à la gencive; ils n'en avaient pas deux qui fussent exactement de la même longueur ni de la même épaisseur; elles étaient rongées d'une manière inégale, comme le fer l'est par la rouille: ce qu'on attribue, si je ne me trompe, à l'habitude de mâcher des noix d'arec, dont l'enveloppe est dure et fibreuse; mais je crois que la chaux en est la seule cause. Les dents des Indiens ne sont ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive, comme elles le seraient sans doute s'ils mâchaient continuellement des substances dures; mais elles se rongent peu à peu, ainsi que les métaux qu'on expose à l'action d'un acide puissant.

Lors même qu'il ne paraît point de dents au-dessus de la gencive, la racine adhère toujours fortement à l'intérieur. Ceux qui soutiennent que le sucre gâte les dents des Européens ne se trompent peut-être pas; car on sait que le sucre raffiné contient une quantité considérable de chaux; et, si l'on doute que la chaux détruise les os, de quelque espèce qu'ils soient, on peut s'en convaincre par l'expérience.

Lorsque les insulaires de Savu ne mâchent pas du bétel et de l'arec, ils fument. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération : ils roulent un peu de tabac, ils le mettent au bout d'un tube d'environ six pouces de long, fait d'une feuille de palmier, et de la grosseur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes est très petite, afin d'en augmenter l'effet ils avalent la fumée, ce qui arrive surtout aux femmes.

On ne connaît pas avec certitude l'époque où les naturels de l'île se sont réunis en société civile; mais aujourd'hui elle est partagée en cinq principautés ou nigrées : Laai, Seba, Regeeua, Timo et Massara, dont chacune est gouvernée par son rajah ou roi particulier. Le rajah de Seba, dans le domaine duquel nous débarquâmes, semblait avoir une grande autorité, sans être environné de beaucoup de pompe ou d'appareil, et sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne. Il avait en-

viron trente-cinq ans, et c'était l'homme le plus gras de toute l'île. Il nous parut phlegmatique et pesant, et se laissant conduire par le vieillard, qui, en dépit des artifices et de la cupidité des facteurs hollandais, avait mis de l'ordre dans le marché, lorsque nous lui eûmes donné un sabre. Ce ministre s'appelait *Mannu Djarme;* et l'on peut supposer avec raison qu'il avait des talens et une intégrité peu commune, puisque, malgré l'autorité que lui donnait son titre de favori du prince, il était aimé de tout le district. On nous a dit que, lorsqu'il s'élève des différens parmi les naturels du pays, le rajah et ses conseillers les terminent sans délai et sans appel, mais après une mûre délibération et avec la justice la plus impartiale.

M. Lange nous apprit que les chefs qui avaient successivement gouverné les cinq principautés de cette île vivaient entre eux depuis un temps immémorial dans la plus étroite alliance et la plus cordiale amitié; cependant il ajouta que ce peuple est naturellement brave et guerrier, et qu'il s'est défendu courageusement contre les ennemis étrangers qui ont tenté des invasions sur leur île. Il nous dit aussi que l'île peut mettre en campagne dans peu de jours sept mille trois cents combattans, armés de fusils, de javelines, de lances et de boucliers. Laai en fournit pour sa part deux mille six cents; Seba, deux mille; Regeeua, quinze cents;

Timo, huit cents, et Massara, quatre cents. Outre les armes dont je viens de faire mention, chaque homme porte une hache d'armes, réssemblant à un croissant à émonder, excepté qu'elle est plus étroite, mais plus pesante; et ce doit être un instrument terrible, lorsque les soldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On nous a assuré qu'il sont si adroits et si vigoureux qu'ils lancent leurs javelines à soixante pieds, droit au cœur de leur ennemi, et qu'ils le percent d'outre en outre.

Nous ne déciderons pas si cette réputation de bravoure des insulaires de Savu est bien fondée; mais pendant notre séjour dans l'île nous n'en avons point vu d'exemple. Nous avons remarqué, il est vrai, dans la maison-de-ville, ou maison d'assemblée, une centaine de javelines et de boucliers dont s'armèrent les Indiens qui furent envoyés à notre marché pour nous intimider; mais il nous parut que c'étaient des restes de vieilles armures : il n'y avait pas deux javelines de la même force ni de la même longueur; les unes avaient six pieds de long, et les autres en avaient seize. Nous n'aperçûmes point de lances, et quoique les fusils fussent polis en dehors, cependant la rouille, en rongeant l'intérieur, y avait formé des trous. Les soldats semblaient connaître si peu la discipline militaire, qu'ils marchaient sans aucun ordre : chacun d'eux, au lieu de bouclier, avait un sac rempli de tabac ou de quelque autre

marchandise pareille; tous cherchaient à profiter de cette occasion pour nous les vendre. Presque toutes leurs gibernes étaient mal fournies de poudre et de balles, quoiqu'ils eussent mis dans les trous un petit morceau de papier pour sauver les apparences. Nous vîmes à la maison-de-ville quelques pierriers et des pateraros, et un grand canon à l'entrée. Les pierriers et les pateraros n'avaient point d'affûts, et le canon était sur un tas de pierres, attaqué partout de la rouille : on avait tourné le trou de la lumière en bas, probablement pour cacher sa largeur, qui peut-être n'était guère moindre que celle de l'embouchure.

Nous n'avons pas découvert qu'il y eût parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le rajah et les propriétaires des terres. Ceux-ci sont respectables en proportion de l'étendue de leurs possessions. Les classes inférieures sont composées de manufacturiers, de pauvres journaliers et d'esclaves. Les esclaves, comme les paysans de quelques parties de l'Europe, sont attachés à la glèbe. On les vend et on les transmet avec les terres; mais, quoique le propriétaire soit le maître de vendre son esclave, il n'a point d'autre autorité sur sa personne; il ne peut pas même le châtier sans l'aveu et le consentement du rajah. Certains propriétaires ont cinq cents esclaves, et d'autres n'en ont pas une demi-douzaine. La valeur commune d'un esclave est celle d'un co-

chon gras. Lorsqu'un homme de distinction paraît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à sa suite. L'un d'eux porte une épée ou un coutelas, dont la poignée est ordinairement d'argent et ornée de grandes touffes de crin de cheval; un autre porte un sac qui contient du bétel, de l'arec, de la chaux et du tabac. Cette suite compose toute leur magnificence, car le rajah lui-même n'a pas d'autres marques de distinction.

Une longue suite d'ancêtres respectables forme le principal objet de la vanité de ce peuple, ainsi que de tant d'autres; et le respect pour l'antiquité semble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maison qui a été habitée pendant plusieurs générations devient presque sacrée, et il y a peu de marchandises de besoin et de luxe qui aient un aussi grand prix que les pierres sur lesquelles on s'est assis pendant long-temps, et qui par-là sont devenues polies. Ceux qui peuvent acheter ces pierres, ou qui les acquièrent par héritage, les placent autour de leurs maisons, et elles servent de siéges aux personnes de la famille.

Chaque rajah dresse dans la principale ville de sa province, ou nigrée, une grande pierre qui sert de monument à son règne. Il y avait dans la première ville du canton de Saba, où nous étions, treize de ces pierres, outre plusieurs fragmens d'autres qui y avaient été mises plus anciennement, et qui

avaient été détruites par les années. Ces monumens semblent prouver que, depuis une époque fort éloignée, il y a dans cette partie de l'île quelque espèce d'établissement civil.

Plusieurs de ces pierres sont si grandes qu'il est difficile de concevoir par quels moyens on a pu les amener au sommet de la colline où elles sont placées. La terre est remplie de monumens de la force de l'homme : ils semblent fort au-dessus des forces de la mécanique actuelle, quoique aidée dans ces derniers temps par les progrès des mathématiques. En Angleterre, il reste un grand nombre de monumens semblables des siècles de barbarie, sans compter ceux de la plaine de Salisbury.

Ces pierres ne servent pas seulement à rappeler les règnes des différens princes; on les emploie encore pour un usage beaucoup plus extraordinaire et qui est probablement particulier à ce pays. Quand un rajah meurt, on proclame une fête générale dans l'étendue de ses domaines; tous ses sujets s'assemblent autour de ces pierres; ils tuent presque toutes les créatures vivantes qu'ils peuvent attraper, et l'orgie dure pendant un nombre plus ou moins grand de semaines ou de mois, suivant que le royaume est alors fourni d'animaux; les pierres servent de tables. Ce massacre fini doit nécessairement être suivi d'un jeûne; et, s'il se fait dans la sai-

son sèche, où l'on ne peut point se procurer de végétaux, tout le canton est obligé de subsister de sirop et d'eau, jusqu'à ce que le petit nombre d'animaux échappés par hasard au carnage général, ou conservés par la prévoyance, puissent en engendrer de nouveaux, ou qu'on puisse en tirer des cantons voisins. Tels sont les faits que nous avons appris de M. Lange.

Nous n'avons pas eu occasion d'observer leurs manufactures, excepté celle de leurs étoffes qu'ils savent filer, tisser et teindre; nous ne les avons pas vus travailler, mais nous avons rencontré, chemin faisant, plusieurs des instrumens dont ils se servent. Nous avons aperçu leur machine pour tirer le coton de sa gousse; elle est faite sur les mêmes principes que celles dont on se sert en Europe; mais elle est si petite qu'on pourrait la prendre pour un modèle ou pour un joujou d'enfant. Elle consiste en deux cylindres d'un peu moins d'un pouce de diamètre, et dont l'un, tourné par une manivelle, fait tourner l'autre au moyen d'une vis sans fin. Toute la machine n'a pas plus de quatorze pouces de long et sept de haut. Celle que nous avons examinée avait beaucoup servi; et comme nous y avons vu du coton encore attaché, nous n'avons aucune raison de douter qu'elle fût faite sur le modèle des autres.

Nous avons vu aussi leur appareil pour filer,

c'est-à-dire une bobine sur laquelle était dévidée une petite quantité de fil et une espèce de quenouille garnie de coton. Nous conjecturâmes qu'ils filaient avec la main, comme faisaient nos femmes avant l'usage des rouets, qui, dit-on, n'ont pas encore été adoptés dans toute l'Europe. Leur métier semble, en un point, préférable au nôtre. La toile n'est pas déployée sur un châssis, mais étendue au moyen de deux pièces de bois placées à chaque extrémité; l'étoffe se roule autour de l'un, et les fils de la chaîne se développent de dessus l'autre. L'étoffe a environ une demi-verge de large, et la longueur de la navette est égale à cette largeur, de sorte que, suivant toute apparence, l'ouvrage avance lentement. La couleur de cette étoffe et l'indigo que nous avons trouvé dans leurs plantations nous ont fait juger qu'ils savaient teindre, et M. Lange nous a confirmés dans cette conjecture. Nous les avons vus teindre en un rouge sale la pièce qui sert de ceinture aux femmes; mais nous n'avons pas cru devoir prendre la peine de rechercher quelle matière ils employaient.

La religion de ces peuples, ainsi que nous l'apprit M. Lange, est une espèce de paganisme absurde. Chaque homme choisit son dieu et détermine lui-même la manière dont il doit l'adorer, de façon qu'il y a presque autant de dieux et de cultes différens qu'il y a de personnes. On dit cependant

que leur morale est irréprochable et qu'elle ne contredit point les principes du christianisme. Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme, le commerce illicite entre les deux sexes est en quelque manière inconnu parmi eux. Les exemples du vol y sont très rares, et ils sont si éloignés de de se venger par l'assassinat d'une injure qu'on leur a faite, que, s'il s'élève des différens, ils n'en font pas même le sujet d'une querelle, de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement; mais sur-le-champ ils renvoient l'affaire à la décision de leur roi.

Ces insulaires semblent jouir d'une bonne santé et d'une longue vie; quelques-uns d'entre eux étaient pourtant marqués de la petite vérole, que M. Lange nous a dit s'être manifestée plusieurs fois dans le pays, et qu'ils traitent avec la même précaution que la peste. Dès qu'une personne en est attaquée, ils la transportent dans un endroit solitaire, très éloigné de toute habitation; ils laissent la maladie suivre son cours, et ils fournissent au patient des alimens qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Nous connaissons très peu leur manière de vivre dans leur intérieur; dans un certain cas, leur délicatesse et leur propreté sont très remarquables. Plusieurs d'entre nous ont été à terre trois jours consécutifs dès le grand matin, et n'en revenant qu'au soir, sans avoir jamais aperçu le moindre

vestige de leurs excrémens; il est très difficile d'expliquer ce phénomène dans un pays si peuplé, et il n'y a peut-être point d'autre contrée du monde où l'on satisfasse à ce besoin d'une manière si secrète.

Les bateaux dont ils se servent sont une espèce de pros.

Les Portugais formèrent un établissement dans cette île, dès qu'ils commencèrent à naviguer sur cette partie de l'Océan; mais ils furent bientôt supplantés par les Hollandais. Ceux-ci n'en prirent cependant pas possession; ils y envoyèrent seulement des sloops, afin d'acheter probablement des naturels du pays des provisions pour la subsistance des habitans de leurs îles à épiceries, qui, s'appliquant entièrement à la culture de cet article important de commerce, et employant tout leur terrain en plantations, ne pouvaient nourrir qu'un petit nombre d'animaux. Peut-être les secours qu'ils tiraient de ce trafic accidentel ne furent-ils que précaires; peut-être craignirent-ils d'être supplantés à leur tour. Quoi qu'il en soit, leur Compagnie des Indes orientales fit, il y a environ dix ans, un traité avec les rajahs, par lequel elle s'engageait à fournir toutes les années à chaque rajah une certaine quantité de soie, de toiles, de coutellerie, d'arack et d'autres articles; les rajahs promettant de leur côté que ni eux ni leurs sujets ne commerceraient

avec aucune autre personne que les Hollandais, sans en avoir obtenu la permission, et qu'ils admettraient dans l'île, pour le compte de la Compagnie, un résident qui serait chargé de veiller à l'exécution du traité. Ils promirent de lui fournir annuellement du riz, du maïs et des callivances. Le maïs et les callivances sont envoyés à Timor sur des sloops qu'on y achète pour cet usage, et dont chacun est monté par dix Indiens. Le riz est exporté toutes les années par un vaisseau qui apporte les retours de la Compagnie, et qui met à l'ancre alternativement dans chacune des trois baies. On délivre ces retours en forme de présent aux rajahs, qui, avec les principaux personnages de leur suite, ne cessent pas de boire l'arack tant qu'il en reste une goutte.

En conséquence de ce traité, les Hollandais avaient placé trois personnes à l'île de Savu : M. Lange, son collègue, natif de Timor, et fils d'une femme Indienne et d'un Portugais, et Frédéric Craig, fils d'une femme indienne et d'un Hollandais. M. Lange visite chacun des rajahs une fois tous les deux mois, et il fait alors le tour de la ville : il est suivi par cinquante esclaves à cheval. Il exhorte ces chefs à mieux soigner leurs plantations, quand ils se laissent aller à un peu de négligence; il remarque les endroits où l'on vient de faire la récolte, afin d'ordonner des sloops pour l'enlever et la faire passer

immédiatement des champs qui la produisent aux magasins hollandais à Timor. Dans ces excursions, il porte toujours avec lui quelques bouteilles d'arack, qui lui sont d'un grand usage pour toucher le cœur des rajahs avec qui il doit traiter.

Depuis dix ans qu'il résidait dans cette île, il n'avait jamais vu d'autres Européens que nous, excepté lors de l'arrivée du vaisseau hollandais qui y avait mouillé deux mois avant notre débarquement. On ne peut plus le distinguer des naturels du pays que par sa couleur et par son habillement; car il s'assied à terre, il mâche du bétel et il a entièrement adopté leur caractère et leurs mœurs. Il a épousé une Indienne de l'île de Timor, qui tient sa maison à la mode du pays : il s'excusa par cette raison de ne pas nous inviter à lui rendre visite; il dit qu'il ne pourrait nous régaler que de la manière dont les Indiens nous avaient donné un repas : il ne parlait facilement aucune langue, si ce n'est celle de Savu.

M. Frédéric Craig est chargé d'instruire la jeunesse du pays, de lui apprendre à lire et à écrire, et les principes de la religion chrétienne. Les Hollandais ont imprimé, dans la langue de cette île et des îles voisines, des versions du Nouveau-Testament, un catéchisme et plusieurs autres traités. Le docteur Solander, qui alla chez lui, a vu les livres et les copies de ses écoliers dont plusieurs écrivaient

fort bien. Il se vantait d'avoir fait six cents chrétiens dans la ville de Seba : il n'est peut-être pas aisé de deviner en quoi consiste le christianisme de ces Indiens, car il n'y a pas une église ni un seul prêtre dans toute l'île.

Pendant notre séjour à Savu nous avons fait plusieurs recherches sur les îles voisines ; voici ce que nous en avons appris.

Il y a à l'ouest de Savu une petite île dont on ne nous a pas dit le nom ; elle ne produit rien d'important, si ce n'est la noix d'arec dont les Hollandais reçoivent annuellement une cargaison de deux sloops, en retour des présens qu'ils font aux insulaires.

Timor est le principal de ces établissemens, et les résidens hollandais des autres îles y vont une fois par année pour arrêter leurs comptes. L'île est à peu près dans le même état que du temps de Dampier ; les Hollandais y ont un fort et des magasins, et M. Lange nous dit que nous y trouverions tout ce dont nous avions besoin, et que nous comptions nous procurer à Batavia, sans en excepter les provisions salées et l'arack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de Timor, et en particulier de Lifao et de Sesial.

Un vaisseau français avait fait naufrage sur la côte orientale de Timor, environ deux ans avant

notre arrivée. Après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable, un coup de vent le mit en pièces et engloutit dans la mer le capitaine et la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauvèrent à terre, parmi lesquels était un des lieutenans, allèrent promptement à Concordia. Ils restèrent quatre jours dans la rade, où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons épuisés de fatigue; les autres, au nombre de quatre-vingts, arrivèrent à la ville. On leur fournit ce dont ils avaient besoin, et on les renvoya avec des aides au lieu où le bâtiment avait coulé à fond, afin d'en tirer tout ce qui n'était pas perdu dans les flots. Heureusement ils rattrappèrent tout leur argent qui était dans des caisses, et plusieurs de leurs canons qui étaient très grands. Ils retournèrent ensuite à la ville; mais ils ne retrouvèrent plus leurs compagnons qu'ils avaient laissés dans la rade. On croit que les Indiens les ont retenus par persuasion ou par force; car ils désirent fort avoir parmi eux des Européens pour les instruire dans l'art de la guerre. Après un séjour d'un peu plus de deux mois à Concordia, la maladie, suite de la fatigue et des maux qu'ils avaient soufferts dans le naufrage, fit périr la moitié de l'équipage, et l'on renvoya en Europe ceux qui avaient survécu.

L'île de Rotte gît à peu près dans le même parallèle que Savu. Un facteur hollandais y fait son

séjour pour conduire les naturels et veiller sur leurs récoltes, dont un des principaux articles est le sucre. Ils le fabriquaient autrefois en brisant seulement les cannes, et en faisant bouillir le suc jusqu'à ce qu'il fût réduit en sirop selon la même méthode qu'ils emploient pour le vin de palmier; mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établissement hollandais de Concordia étend aussi son autorité sur les trois petites îles appelées *the Solars* ou *les Solaires*. Elles sont plates et basses, et abondantes en toutes sortes de provisions; on dit que celle du milieu a un bon havre pour les vaisseaux. Ende, autre petite île à l'ouest des Solaires, appartient toujours aux Portugais qui ont sur le côté oriental un port et une ville nommée *Larntuca*. Ils fréquentaient autrefois un havre sur le côté méridional, mais il a été entièrement négligé depuis quelque temps, parce qu'il est beaucoup moins bon que celui de Larntuca.

Les habitans de chacune de ces petites îles parlent une langue qui leur est particulière; et les Hollandais, par politique, les empêchent autant qu'il est possible d'apprendre celle de leurs voisins. S'ils parlaient un langage commun, en communiquant les uns avec les autres, ils apprendraient à cultiver des productions qui leur seraient plus profitables que celles qu'ils tirent à présent de leurs terres, et qui seraient moins avantageuses aux

Hollandais; mais leurs idiomes étant différens, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumières, et la compagnie s'assure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont besoin, et d'en fixer le prix, qu'on peut raisonnablement supposer n'être pas modéré. C'est probablement dans la même vue que les Hollandais n'enseignent point leur langue aux naturels de ces pays, et qu'ils se sont donné la peine de traduire le Nouveau-Testament et des catéchismes en chaque langue de ces différentes îles; car, à mesure que le hollandais serait devenu la langue commune de la religion, il se serait bientôt répandu partout.

La langue qu'on parle à Savu a quelque analogie avec celles des îles de la mer du Sud. Plusieurs des mots sont exactement les mêmes, et les noms qui désignent les nombres dérivent manifestement des mêmes racines.

§ 10.

Traversée de l'île de Savu à Batavia. Récit de ce que nous y fîmes pendant qu'on radoubait notre vaisseau.

Nous mîmes à la voile le matin du 21 septembre 1770, et nous portâmes à l'ouest, le long de la côte septentrionale de l'île de Savu, et d'une autre petite île qui gît à l'ouest. A quatre heures de l'après-midi nous découvrîmes à notre sud-sud-

ouest, à trois lieues, une petite île basse située au 10e degré 47 minutes de latitude sud, et au 238e degré 28 minutes de longitude ouest.

Nous étions le 22, à midi, par le 11e degré 10 minutes de latitude sud, et le 249e degré 38 minutes de longitude ouest. Dès que nous fûmes hors des îles, nous eûmes constamment une houle du sud : je pensai qu'elle n'était pas causée par un vent soufflant de ce rumb, mais que la position de la côte de la Nouvelle-Hollande lui donnait cette direction.

Nous trouvant le 30 à la latitude de la pointe de Java, sans voir de terre, je conclus que nous étions trop loin à l'ouest. Nous aperçûmes à la lueur des éclairs une terre qui nous restait à l'est. Le 1er octobre nous avions au sud-est, à cinq lieues, la pointe de Java, ou l'extrémité occidentale de l'île. Bientôt après nous découvrîmes l'île du Prince au sud-est, et à dix heures celle de Cracata nous restait au nord-est. Cracata est une île remarquable, élevée, et qui se termine en pic.

Le 2 nous nous trouvâmes tout près de la côte de Java. Nous la longeâmes ensuite, et j'envoyai le bateau à terre, afin de tâcher d'en tirer quelques fruits pour Tupia, qui était très mal, et de l'herbe pour les buffles qui vivaient toujours. On nous rapporta quatre noix de coco, un petit paquet de fruits du plane acheté pour un schelling, et quel-

ques herbages pour nos animaux, que les Indiens donnèrent si volontiers à nos gens, qu'ils les aidèrent à les couper. Le pays, qui est d'un aspect très agréable, semblait former un bois continuel.

Sur les sept heures nous aperçûmes deux vaisseaux hollandais mouillant en travers de la pointe Anger, et j'envoyai M. Hicks à bord de l'un d'eux pour demander des nouvelles de notre pays, d'où nous étions absens depuis si long-temps. M. Hicks nous apprit à son retour que les vaisseaux étaient des bâtimens hollandais de Batavia, dont l'un était destiné pour Ceylan, et l'autre pour la côte de Malabar; qu'il y avait aussi un paquebot qu'on disait être chargé de porter à Batavia les lettres des navires hollandais qui viennent ici; mais je pensai bien plutôt que son principal soin était d'examiner tous les vaisseaux qui passent le détroit. Enfin nous apprîmes avec grand plaisir que *le Swallow* avait été à Batavia environ deux ans auparavant.

A sept heures il s'éleva une brise du sud-sud-ouest : nous en profitâmes pour appareiller, et nous portâmes au nord-est, entre l'île et le cap. Le 3 nous n'étions que vis-à-vis la pointe de Bantam.

A six heures du soir, le vent nous forçant toujours à rester à l'ancre, un des bateaux du pays, à bord duquel était le maître du paquebot, vint sur le côté de notre vaisseau. Sa visite semblait avoir deux objets : l'un, de connaître l'état du bâtiment,

l'autre, de nous vendre des rafraîchissemens; car il avait des tortues, des poules, des canards, des perroquets, des becs croisés de risières, des singes, et d'autres marchandises qu'il évaluait fort cher, mais que nous n'étions pas obligés d'acheter à ce prix, parce que les provisions que nous avions embarquées à Savu n'étaient pas encore consommées. Cependant je lui donnai une piastre espagnole d'une petite tortue qui pesait trente-six livres; je lui en donnai une seconde de dix grosses poules, et j'en achetai ensuite quinze autres au même prix. J'aurais pu pour une piastre obtenir deux singes et un grand nombre de becs croisés. Le maître du sloop apportait avec lui deux livres, dans l'un desquels il me pria de faire écrire par un des officiers le nom du vaisseau et de son commandant, celui de l'endroit d'où nous étions partis et du lieu pour lequel nous étions destinés, et telles autres particularités que nous jugerions à propos de lui apprendre pour l'instruction de nos amis qui pourraient naviguer après nous. Il enregistra dans le second livre les noms du vaisseau et du commandant, afin d'en envoyer la note au gouverneur et au conseil des Indes. Nous remarquâmes que dans le premier livre plusieurs bâtimens, et en particulier des Portugais, y avaient inséré les mêmes détails qu'on nous demandait. M. Hicks pourtant, après avoir écrit le nom du vaisseau, se contenta d'ajouter *d'Europe*. Le

Hollandais s'en aperçut, mais il dit qu'il était satisfait de ce que nous voudrions lui communiquer, puisqu'il ne nous interrogeait que pour donner de nos nouvelles à quelques navigateurs qui pourraient s'en informer dans la suite par intérêt.

Le 5, au matin, il arriva à nos côtes un pros monté par un officier hollandais, qui m'envoya un papier imprimé en anglais, et dont il avait des doubles en d'autres langues, et surtout en hollandais et en français. Ils étaient tous signés en forme, au nom du gouverneur et du conseil des Indes, par leur secrétaire. Celui qu'on me présenta contenait neuf questions très mal exprimées.

Je ne répondis qu'à la première et à la quatrième de ces questions. Quand l'officier s'en aperçut, il dit que la réponse aux autres n'était pas de conséquence; cependant il ajouta sur-le-champ qu'il devait envoyer ce papier à Batavia, et qu'il y arriverait le lendemain à midi. J'ai rapporté en détail cet incident, parce que je sais, à n'en pouvoir douter, que ce n'est que depuis quelques années que les Hollandais se sont avisés d'examiner ainsi les vaisseaux qui passent dans le détroit.

Le 8 nous appareillâmes avec le vent de terre du sud, et nous dépassâmes un banc; mais, avant midi, nous fûmes obligés de mouiller de nouveau près d'une petite île qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille-Iles*, et que nous ne trouvâmes mar-

quée dans aucune carte. Pulo-Pare nous restait alors à l'est-nord-est, à six ou sept milles de distance.

MM. Banks et Solander débarquèrent sur l'île, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cents verges de long et cent de large; ils rencontrèrent cependant une maison et une petite plantation où, entre autres fruits, il y avait le *Palma-Christi*, dont on fait l'huile appelée *de Castor* dans les îles d'Amérique. Ils augmentèrent un peu leur collection de plantes, et ils tuèrent une chauve-souris qui avait trois pieds d'envergure, et quatre pluviers qui ressemblaient exactement au pluvier doré d'Angleterre. Quelque temps après leur retour un petit bateau indien s'approcha de nous : il avait à bord deux Malais qui nous apportaient trois tortues, quelques poissons secs et des citrouilles. Nous achetâmes pour une piastre les tortues, qui pesaient ensemble cent quarante-six livres, et, considérant que nous avions dernièrement payé la même somme pour une seule qui n'en pesait que trente-six, nous crûmes avoir fait un bon marché. Le vendeur parut aussi content que nous, et nous traitâmes ensuite pour ses citrouilles qu'il ne voulait nous céder que pour une piastre. Nous lui dîmes que ce prix était trop haut : il en convint, mais il nous proposa de couper la piastre et de lui en donner une partie. A la fin cependant une pataque portugaise très brillante le tenta, et il nous donna pour l'avoir ses

vingt-six citrouilles. En partant il nous fit signe de ne pas dire à Batavia qu'un bateau était venu à notre bord.

Nous ne pûmes pas doubler Pulo-Pare ce jour-là; mais, vers les dix heures du soir, ayant gagné le vent de terre du sud, nous appareillâmes et nous portâmes à l'est-sud-est pendant toute la nuit. Nous remîmes à l'ancre, le 9, à dix heures du matin pour attendre la brise de mer : elle se leva à midi au nord-nord-est. Nous courûmes alors vers la rade de Batavia, où nous mouillâmes à quatre heures de l'après-midi.

Nous y trouvâmes *l'Harcourt*, vaisseau de notre Compagnie, deux bâtimens anglais de particuliers, treize grands vaisseaux hollandais, et un nombre considérable d'autres petits bâtimens. Sur-le-champ nous vîmes arriver à notre bord un bateau appartenant à un vaisseau qui arborait une grande flamme, et l'officier qui le commandait, ayant demandé qui nous étions et d'où nous venions, s'en retourna bientôt avec les réponses que nous jugeâmes à propos de lui faire. Lui et ses gens étaient aussi pâles que des spectres, présages sinistres des maux que nous aurions à souffrir dans un pays si malsain; mais notre équipage qui, excepté Tupia, était très bien portant, et fort accoutumé à toutes sortes de climats, n'imaginait pas que rien pût l'incommoder. Sur ces entrefaites j'envoyai un lieutenant à terre

pour avertir le gouverneur de notre arrivée, et lui faire des excuses si je ne le saluais pas. Comme je ne pouvais tirer que trois canons, outre les pierriers qui, à ce que je craignais, ne seraient pas entendus, je pensai qu'il valait mieux ne point faire de salut.

Dès que le bateau fut parti, le charpentier me remit un état des avaries de notre vaisseau.

Comme nous croyions unanimement que le bâtiment ne pouvait pas en sûreté remettre à la voile pour l'Europe sans qu'on eût examiné sa quille, je résolus de demander permission de mettre à la bande à Batavia. Pensant qu'il était nécessaire de faire cette demande par écrit, je dressai une requête, et, après qu'elle fut traduite en hollandais, nous allâmes tous à terre le lendemain au matin, 10.

Nous nous rendîmes sur-le-champ à la maison de M. Leith, le seul négociant anglais un peu considérable qui résidât dans cette ville : il nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous instruire sur la manière dont nous devions nous y prendre pour nous procurer un logement et les autres choses dont nous aurions besoin pendant notre séjour : il nous dit qu'il y avait un hôtel ou une espèce d'hôtellerie, entretenue par ordre du gouvernement, où tous les marchands et les étrangers étaient obligés de loger, en payant un demi pour cent de la valeur des marchandises mises dans un magasin que le maître de

la maison devait fournir; mais que, puisque nous étions sur un vaisseau du roi, nous serions les maîtres de vivre où il nous plairait, en demandant permission au gouverneur qui l'accordait ordinairement. Il ajouta qu'il nous en coûterait moins de louer une maison dans la ville, et d'amener à terre nos domestiques, si nous avions quelqu'un sur qui nous pussions compter pour acheter des provisions; mais, comme nous n'avions personne qui parlât malais, MM. Banks et Solander et nos officiers résolurent d'aller à l'hôtel. Nous y retînmes donc nos lits, et nous fîmes dire que nous y coucherions le soir.

A cinq heures de l'après-midi je fus introduit chez le gouverneur général qui me reçut fort honnêtement : il me dit qu'on me fournirait tout ce dont j'aurais besoin, et que le lendemain au matin ma requête serait mise sous les yeux du conseil, où je voudrais bien me rendre.

Vers les neuf heures nous eûmes une tempête terrible, des éclairs, de la pluie et du tonnerre : un des vaisseaux hollandais fut démâté. Nous échappâmes à ce danger, mais l'explosion causa sur nous un ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, et la chaîne parut en même temps comme une traînée de feu. Dans ce moment une sentinelle chargeait son fusil : la commotion lui fit tomber des mains la baguette, qui se brisa.

Le lendemain au matin, 11, je me rendis à la

chambre du conseil, et l'on m'assura de nouveau qu'on me fournirait tout ce dont j'avais besoin. Sur ces entrefaites nos observateurs et nos officiers qui étaient à terre convinrent de donner chacun au maître de l'hôtel deux rixdales ou neuf schellings par jour pour la table et le logement : comme ils étaient au nombre de cinq, et qu'ils devaient recevoir probablement plusieurs visites des gens du vaisseau, l'hôte promit de leur servir une table séparée, à condition qu'ils donneraient une rixdale pour le dîner de chaque étranger et une seconde pour son souper et son lit. D'après cette stipulation on leur fournit du thé, du café, du punch, des pipes et du tabac, pour eux et pour leurs amis, autant qu'ils purent en consommer. Ils fixèrent aussi le prix d'une demi-roupie ou d'un schelling et trois pences par jour pour chacun de leurs domestiques.

Ils apprirent bientôt que ce taux était plus que double de celui que coûteraient ordinairement la table et le logement dans la ville; et leur table, quoiqu'elle eût un air de magnificence, était très mal servie. Leur dîner était composé d'un service de quinze plats, et celui de leur souper de treize; mais il y en avait neuf ou dix de mauvaises volailles diversement apprêtées, et servies souvent pour la seconde, troisième et quatrième fois. Cependant, peu de jours après, on leur dit à Batavia que la

manière dont on les traitait était une sorte d'essai; que c'était l'usage de servir les étrangers à leur arrivée avec le moins de dépense possible de la part de l'hôte; que si, par indifférence ou par bonté de caractère, ils se trouvaient contens, l'aubergiste continuait à les servir de même; mais s'ils se plaignaient, on rendait peu à peu leur table meilleure, jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits, ce qui arrivait quelquefois avant qu'on les traitât à proportion de ce qu'ils payaient. D'après cet avis ils firent des remontrances, et leur table fut mieux servie. Cependant M. Banks, dégoûté de cette manière de vivre, loua, pour lui et ses compagnons de voyage, une petite maison voisine de l'auberge, au prix de dix rixdales, ou deux livres cinq schellings sterling par mois; mais il fut bien loin d'y rencontrer les commodités et l'agrément qu'il attendait : il était défendu, sous peine de châtiment, à qui que ce fût d'y coucher lorsqu'on viendrait lui rendre visite; et presque tous les Hollandais allaient, chacun à leur tour, demander sans aucune cérémonie ce qu'on y vendait; car il arrive très rarement à Batavia des particuliers qui ne soient pas marchands. Toutes les personnes à leur aise y louent des voitures : M. Banks en loua deux pour quatre rixdales. Ce sont des chaises ouvertes qui ont deux places, et qui sont conduites par un homme assis sur un siége.

Dès qu'il fut établi dans sa nouvelle demeure, il envoya chercher Tupia qui jusqu'alors était resté à bord du vaisseau à cause d'une maladie occasionée par la bile, et pour laquelle il avait refusé opiniâtrément de prendre aucun remède. Il arriva bientôt avec son valet Tayeto. En sortant du vaisseau et pendant qu'il fut dans le bateau, il était abattu et engourdi; mais à peine fut-il entré dans la ville qu'il parut animé d'une nouvelle vie. Les maisons, les voitures, les rues, les habitans et une multitude d'autres objets nouveaux pour lui se précipitaient à la fois dans son imagination, et y produisirent un effet semblable à celui de cette force subite et secrète qu'on imagine provenir d'un enchantement. Tayeto exprimait son étonnement et son plaisir avec encore moins de retenue : il se mit à danser dans les rues saisi d'une espèce d'extase, et il examinait tout avec une curiosité empressée et ardente, à chaque instant éveillée et satisfaite. Les divers habillemens des hommes qu'il voyait furent une des premières choses que remarqua Tupia, et il nous fit plusieurs questions sur ce point. Quand nous lui dîmes que, dans cette ville qui rassemble des habitans des nations les plus éloignées, chacun portait le vêtement de son pays, il voulut se conformer à l'usage et prendre celui de Taïti. On lui apporta du vaisseau des étoffes de la mer du Sud, et il s'habilla lui-même avec beaucoup de prompti-

tude et de dextérité. Les habitans de Batavia qui avaient vu Otaourou, l'Indien qu'y avait amené M. de Bougainville, demandaient si Tupia n'était pas la même personne. Nous apprîmes par-là que le vaisseau dont les Taïtiens nous avaient parlé n'était point espagnol, mais français.

Sur ces entrefaites j'obtins pour le surintendant de l'île d'Onrust un ordre qui lui enjoignait de recevoir notre bâtiment qui devait y être radoubé; et j'envoyai à M. Stephens, secrétaire de l'amirauté, la nouvelle de notre arrivée à Batavia par un des vaisseaux qui faisaient voile pour la Hollande.

Les dépenses qu'entraînaient le radoub de *l'Endeavour* me forcèrent de chercher de l'argent dans cette place: j'imaginais en trouver facilement, mais je me trompais. Après bien des démarches je ne pus rencontrer aucun particulier qui eût le pouvoir ou la volonté de m'avancer la somme dont j'avais besoin. Dans cet embarras je présentai ma requête par écrit au gouverneur lui-même, et il ordonna au sabandar de me fournir de la caisse de la Compagnie l'argent que je demanderais.

Après avoir souffert un délai de plusieurs jours, par des contre-temps et des méprises, le 18 au matin je levai l'ancre, et je fis voile vers Onrust. Peu de jours après nous allâmes le long du quai sur l'île de Cooper, qui est tout près d'Onrust, pour y débarquer notre équipement.

Nous n'étions que depuis neuf jours dans ce pays, et nous commencions déjà à ressentir les funestes effets du climat et de sa situation. Après la première activité qu'inspira à Tupia la nouveauté des objets qu'il aperçut, il retomba dans sa première langueur, et son mal empira de jour en jour. Tayeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine; les deux domestiques de M. Banks étaient mourans, et le docteur Solander avait la fièvre: presque toutes les personnes de l'équipage, tant à bord qu'à terre, furent bientôt malades. Il faut certainement en attribuer la cause à la situation basse et marécageuse de Batavia, et aux canaux sans nombre remplis d'ordures qui coupent la ville dans tous les sens. Le 26 je fis dresser une tente pour y loger les gens du vaisseau; un très petit nombre d'entre eux était en état de faire leur service. Le pauvre Tupia, dont l'état commençait à nous sembler désespéré, et qui jusqu'alors était resté à terre dans la maison de M. Banks, demanda à être ramené au vaisseau, où il dit qu'il respirerait un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il était environné. On ne pouvait cependant pas le conduire à bord de *l'Endeavour*, car il était désagréé, et on se préparait à le mettre à la bande pour le caréner; mais le 28 M. Banks l'accompagna dans l'île de Cooper, ou, comme on l'appelle ici, de *Kuypor*; et comme l'endroit parut lui faire plaisir, on lui

dressa une tente. La brise de mer et de terre souffle directement sur cet endroit, et il témoigna qu'il était fort content de sa nouvelle situation. M. Banks, que son humanité retint deux jours près de ce malheureux Indien, revint à la ville le 30. Il avait une fièvre intermittente qui se changea en fièvre tierce si violente, que pendant l'accès elle le privait de l'usage de ses sens; et lorsqu'il finissait, il était si faible qu'il pouvait à peine se traîner pour descendre son escalier. La maladie du docteur Solander avait aussi augmenté, et notre chirurgien, M. Monkhouse, était au lit.

Le 5 novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtimens hollandais qui venaient charger du poivre le long des quais, notre vaisseau entra dans le port, et le même jour M. Monkhouse, homme plein de lumières et de raison, fut la première victime de ce climat malsain : l'état où nous nous trouvions aggravait encore le regret de sa perte. Le docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, et M. Banks ne pouvait pas sortir. Notre détresse était on ne peut pas plus grande, et l'avenir très effrayant. Tous nos efforts étaient incapables de surmonter les dangers qui nous menaçaient. Le courage, les soins et la vigilance étaient aussi peu efficaces, et la mort, que nous ne pouvions ni éviter ni fuir, s'approchait à chaque instant de nous. Nous louâmes des domes-

tiques malais pour nous servir; mais ils étaient si négligens et si incapables de commisération, qu'ils ne se tenaient pas même auprès des malades, qui étaient souvent obligés de quitter leur lit pour les aller chercher. Le 9 notre pauvre Tayeto, valet de Tupia, mourut, et son maître en fut si affecté, que nous désespérâmes de lui voir survivre jusqu'au lendemain.

Cependant on examina le fond de notre vaisseau, et on le trouva dans un état beaucoup plus mauvais que nous ne l'imaginions. Avec toutes ses avaries il avait fait plusieurs centaines de lieues dans des parages où la navigation est aussi dangereuse qu'en aucune autre partie du globe. A combien de tourmens nous échappâmes en ignorant qu'une partie considérable de la quille n'était plus que de l'épaisseur d'une semelle de soulier, et qu'entre nous et la mort il n'y avait qu'une barrière si mince et si fragile! mais il semblait que nous n'avions été conservés jusqu'alors que pour périr ici. MM. Banks et Solander étaient si mal, que les médecins déclarèrent qu'il ne leur restait d'autre ressource que d'essayer l'air de la campagne. En conséquence je louai pour eux, à environ deux milles de la ville, une maison qui appartenait au maître de l'auberge, qui s'engagea à leur fournir des provisions et des esclaves. Comme ils avaient déjà éprouvé qu'ils ne pouvaient pas se faire servir par ces esclaves, qui

avaient d'autres maîtres, et qui étaient absolument sans attention et sans intérêt pour les malades, ils achetèrent chacun une femme malaise, dans l'espoir d'être mieux soignés. Ils ne se trompèrent pas, et ils retrouvèrent dans ces femmes, qui leur appartenaient en propre, toute la tendresse et les soins de leur sexe. Tandis qu'on faisait ces préparatifs, ils apprirent la mort de Tupia, qui succomba à son mal peu de jours après la perte de son valet, qu'il aimait avec l'attachement d'un père.

Le 14, la quille du vaisseau fut entièrement radoubée. Je manquerais à la justice qui est due aux officiers et aux ouvriers de ce chantier, si je ne déclarais pas que, suivant moi, il n'y en a point dans le monde où l'on puisse mettre un vaisseau à la bande plus sûrement, et avec plus de commodités et de promptitude, et le réparer avec plus de soin et d'adresse.

MM. Banks et Solander recouvraient peu à peu leur santé à leur maison de campagne, qui était exposée à la brise de mer, et en outre située sur un courant qui contribuait beaucoup au renouvellement de l'air. J'étais alors très mal, et il n'y avait plus dans tout l'équipage que dix personnes qui fussent en état de faire le service.

Cependant on se mit à gréer le vaisseau, et à conduire l'eau et l'équipement à bord. Nous fûmes obligés d'acheter de l'eau à Batavia, et de payer

six schellings et huit pences pour cent cinquante gallons.

Vers le 26 nous eûmes le commencement de la mousson d'ouest, qui ordinairement, pendant la nuit, souffle du sud-ouest ou du nord. Quelques nuits avant celle-ci, la pluie fut très forte et accompagnée de beaucoup de tonnerre. Dans la nuit du 25 au 26 elle tomba pendant près de quatre heures sans interruption, avec tant d'abondance, que je n'ai jamais rien vu de semblable. L'eau entrait de tous côtés dans la maison de M. Banks : elle y formait dans les chambres basses un courant qui aurait pu faire aller un moulin. Il était alors assez bien rétabli pour en sortir, et, quand il arriva à Batavia le lendemain au matin, il fut fort surpris de voir qu'on avait été obligé de suspendre tous les lits pour les sécher.

Quoique la saison pluvieuse eût commencé, cependant nous avions quelques intervalles de beau temps. Les grenouilles, qui coassent dans les marais dix fois plus haut que celles d'Europe, nous annonçaient la pluie par un bruit continuel qui était presque insupportable, et le nombre des cousins et des mosquites, qui avaient été incommodes même dans la saison sèche, était alors devenu infini : on les voyait sortir en foule de dessus les eaux stagnantes, comme les abeilles d'une ruche. Ils ne nous incommodaient pourtant pas beaucoup dans

le jour, et leurs piqûres, quelque douloureuses qu'elles fussent d'abord, ne faisaient jamais mal plus d'une heure, de sorte que nous ne nous ressentions pas le jour des piqûres que nous avions reçues pendant la nuit.

Le vaisseau étant entièrement radoubé le 8 décembre, après que nous eûmes embarqué son eau et son équipement, et reconduit les malades à bord, nous remontâmes dans la rade de Batavia, et nous mîmes à l'ancre.

Depuis ce temps jusqu'au 24 nous nous occupâmes à mettre à bord le reste de l'eau et nos provisions, avec quelques nouvelles pompes, et à faire plusieurs autres préparatifs pour appareiller. Tous ces travaux auraient fini beaucoup plus tôt, si la maladie et la mort n'avaient pas mis hors de service ou enlevé un grand nombre de nos gens.

L'après-midi de la veille de Noël je pris congé du gouverneur et de plusieurs des principaux habitans de la ville avec qui j'avais formé des liaisons, et dont j'ai reçu tous les secours et toutes les honnêtetés possibles; mais sur ces entrefaites il nous arriva un accident qui pouvait avoir des suites désagréables. Un matelot s'était enfui d'un vaisseau hollandais qui mouillait dans la rade, et s'était réfugié à bord du mien : le capitaine s'adressa au gouverneur pour le réclamer comme sujet de la Hollande, et il en obtint pour cela un ordre. Lors-

qu'on me remit cet ordre, je répondis que je délivrerais le déserteur si on prouvait qu'il fût Hollandais. Je donnai à l'officier hollandais un billet par lequel j'enjoignis à M. Hicks, qui commandait au vaisseau, de relâcher le matelot à cette condition. Je passai la nuit à terre, et le lendemain au matin, 25, le capitaine hollandais vint me dire que mon lieutenant n'avait pas voulu se dessaisir du matelot, alléguant qu'il n'était pas Hollandais, mais sujet de la Grande-Bretagne, né en Irlande. Je lui répliquai que l'officier avait exécuté mon commandement à la lettre, et que, si l'homme était sujet de l'Angleterre, on ne devait pas attendre que je l'abandonnasse. Le capitaine me déclara alors qu'il venait de la part du gouverneur redemander l'homme, qui était Danois, et enregistré dans les livres du vaisseau comme natif d'Elseneur. Je fis observer au capitaine que, puisqu'il ne soutenait plus que le matelot fût Hollandais, il semblait y avoir quelque méprise dans les ordres du gouverneur, parce que certainement il ne me redemanderait jamais un matelot danois, qui n'avait commis d'autre crime que de préférer le service de l'Angleterre à celui de la Hollande. Afin de le convaincre que je désirais sincèrement éviter les contestations, j'ajoutai que, si l'homme était Danois, je le cèderais par politesse, quoiqu'on ne pût pas l'exiger de droit; mais que si, dans le fait, il était natif de la Grande-

Bretagne, je le retiendrais à tout événement. Nous nous quittâmes ainsi, et bientôt après je reçus de M. Hicks une lettre qui prouvait d'une manière incontestable que le matelot en question était sujet de Sa Majesté Britannique. Je portai sur-le-champ cette lettre au sabandar, en le priant de la montrer au gouvernement, et de signifier à Son Excellence que je ne relâcherais point le matelot. Ma déclaration eut l'effet que je souhaitais, et je n'entendis plus parler de cette affaire.

Le soir j'allai à bord avec M. Banks et le reste de nos officiers et observateurs qui avaient toujours résidé à terre, et dont la santé était un peu meilleure, quoiqu'ils ne fussent pas parfaitement rétablis.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes et nous mîmes à la voile avec une petite brise du sud-ouest.

A notre départ le nombre de nos malades montait à quarante, et le reste de l'équipage était très faible. Tout le monde avait été malade, excepté le voilier, vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, et il est à remarquer que cet homme s'enivra tous les jours pendant notre relâche à Batavia. Nous y enterrâmes sept personnes : le chirurgien, trois matelots, le domestique de M. Green, Tupia et Tayeto, son valet. Tous furent victimes de l'insalubrité de l'air stagnant et putride du pays, hormis Tupia :

comme il était accoutumé dès sa naissance à se nourrir principalement de végétaux, et en particulier de fruits mûrs, le changement de nourriture lui fit contracter bientôt toutes les maladies des marins, et il aurait probablement succombé avant la fin de notre voyage, quand même nous n'aurions pas été obligés de toucher à Batavia pour radouber *l'Endeavour*.

§ 11.

Description de Batavia et du pays adjacent. De ses fruits, de ses fleurs et de ses autres productions.

Batavia, la capitale des domaines hollandais dans l'Inde, à laquelle on ne peut comparer aucune autre ville des possessions européennes en Asie, est située sur le côté septentrional de l'île de Java, dans une plaine basse et marécageuse, où plusieurs petites rivières qui prennent leur source dans les montagnes appelées *Blaeuwen-Berg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, débouchent dans la mer, et où la côte forme une grande baie appelée *baie de Batavia*, à huit lieues du détroit de la Sonde. Elle gît au 6e degré 10 minutes de latitude sud, et au 106e degré 50 minutes de longitude ouest du méridien de Greenwich.

Les Hollandais semblent avoir choisi ce terrain

pour la commodité de la navigation intérieure; et à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande, supérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur considérable, où l'eau est stagnante plutôt que courante, et dont plusieurs se prolongent à quelques milles dans l'intérieur du pays. Comme les maisons sont grandes et les rues larges, proportionnellement au nombre de maisons qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrain qu'aucune ville de l'Europe.

Les rues sont spacieuses et belles, et les bords des canaux sont plantés de rangées d'arbres qui forment un coup d'œil très agréable; mais les canaux et les arbres concourent à rendre cette ville malsaine. L'eau stagnante des canaux exhale dans la saison sèche une puanteur insupportable, et les arbres empêchent le renouvellement de l'air, qui pourrait dissiper jusqu'à un certain point les exhalaisons putrides. L'inconvénient est égal dans la saison pluvieuse; car alors ces réservoirs d'une eau corrompue sortent de leurs lits, inondent la partie basse de la ville, surtout dans le voisinage de l'hôtel où logent les étrangers, et remplissent les étages inférieurs des maisons où ils laissent une quantité inconcevable d'ordures et de vase. On nettoie quelquefois ces canaux; mais cette opération

mal faite entraîne des suites aussi funestes que si l'on y laissait une eau croupissante. La boue noire qu'on tire du fond est déposée sur les bords, c'est-à-dire au milieu des rues, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour qu'on puisse la charger sur un bateau et l'enlever. Comme cette boue est composée principalement d'excrémens humains qu'on jette dans les canaux tous les matins, parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoisonne l'air au loin lorsqu'elle se sèche. Les eaux courantes elles-mêmes sont nuisibles à leur tour par la malpropreté des habitans. Ils traînent de temps en temps sur le rivage un cochon mort de maladie, ou le cadavre d'un cheval; et comme personne en particulier n'est chargé de nettoyer les rues, les cadavres y restent jusqu'à ce que le temps ou le hasard les ait consumés ou que quelque autre cause les emporte.

Les maisons sont en général bâties d'une manière très convenable au climat : elles consistent en une très grande chambre ou salle de plain-pied, avec deux portes aux extrémités qui sont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la salle un cabinet où le maître du logis travaille à ses affaires; et au milieu de la maison il y a une cour qui donne du jour à la salle, et y répand en même temps de l'air. D'un des coins de la salle, des escaliers conduisent à l'étage de dessus, où les cham-

bres sont aussi spacieuses et aérées. Une galerie couverte, ménagée dans la cour, leur sert de salle à manger, et d'autres fois elle est occupée par les femmes esclaves à qui on ne permet pas de s'asseoir ailleurs.

Les bâtimens publics sont, pour la plupart, vieux, lourds et de mauvais goût; mais la nouvelle église n'est pas sans élégance : elle a un dôme qu'on aperçoit à une grande distance en mer. Quoique l'édifice paraisse pesant, l'intérieur en est très beau : il est magnifiquement illuminé par des lustres, et l'on y voit un très grand orgue. La ville est fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il est ancien et tombe en ruines dans plusieurs endroits. La muraille elle-même est environnée par une rivière qui a de cinquante à cent verges de large; le courant en est rapide et l'eau basse. De l'autre côté du rempart, dans l'intérieur, on trouve encore un canal d'une largeur inégale; de sorte qu'en entrant ou en sortant par les portes, il faut passer deux ponts. Il n'est pas permis aux gens oisifs ni aux étrangers de se promener sur les remparts, qui nous ont paru mal garnis de canons.

Le château, ou la citadelle, est situé à l'extrémité nord-est de la ville. Les murailles en sont plus élevées et plus épaisses que celles de la ville, surtout près de la place de débarquement, où il n'y a de

l'eau que pour les bateaux, et qui est entièrement commandée par la forteresse, munie d'une artillerie nombreuse qui se présente d'une manière très imposante.

Le château contient des appartemens pour le gouverneur général et tout le conseil de l'Inde, et il leur est enjoint de s'y réfugier en cas de siége. On y voit aussi de grands magasins où l'on dépose une quantité considérable de marchandises de la Compagnie, et en particulier celles qui viennent d'Europe: c'est là que travaillent tous ses facteurs. On y trouve encore beaucoup de canons.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre, à vingt ou trente milles dans les environs, un grand nombre de forts : ils ne semblent être destinés qu'à tenir les naturels du pays en respect, et en effet ils ne sont propres qu'à cela. C'est dans la même vue que les Hollandais ont construit des espèces de maisons garnies chacune de huit canons, et qui sont situées de manière qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, et par conséquent aux chemins qui sont sur leurs bords. Quelques-unes se trouvent dans la ville, et c'est par le feu d'une de celles-ci que toutes les meilleures maisons des Chinois furent rasées en 1740, lors de leur révolte. Ces redoutes sont dispersées sur toutes les parties de l'île de Java et des autres îles dont la Compagnie s'est emparée dans ces mers.

Si les fortifications des Hollandais ne sont pas formidables en elles-mêmes, elles le sont du moins par leur situation, car elles sont placées parmi des marais, où les chemins, qui ne sont rien autre chose qu'une jetée entre un canal et un marais, peuvent être facilement détruits; ce qui arrêterait entièrement ou retarderait de beaucoup l'approche d'une grosse artillerie. Il serait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de transporter les canons dans des bateaux, puisqu'il faudrait qu'ils passassent sous le feu de l'artillerie du château, dont l'ennemi ne pourrait pas s'emparer. D'ailleurs, tout délai est mortel dans ce pays, et quiconque y arrêtera un ennemi le détruira infailliblement. En moins d'une semaine nous avons ressenti les effets de ce climat malsain, et en moins de quinze jours notre équipage fut incapable de faire le service. On nous a dit que, de cent soldats qui y arrivent d'Europe, il était rare qu'il en survécût cinquante la première année; que de ces cinquante, la moitié était à l'hôpital, et qu'il n'en restait pas dix en parfaite santé. Ce calcul est peut-être exagéré, mais les misérables Européens que nous avons vus, pâles et faibles, se traîner avec un fusil, nous portent à croire qu'il n'est pas bien éloigné de la vérité. Tous les blancs de la ville sont soldats; les plus jeunes sont toujours sous les drapeaux, et ceux qui ont servi cinq ans sont sujets à y être rappelés quand on

juge que leur secours est nécessaire; mais comme on ne les exerce jamais et qu'ils ne font aucun service, on ne peut pas attendre beaucoup de ces insulaires. Les Portugais sont en général bons tireurs parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons sauvages ou des daims. Les Mardykers et les Chinois ne connaissent point l'usage des armes à feu; cependant, comme ils ont la réputation d'être braves, ils pourraient faire beaucoup de carnage avec leurs armes, les sabres, les lances et les dagues. Les Mardykers sont des Indiens de toutes les nations, dont les ancêtres étaient libres, et qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

S'il est difficile d'attaquer Batavia par terre, il est absolument impossible d'en former le siége par mer, car l'eau est si basse, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit appelé *la Rivière*, défendu des deux côtés par des môles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le havre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, et sa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville est interrompue par de grandes poutres flottantes, formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures, et qu'on n'ouvre jamais sous aucun prétexte avant le lendemain au matin. Le havre de Batavia passe pour le plus beau de l'Inde, et il semble que c'est avec

raison, il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte, et le fond en est si bon que l'ancre y tient jusqu'à ce que le câble pourisse. La mer n'y est jamais incommode, et il n'a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade et la rivière. Quand la brise de mer souffle frais, elle produit une mer montante, dangereuse pour les bateaux. En dehors et autour du havre, il y a plusieurs îles dont les Hollandais se sont emparés, et qu'ils emploient à différens usages. Ils transportent dans l'une d'elles, appelée *Edam*, tous les Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort. Quelques-uns sont condamnés à y rester quatre-vingt-dix-neuf ans, d'autres quarante, vingt, ou moins, jusqu'à cinq, suivant la nature de leur délit. Pendant le temps de leur bannissement, on les occupe comme esclaves à faire des cordes et à d'autres travaux. Sur une autre île appelée *Purmerent*, ils ont construit un hôpital où l'on dit que les malades recouvrent la santé beaucoup plus promptement qu'à Batavia. Dans une troisième, nommée *Kuyper*, la Compagnie a des magasins pour le riz et d'autres marchandises de peu de valeur; et les vaisseaux étrangers qu'on met à la bande à Onrust, autre île dont on a déjà parlé, y déposent leurs cargaisons et leurs équipemens sur des quais très commodes pour cela.

Le pays des environs de Batavia, dans un espace

de quelques milles, est semé partout de maisons de campagne et de jardins. La plupart des jardins sont très grands, et, par une étrange fatalité, ils sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrain peut en porter, de sorte que l'île ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvraient autrefois, si l'on en excepte les fruits que lui procurent les arbres substitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrain plat qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, et qui est entrecoupé par des rivières et des canaux navigables pour les petits bâtimens. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient : tous les champs et jardins sont environnés d'un fossé, et, au milieu des terres cultivées, on trouve partout des marais, des fondrières et des amas d'eaux saumâtres.

Il n'est pas étrange que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie et la mort; ils prennent des médecines de précaution presque aussi régulièrement que des repas, et chacun attend le retour des maladies comme nous attendons les saisons de l'année. Nous n'avons pas vu à Batavia un seul visage qui indiquât une santé parfaite; les joues des hommes et des femmes ne sont animées d'aucune couleur; les personnes du sexe seraient pourtant très jolies si, avec un air de maladie, on pouvait avoir quelque beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp;

et lorsqu'on annonce la mort de quelqu'un de connaissance, ils répondent communément : « Bon, il ne me devait rien »; ou bien : « Il faut que je me fasse payer de ses exécuteurs testamentaires ou de ses héritiers. »

Il y a peu d'exceptions à la description que nous venons de faire des environs de Batavia. La maison de campagne du gouverneur est placée sur un monticule; mais la pente en est si peu considérable, qu'elle n'est guère au-dessus du niveau ordinaire des autres terrains. Cependant Son Excellence, qui est originaire du pays, a fait à grands frais et par de grands travaux, enclore son jardin d'un fossé marécageux; telle est l'influence de l'habitude sur le goût et la raison. On tient aussi un fameux marché appelé *Passar Tanabank*, sur une hauteur qui s'élève perpendiculairement à environ trente pieds au-dessus de la plaine. Tout le reste des environs de Batavia, dans une étendue de trente à quarante milles, est exactement parallèle à l'horizon. Passé cette distance, il y a deux collines d'une hauteur considérable, où l'on nous a dit que l'air était sain et frais, relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe et en particulier les fraises, qui ne peuvent pas supporter la chaleur, y croissent fort bien; les insulaires y sont vigoureux et ont des couleurs. Quelques-uns des principaux personnages de Batavia possèdent des maisons de campagne sur

ces collines, où ils vont une fois par année. Les médecins y envoient aussi les malades recouvrer la santé. L'air passe pour y produire des effets prodigieux : les malades s'y guérissent en peu de temps, mais ils retombent toujours bientôt après leur retour à Batavia.

La même situation et les circonstances qui rendent Batavia et ses environs malsains les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le sol est fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer; et les productions de besoin ou de luxe qu'il fournit sont, pour ainsi dire, innombrables.

Le riz qu'on sait être le grain de ces pays, et qui sert de pain aux habitans, y croît en grande abondance; et je dois faire observer ici que, sur les parties montueuses de Java et de plusieurs des îles orientales, on cultive une espèce de riz entièrement inconnue dans les parties occidentales de l'Inde. Il est appelé par les naturels du pays *paddy gunug*, ou riz de montagne. Tandis que l'autre espèce doit être sous l'eau pendant les trois quarts du temps de sa croissance, on sème celle-ci sur des coteaux qui ne sont arrosés que par la pluie; il faut pourtant remarquer qu'on le sème au commencement de la saison pluvieuse, et qu'on le recueille au commencement de la sèche. Il serait peut-être avantageux de rechercher jusqu'à quel point cette espèce de riz

pourrait être utile dans nos îles d'Amérique, qui ne produisent point de froment.

Il faut compter au nombre des productions de ce pays le blé d'Inde ou maïs, que les habitans recueillent avant qu'il soit mûr, et grillent en épi; beaucoup d'espèces différentes de haricots; des lentilles qu'ils appellent *cadjang*, et qui font une partie considérable de la nourriture du peuple; du millet, des ignames fondantes, et d'autres sans suc; des patates douces; des pommes de terre d'Europe, qui sont très bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité. On trouve dans les jardins des choux, des laitues et des concombres, des raves blanches de la Chine, qui cuisent presque aussi bien que le turnep; le fruit de la plante appelée *plante aux œufs*, des carottes, du persil, du céleri; le pois d'angole qui est délicieux, lorsque après l'avoir rôti on le mange avec du poivre et du sel; une sorte de légume ressemblant à l'épinard, des ognons très petits, mais excellens; des asperges, et en outre quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hyssope et la rue. On y recueille avec très peu de culture des quantités immenses des plus belles et des plus grosses cannes de sucre qu'on puisse imaginer; et elles donnent beaucoup plus de sucre que celles des îles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux pences et demi la livre, et les mélasses servent à la fabrique de

l'arack; elles sont le principal ingrédient de cette liqueur, ainsi que du rum, en y ajoutant un peu de riz et de vin de coco, afin de lui donner quelque parfum. Il y croît encore de l'indigo, qui, se consommant dans le pays, ne fait pas une branche de commerce.

Mais les végétaux comestibles les plus abondans dans le pays sont les fruits : il n'y en a pas moins de trente-six espèces différentes, dont je vais donner une courte description.

La pomme de pin, *bromelia ananas*. — Ce fruit, qu'on appelle ici *ananas*, y vient très gros, et en si grande abondance, qu'on peut quelquefois l'acheter de la première main pour un farthing [1] la pièce; des fruitiers nous en ont vendu trois pour deux pences et demi [2]. Ils ont beaucoup de suc et un bon goût; mais nous convînmes tous que nous en avions mangé d'aussi agréables dans les serres d'Angleterre. Leur végétation est si forte, qu'en croissant, la plupart portent deux ou trois têtes, et un grand nombre de rejetons depuis la partie inférieure du fruit, sur l'un desquels M. Banks en compta neuf une fois. Ces rejetons poussent de si bonne heure, que très souvent, pendant qu'ils adhèrent à la mère plante, leur fruit est d'une grosseur assez considérable, lorsque le gros ananas est mûr. Nous

[1] Un liard.
[2] Environ vingt-cinq centimes.

en avons vu plusieurs fois trois sur une pomme, et l'on nous a dit qu'une de ces plantes en avait donné une année jusqu'à neuf, sans compter la principale; ce qui fut regardé comme une si grande curiosité, qu'on l'envoya au prince d'Orange, conservée dans du sucre.

Des oranges douces. — Elles sont très bonnes, mais pendant que nous étions à Batavia elles se vendaient six pences la pièce.

Des pimplemousses, qu'on appelle *shaddoks* dans les îles d'Amérique. — Elles ont une bonne saveur, mais elles ne sont pas succulentes. Leur défaut de jus était pourtant un effet accidentel de la saison.

Les citrons. — Ils sont très rares, mais l'abondance des limons compense ce défaut.

Les limons. — Ils sont excellens, et on les achète à environ douze pences le cent. Nous n'avons vu que deux ou trois oranges de Séville où il n'y avait presque que l'écorce. On y trouve plusieurs espèces d'oranges et de limons, que je ne décrirai pas en particulier, parce qu'ils ne sont estimés ni des Européens ni des naturels du pays.

Les mangles. — Ce fruit, pendant notre relâche à Java, était si attaqué des vers qui en rongeaient l'intérieur, que, sur trois, il y en avait à peine un de mangeable; et le meilleur de tous est fort inférieur à ceux du Brésil. Les Européens le comparent ordinairement à une pêche fondante: il y ressemble

véritablement par sa douceur et sa mollesse, mais il n'a pas un si bon goût. On nous a dit que le climat était trop chaud et trop humide pour ce fruit, dont il y a autant d'espèces que de sortes de pommes en Angleterre, et quelques-unes sont fort supérieures aux autres. Un de ces mangles, appelé *mangha cowani*, a une odeur si forte, qu'un Européen la supporte avec peine dans la chambre, quoique les naturels du pays l'aiment passionnément. Les trois sortes qu'on préfère ordinairement aux autres sont le mangha doodool, le mangha santock et le mangha gure.

Les bananes. — Les différentes espèces de ce fruit sont innombrables; mais il n'y en a que trois de bonnes : le pissang mas, le pissang radja et le pissang ambou. Toutes celles-ci ont un goût vineux fort agréable, et les autres sont utiles à différens usages. Ils en font frire quelques-unes en beignets, et ils en grillent et en mangent d'autres comme du pain. Il y en a une qui mérite en particulier d'être connue des botanistes, parce que, à la différence des autres espèces de la même famille, elle est remplie de pepins; et on l'appelle pour cela *pissang batu*, ou *pissang bidjie*. Elle n'est pas agréable au goût : les Malais s'en servent comme d'un remède contre la dyssenterie.

Les raisins. — Ils ne sont pas très bons, et ils sont fort chers; car nous n'avons pas pu en acheter une

grappe médiocre pour moins d'un schelling ou dix-huit pences [1].

Les tamarins. — Ce fruit y croît en grande abondance et est à bon marché. Les naturels du pays cependant ne l'apprêtent pas comme les habitans des îles d'Amérique, mais ils l'assaisonnent de sel : ce qui en fait une masse noire si désagréable à la vue et au goût, que peu d'Européens veulent en manger.

Les melons d'eau. — Ils y sont abondans et très bons.

Les citrouilles.— C'est, sans comparaison, le fruit le plus utile qu'on puisse porter en mer; il s'y conserve plusieurs mois sans aucun soin, et, en le mêlant avec du sucre et du jus de citron, on en fait des tourtes qu'on distingue à peine de celles qui sont faites des meilleures pommes.

La papaie. — Ce fruit, lorsqu'il est mûr, est rempli de pepins et presque sans saveur; mais si on le pèle quand il est vert, et qu'on en ôte le pepin, il est meilleur que le turnep.

Les goyaves. — Les habitans des îles d'Amérique estiment beaucoup ce fruit. Ils en ont probablement d'une meilleure espèce que celui que nous avons rencontré ici; car il avait une odeur si forte et si désagréable, qu'elle incommoda quel-

[1] Le schelling équivaut à un franc vingt centimes, et dix-huit pences font environ un franc quatre-vingts centimes.

ques-uns d'entre nous. Ceux qui le goûtèrent dirent que sa saveur était également forte.

Une espèce de corosol, l'*annona squammosa* de Linné, qu'on trouve aussi dans les îles d'Amérique. — Il est composé seulement d'une masse de gros pepins, dont on peut sucer un peu de chair, qui est très douce, mais qui n'a guère de saveur.

Le cachiman ou cœur de bœuf, l'*annona reticulata* de Linné. — La qualité de ce fruit est bien exprimée par son nom anglais, qui signifie *pomme de flan*. On l'a nommé ainsi dans les îles d'Amérique : effectivement il ressemble au flan, et il est très bon.

La pomme de cachou. — On la mange rarement, parce qu'elle est astringente. La noix qui croît au sommet est très connue en Europe.

La noix de coco. — Elle est aussi très connue en Europe. Il y en a de plusieurs sortes à Java; la meilleure de celles que nous y ayons trouvées est appelée *calappi edjou*, et on la distingue aisément par la rougeur de la chair qui est entre la peau et la coque.

Le mangoustan, le *garcinia mangostana* de Linné. — Ce fruit, particulier aux Indes orientales, est à peu près de la grosseur d'une pomme sauvage, et d'une couleur de vin foncé. Sur son sommet il a une couronne de cinq ou six petits triangles qui se réunissent en cercle, et plusieurs feuilles

vertes creuses qui sont des restes de la fleur. Lorsqu'on veut le manger, il faut en ôter la peau, ou plutôt une espèce de chair, au-dessous de laquelle on trouve six ou sept noyaux blancs, placés en rond. La pulpe dont ils sont enveloppés est le fruit, qui est délicieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'est un heureux mélange de doux et d'aigrelet qui n'est pas moins sain qu'agréable. Les malades qui sont attaqués de fièvres putrides ou inflammatoires prennent ce fruit mêlé avec l'orange douce, et s'en trouvent fort bien.

Le jambos, l'*eugenia mallaccensis* de Linné. — Ce fruit est d'un rouge foncé et d'une forme ovale. Les plus gros, qui sont toujours les meilleurs, ont la grandeur d'une petite pomme; ils sont agréables et rafraîchissans, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup de saveur.

Le jambu-eyer, autre jambos, une espèce de l'*eugenia* de Linné. — Il y a deux espèces de ce fruit qui ont une forme semblable, ressemblant à une cloche; mais ils diffèrent par la couleur : l'une est rouge et l'autre blanche. Ils sont un peu plus gros qu'une cerise; ils n'ont ni saveur ni douceur au goût; ils ne contiennent qu'un suc aqueux légèrement imprégné d'acide. Cependant on les estime dans ce pays chaud, parce qu'ils sont rafraîchissans.

Le jambu-eyer mauwar, l'*eugenia jambos* de Linné. — Celui-ci est plus agréable à l'odeur qu'au

goût : sa saveur ressemble à la conserve de rose, et son odeur au parfum que répandent ces fleurs fraîches.

La pomme de grenade. — C'est le même fruit qui est connu en Europe sous ce nom.

Le durion. — Ce fruit ressemble à un petit melon; mais la peau est couverte d'épines coniques et pointues, d'où il a tiré son nom; car *dur*, dans la langue malaie, signifie *piquant*. Quand il est mûr, il se partage longitudinalement en sept ou huit compartimens, dont chacun contient six ou sept noix qui n'ont pas tout-à-fait la grosseur des châtaignes, et qui sont recouvertes d'une substance qui, par la couleur et la consistance, ressemble beaucoup à la crème épaisse : c'est la partie comestible, et les naturels du pays l'aiment passionnément. Les Européens qui en mangent pour la première fois la trouvent ordinairement désagréable : sa saveur approche un peu d'un mélange de crème, de sucre et d'ognons, et l'odeur de l'ognon y est dominante.

Le nanca. — Ce fruit, appelé *jack* dans quelques parties de l'Inde, a, comme le durion, une odeur très désagréable aux étrangers, et un peu ressemblante à celle d'une pomme pourie mêlée avec de l'ail. La saveur n'en est pas non plus du goût de tout le monde. On dit qu'il devient prodigieusement gros dans quelques pays qui lui sont favora-

bles. Rumphius rapporte qu'il est quelquefois si grand, qu'un homme peut à peine le soulever, et un Malais nous a assuré qu'à Maduré il faut souvent deux hommes pour le porter. Cependant ceux de Batavia n'excèdent jamais la grosseur d'un gros melon, auquel ils ressemblent beaucoup par la forme. Ils sont couverts d'épines anguleuses semblables aux aiguilles de quelques cristaux, mais qui ne sont pourtant pas assez dures pour blesser ceux qui les manient.

Le champada. — Celui-ci ne diffère guère du nanca, qu'en ce qu'il n'est pas si gros.

Le rambutan. — Ce fruit est peu connu des Européens. Il ressemble beaucoup à la châtaigne enveloppée de sa gousse, et, comme elle, il est couvert de petites pointes émoussées et d'un rouge foncé. Le fruit se trouve sous cette peau, et il y a un noyau en dedans du fruit. La partie bonne à manger est en petite quantité; mais son acide est peut-être plus agréable que celui d'aucun des autres végétaux.

Le jambolan. — Sa grosseur et sa figure approchent beaucoup de celles de la prune de damas; mais il est un peu plus âpre au goût, et par conséquent moins agréable.

Le boa bidarra, ou *rhamnus jujuba* de Linné. — Ce fruit, rond et jaune, est à peu près de la grosseur d'une groseille. Sa saveur ressemble à celle

de la pomme, et il est aussi âpre que la pomme sauvage.

Le nam-nam, le *cynometra cauliflora* de Linné.— La forme de ce fruit ressemble un peu à celle de la fève; il a environ trois pouces de long, et l'extérieur en est très raboteux. On le mange rarement cru, mais cuit au beurre il est très bon.

Le catappa, ou *rerminalia catappa;* et le canare, ou *canarium commune* de Linné. — Ce sont deux noix qui ont une pulpe un peu ressemblante à une amande; mais il est si difficile d'en rompre la coque, qu'on ne les vend pas au marché. Celles que nous goûtâmes avaient été cueillies par curiosité par M. Banks sur l'arbre qui les porte.

Le madja, ou *limonia* de Linné. — Ce fruit renferme, sous une coque dure et cassante, une chair un peu acide qu'on ne peut pas manger sans sucre, et même, avec ce supplément, il ne passe pas généralement pour être agréable.

Le suntul, le *trichilia* de Linné. — C'est le plus mauvais de tous les fruits que je viens de décrire : il ressemble au madja par la forme et la grosseur, et, sous une peau épaisse, il contient une chair comme celle du mangoustan; le goût en est acide et âpre, et si désagréable que nous fûmes surpris de le voir exposé en vente chez les fruitiers.

Le blimbling, ou *averrhoa belimbi;* le blimbing besse, ou *averrhoa carambola* et le cherrema, ou

averrhoa acida de Linné. — Ce sont trois espèces du même genre; et, quoiqu'ils diffèrent par la grosseur, ils ont à peu près le même goût. Le blimbing besse est le plus doux; les deux autres sont si acides, qu'on ne peut pas les manger sans les apprêter; on en fait pourtant une excellente sauce aigrelette.

Le salach, ou *calamus rotang zalacca* de Linné. — C'est le fruit d'un arbrisseau garni de piquans : il est à peu près de la grosseur d'une châtaigne, et couvert d'écailles. Au-dessous des écailles il y a deux ou trois amandes jaunes dont la saveur ressemble un peu à celle de la fraise.

Outre ces fruits, l'île de Java et en particulier le pays des environs de Batavia en produisent plusieurs espèces d'autres qui n'étaient pas de saison pendant notre séjour : on nous dit aussi que les pommes, les fraises et d'autres fruits d'Europe avaient été plantés sur les montagnes, et qu'ils y croissaient en grande abondance. Nous avons vu plusieurs fruits conservés dans du sucre, que nous n'avons pas aperçus dans leur état naturel : l'un est appelé *kimkit*, et un second, *boa atap*. Il y en a beaucoup d'autres, et en particulier le kellor, le guilindina, le moringa et le soccum, qui ne sont mangés que par les naturels du pays. Le soccum est de la même espèce que le fruit à pain des îles de la mer du Sud, mais si inférieur en bonté, que nous ne l'aurions

pas rapporté à cette classe, si l'apparence extérieure du fruit et de l'arbre n'était pas la même au premier coup d'œil. Ces fruits, ainsi que quelques autres, ne méritent pas une description particulière.

La quantité de fruits qui se consomme à Batavia est incroyable : ceux qu'on expose publiquement en vente sont ordinairement trop mûrs.

Une grande quantité de terrains, dont plusieurs sont à une distance considérable de Batavia, et où l'on ne cultive que des fruits, approvisionnent la ville de cette denrée. Les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, se rendent avec les habitans de la ville à deux grands marchés, dont l'un se tient le lundi, et l'autre le samedi. Ces foires se tiennent à des endroits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différens districts, mais aucune des deux n'est distante de Batavia de plus de cinq milles. On peut y acheter les meilleurs fruits, et à plus bas prix : le spectacle du marché est très amusant. La quantité de fruits qu'on y amène est étonnante; il est ordinaire d'y voir arriver cinquante chariots des plus beaux ananas, entassés aussi négligemment que les turneps en Angleterre, et les autres fruits s'y trouvent avec la même profusion.

Les habitans de cette partie de l'Inde ont une espèce de luxe qui n'est guère pratiqué dans les autres pays : ils brûlent continuellement des bois

aromatiques et des résines, et s'environnent d'odeurs en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs : c'est peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaisons infectes de leurs fossés et de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes entièrement inconnues en Europe : je vais donner une description des principales.

Le champacka, ou *michelia champacca.* — Cette fleur croît sur un arbre aussi grand qu'un pommier. Elle a quinze pétales longues et étroites, ce qui lui donne l'apparence d'être double, quoique réellement elle ne le soit pas. Sa couleur est jaune et beaucoup plus foncée que la jonquille, à laquelle elle ressemble un peu par son parfum.

Le cananga, ou *uvaria cananga.* — C'est une fleur verte qui ne ressemble point du tout à la fleur d'aucun arbre ou plante d'Europe. Elle a plus l'apparence d'une touffe de feuilles que d'une fleur : son parfum est agréable, mais il lui est particulier.

Le mulatti, ou *nyctanthes sambac.* — Celle-ci est très connue sous le nom de *jasmin d'Arabie* dans les serres chaudes d'Angleterre. Elle croît à Batavia dans la plus grande abondance, et son odeur, ainsi que celle de toutes les autres fleurs de l'Inde, quoique extrêmement agréable, n'a pas cette force qui en distingue quelques-unes de la même espèce en Europe.

Le combang caracnassi, et combang tonquin, *percularia glabro.* — Ce sont de petites fleurs de l'espèce des apocins, et qui y ressemblent beaucoup par la forme et le parfum. Elles sont fort odoriférantes et très différentes de toutes les productions de nos jardins anglais.

Le bonja Tanjong, ou *mimusops elengi* de Linné. — Cette fleur a la forme d'une étoile de sept ou huit rayons, et d'environ un demi-pouce de diamètre. Elle est d'une couleur jaunâtre et d'un agréable parfum.

On y trouve encore le sundal malam, ou *polianthes tuberosa.* — Cette fleur, étant la même que notre tubéreuse, ne doit point être rangée parmi celles qui sont inconnues en Europe; mais j'en parle à cause de son nom malai, qui signifie *intrigante de nuit*, qualité qui lui convient assez bien. La chaleur de ce climat est si grande, que peu de fleurs exhalent leur parfum pendant le jour. La tubéreuse étant alors absolument sans odeur, et sa couleur étant modeste et sans éclat, elle paraît négliger de s'attirer des admirateurs; mais, dès que la nuit vient, elle répand son parfum, attire l'attention, et charme tous ceux qui l'approchent.

On vend des fleurs dans les rues tous les soirs au coucher du soleil. Elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui se sépa-

rent. Il y a encore dans les jardins particuliers plusieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croissent pas en assez grande quantité pour être apportées au marché. Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux et leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appelée *pandang*, et coupées en petits morceaux. Ils poussent la recherche encore plus loin : ils répandent ce mélange sur leurs lits, de manière que la chambre dans laquelle ils couchent respire le plus délicat et le plus pur de tous les parfums; et, comme ils n'ont d'autre couverture qu'une simple pièce de toile fine, cette odeur n'est point altérée par la transpiration, qui n'est pas si abondante que lorsqu'on passe la nuit entre deux ou trois couvertures et des matelas.

Avant de terminer ma description des productions végétales de cette partie de l'Inde, je dois parler des épiceries. Java ne produisait originairement que du poivre : on en envoie aujourd'hui en Europe pour de très grandes sommes. La quantité qu'on en consomme dans l'île est très petite, les habitans employant presque universellement à sa place du capsicum, ou, comme on l'appelle en Europe, du poivre de Cayenne. Les Hollandais s'étant emparés des clous de gérofle et des muscades, ils sont devenus trop chers pour que les autres habitans de ce pays, qui les aiment passionnément,

en fassent un grand usage. Les clous de gérofle sont à présent confinés à Amboine et dans les petites îles situées dans les environs. On dit qu'originairement ils viennent de Machian ou Bachian, petite île fort éloignée de Java à l'est, mais qui n'est qu'à quinze milles au nord de la ligne, et que de là les Hollandais, lors de leurs premiers établissemens, les répandirent dans toutes les îles orientales. Ils stipulèrent par différens traités de paix, passés entre eux et les rois des îles conquises dont on vient de parler, que ceux-ci n'auraient qu'un certain nombre de gérofliers dans leurs domaines; et, dans les contestations qui survinrent, sous prétexte de punir la désobéissance de ces princes, ils diminuèrent la quantité permise des gérofliers, jusqu'à ce qu'enfin ils les eussent entièrement détruits. Les noix muscades ont été extirpées en quelque manière de toutes les îles, excepté de Banda, leur premier sol naturel, qui en approvisionne toutes les nations de la terre, et qui en fournirait également aux peuples d'un autre globe s'il y en avait un second où l'industrieux Hollandais pût transporter cette marchandise. Il est sûr qu'il y a très peu de ces arbres sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Peut-être y a-t-il des gérofliers et des muscadiers sur les autres îles à l'est, mais les Hollandais et les autres Européens paraissent ne pas les regarder comme dignes d'être visitées.

Les animaux domestiques de ce pays, parmi les quadrupèdes, sont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chèvres et les cochons. Les chevaux sont petits, leur taille ne surpasse jamais celle des chevaux qu'on appelle en Angleterre *galloway;* mais ils sont agiles et pleins de feu, et on dit que les Européens les trouvèrent à Java, lorsqu'ils doublèrent pour la première fois le cap de Bonne-Espérance. On prétend que les bœufs sont de la même espèce que ceux d'Europe; cependant leur figure est si différente de celle des nôtres, que nous doutons qu'ils soient de la même race. Ils ont, il est vrai, le *palearia* ou le fanon, que les naturalistes donnent comme le caractère qui distingue l'espèce que nous avons en Europe; mais il est certain qu'on en trouve de sauvages non-seulement à Java, mais encore dans plusieurs des îles d'Orient. Celui que nous mangeâmes à Batavia avait une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il était moins succulent et excessivement maigre. Les buffles y sont abondans. Les Hollandais n'en mangent jamais la chair; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils sont persuadés que cette nourriture est malsaine et qu'elle tend à donner la fièvre, quoique les naturels du pays et les Chinois mangent de l'une et de l'autre sans en être incommodés. Les moutons sont de l'espèce de ceux qui ont de grandes oreilles

pendantes et du poil au lieu de laine : la chair en est dure et coriace, et c'est, à tous égards, le plus mauvais mouton que nous ayons jamais mangé. Nous y trouvâmes pourtant quelques moutons du Cap, excellens, mais si chers, que nous en achetâmes quatre à quarante-cinq schellings la pièce, et le plus gros ne pesait que quarante-cinq livres. Les chèvres ne sont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, surtout ceux de la race chinoise, sont très bons, et si gras, qu'on y achète le maigre séparément. Le boucher, qui est toujours Chinois, en ôte, sans la moindre difficulté, autant de gras qu'on le veut, et il le revend à ses compatriotes, qui le fondent et le mangent en place de beurre avec leur riz. Malgré l'excellence de ce porc, les Hollandais sont si fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'il ne mangent que des moutons de race hollandaise, qui y sont beaucoup plus chers que les moutons chinois, comme ceux-ci coûtent plus en Europe que les moutons hollandais.

Outre ces animaux qui sont domestiques, ils ont encore des chiens et des chats sauvages, ainsi que des chevaux et d'autres bestiaux dans les montagnes de l'intérieur de l'île. On ne trouve plus de buffles sauvages dans aucune partie de Java, quoiqu'ils soient abondans à Macassar et dans plusieurs autres îles d'Orient. Les environs de Batavia sont

très bien fournis de deux espèces de daims et de cochons sauvages très bons : les Portugais, qui les tuent, les vendent à un prix raisonnable.

On dit qu'il y a une grande quantité de tigres et quelques rhinocéros dans les montagnes et les lieux déserts de l'île : ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes, qui ne sont qu'en petit nombre aux environs de Batavia.

On est étonné de l'abondance de poissons qui se trouvent à Batavia : il y en a plusieurs d'excellens, et ils sont tous à bon marché, excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là, comme dans les autres pays, la vanité l'emporte même sur la gourmandise : les seuls esclaves se nourrissent des poissons à bon marché, quoiqu'ils soient, la plupart, de la meilleure espèce, et les riches couvrent leurs tables de ceux qui sont chers, précisément parce qu'ils sont rares, car le plus souvent ils sont beaucoup moins bons que les premiers.

Il y a des tortues à Batavia, mais elles ne sont ni aussi tendres ni aussi grasses que celles des îles d'Amérique, même lorsqu'on mange celles-ci à Londres : telles qu'elles sont, nous les regardions comme un fort bon aliment; mais les Hollandais, singuliers en ce point comme en beaucoup d'autres choses, ne les mangent pas. Nous avons vu quelques lézards ou ignanes très grands : on nous a dit que quelques-uns étaient aussi gros que la

cuisse d'un homme; et M. Banks en tua un qui avait cinq pieds de long. La chair de cet animal est une excellente nourriture.

La volaille y est très bonne et en grande abondance. Les poules, qui sont très grosses, les canards et les oies y sont à fort bon marché; les pigeons sont chers, et le prix des coqs-d'Inde est exorbitant. Nous avons trouvé quelquefois que la chair de ces animaux était maigre et sèche; mais cela provenait uniquement de ce qu'ils avaient été mal nourris; car ceux que nous nourrissions nous-mêmes étaient aussi bons qu'aucun de la même espèce que nous eussions mangé en Europe, et quelquefois ils nous ont paru meilleurs.

En général, le gibier volant y est rare : nous avons aperçu une fois dans les champs un canard sauvage, mais nous n'en avons jamais vu exposés en vente. Nous avons vu souvent des bécassines de deux espèces, dont l'une est exactement la même que celle d'Europe; et il y a une espèce de grives qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais, qui se sont approprié le commerce du gibier. Il est à remarquer que les bécassines se trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau : elles sont communes presque dans toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

La nature n'a pas accordé tant de boissons aux

habitans de Java qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les naturels de Java et la plupart des autres Indiens qui habitent cette île sont mahométans, et par conséquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin; mais, comme si la prohibition de leur loi ne regardait que la manière de s'enivrer et non l'ivrognerie en elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entièrement la raison et la santé.

L'arack qu'on y fait est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la manière dont on le fabrique. Le palmier donne en outre un vin de la même espèce que celui dont nous avons déjà parlé dans la description de l'île de Savu. On le tire du même arbre; on emploie la même méthode pour le faire, et on le vend dans trois états. Dans le premier, il est presque tel qu'il sort de l'arbre, et on l'appelle *tuac manise*. Il a cependant déjà reçu une certaine préparation qui nous est entièrement inconnue, au moyen de laquelle il se garde deux jours, et sans laquelle il se corromprait en douze heures : il est alors d'une douceur agréable et n'enivre pas. Dans les deux autres états il a subi une fermentation, et l'on y a mis une infusion d'herbes et de racines qui lui font perdre sa douceur, et lui donnent un goût très austère et très désagréable. L'une de ces liqueurs est nommée *tuac cras* et

l'autre *tuac-cuning*. Je ne puis pas assigner quelle est leur différence; mais elles enivrent fortement toutes les deux. Ils expriment aussi de la noix de coco une liqueur appelée *tuac*; ils s'en servent principalement pour la mettre dans l'arack, car c'est un ingrédient essentiel de la composition de celui qui est bon.

§ 12.

Détails sur les habitans de Batavia et du pays adjacent, sur leurs mœurs, leurs coutumes et leur manière de vivre.

Quoique Batavia soit la capitale des domaines hollandais dans l'Inde, elle est si loin d'être peuplée de Hollandais, que, parmi les habitans européens de la ville et des environs, il n'y en a pas la cinquième partie qui soient natifs de Hollande ou d'extraction hollandaise. Les Portugais forment le plus grand nombre, et outre les Européens, il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois et beaucoup d'esclaves nègres. On trouve dans les troupes des hommes de presque tous les pays de l'Europe, surtout des Anglais, des Français, autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandais, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir dans leurs mains, et possèdent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque na-

tion qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie, et même, avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans. Cependant, dès qu'il a satisfait à cette formalité, il s'adresse au conseil qui lui permet de s'absenter de son corps et de se livrer au genre de commerce que sa fortune et ses talens le mettent en état d'entreprendre, et c'est ce qui fait que tous les blancs de Batavia sont soldats.

Les femmes de toutes les nations peuvent s'établir à Batavia sans être soumises à aucune gêne; mais on nous a dit que pendant notre séjour il n'y en avait pas vingt qui fussent nées en Europe, et que les blanches qui y sont en assez grande quantité, descendent de parens européens de la troisième ou quatrième génération; ce sont les restes de plusieurs familles qui sont venues successivement s'y fixer, et dont la ligne mâle s'est éteinte; car il est sûr que ce climat n'est pas si funeste aux femmes qu'aux hommes.

Ces femmes imitent en tout les Indiennes: leur habillement est composé des mêmes étoffes; elles arrangent leurs cheveux de la même manière, et elles se sont également asservies à l'habitude de mâcher du bétel.

Les marchands conduisent le commerce avec moins de peine peut-être que dans aucune autre partie du monde: chaque manufacture est dirigée

par un Chinois qui vend le produit de leur travail au négociant résidant à Batavia, sans pouvoir le vendre à d'autres personnes. Lorsqu'un vaisseau arrive et demande, par exemple, cent leagers d'arack, ou quelque quantité que ce soit d'autres marchandises, le marchand n'a rien à faire que d'envoyer des ordres à son Chinois pour les faire mettre à bord. Celui-ci exécute l'ordre, tire un reçu du capitaine du bâtiment pour les marchandises, le porte au négociant qui l'a employé; celui-ci reçoit l'argent, et, après en avoir déduit son profit, paie au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras; il doit l'examiner, la recevoir, la mettre dans ses magasins suivant la pratique des autres pays.

Les naturels de l'île appellent les Portugais *Oranserane*, ou *hommes nazaréens*, pour les distinguer des autres Européens : *oran*, dans la langue du pays, signifie *homme*. Ils comprennent cependant les Portugais sous la dénomination générale de *caper* ou *kafir*, nom injurieux que les mahométans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur religion. Quant aux Portugais, ils ont renoncé à la religion de Rome pour devenir luthériens; ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancêtres, et même ils ne la connaissent pas. Ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue

malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils; plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge, et quelques-uns sont artisans et ouvriers. Ils ont adopté tous les usages des Indiens, dont on les distingue principalement par les traits et la couleur; ils ont la peau beaucoup plus brune et le nez plus pointu : si l'on en excepte la manière d'arranger leurs cheveux, leur ajustement est absolument le même.

Les Indiens, mêlés avec les Hollandais et les Portugais à Batavia et dans le pays adjacent, ne sont pas Javans comme on pourrait l'imaginer, mais natifs de différentes îles d'où la Compagnie importe des esclaves, et ils ont été affranchis eux-mêmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, et ils sont tous compris sous le nom général d'*Oranslam* ou *Isalam*, qui signifie *sectateurs de la vraie foi*. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays particulier, et l'on peut les reconnaître, comme des esclaves à leur marque, par les vices et les vertus de leurs différentes nations. La plupart de ceux-ci sont employés à la culture des jardins et à la vente des fruits et des fleurs. Ce sont ces Indiens qui cultivent le bétel et l'arec, qu'on appelle ici *siri* et *pinang;* les deux sexes de tous les rangs en mâchent une quantité considérable. Ils mêlent aussi de la chaux avec

ces racines, ainsi qu'on le fait à Savu; mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en servir, et qu'ils y ajoutent en outre une substance appelée *gambir*, qu'on tire du continent de l'Inde; les femmes au-dessus du commun y mettent encore du cardamome et plusieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable. D'autres Indiens s'adonnent à la pêche et conduisent par eau des marchandises d'un endroit à l'autre. Quelques-uns d'entre eux sont riches et vivent avec la magnificence de leur pays, qui consiste principalement à avoir un grand nombre d'esclaves.

Ces Isalams sont d'une tempérance remarquable à l'égard de la nourriture : elle consiste surtout en riz bouilli, avec très peu de buffle, du poisson ou de la volaille, quelquefois du poisson sec, et des chevrettes sèches qu'on y apporte de la Chine; chaque plat est fortement assaisonné de poivre de Cayenne. Ils ont aussi plusieurs espèces de patisseries faites de farine de riz et d'autres substances que je ne connais pas, et ils mangent beaucoup de fruits et en particulier de ceux que produit le plane.

Malgré leur tempérance générale, leurs festins sont somptueux et magnifiques à leur manière. Comme ils sont mahométans, le vin et les liqueurs fortes ne font pas partie de leur régal en public, et

ils n'en boivent pas souvent en particulier : ils se contentent de leur bétel et de leur opium.

Le mariage est la principale cérémonie d'appareil parmi eux. Les familles empruntent, à cette occasion, autant d'ornemens d'or et d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux, de sorte que leurs habillemens de noce sont très brillans et très magnifiques. Les fêtes que donnent les riches durent quelquefois quinze jours et quelquefois plus long-temps ; pendant cet intervalle les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse, quoiqu'il soit marié dès le premier jour.

La langue que parlent presque tous ces peuples, de quelque pays qu'ils tirent leur origine, est le malais, au moins c'est le nom qu'on lui donne, et c'est probablement un dialecte très corrompu de celui qui est en usage à Malaca. Chaque petite île cependant a son langage particulier, et Java en a deux ou trois ; mais cette espèce de langue franque est la seule qu'on y parle aujourd'hui, et l'on m'a dit qu'elle était usitée dans une grande partie des Indes orientales.

Les femmes portent tous les cheveux qui croissent sur leur tête ; et, afin d'en augmenter la quantité, elles se servent d'huile et d'autres ingrédiens. Elles en ont beaucoup. Ils sont généralement noirs. Elles en forment une espèce de tresse circu-

laire sur le sommet de la tête, où elles l'attachent avec une aiguille d'une manière on ne peut pas plus élégante. La tresse de cheveux est surmontée d'une autre tresse de fleurs, dans laquelle le jasmin d'Arabie est agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du Bonger Tanjong.

Les deux sexes se baignent constamment dans la rivière, au moins une fois par jour. Cet usage dans ce pays chaud est également nécessaire à la propreté et à la santé. Ils donnent aussi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altère fortement par le bétel qu'ils mâchent. Par une opération très incommode et très pénible, ils en usent les extrémités, tant de celles de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, avec une espèce de pierre à aiguiser, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement égales et polies, de sorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu des dents de la mâchoire supérieure un sillon profond parallèle aux gencives. La profondeur de ce sillon est au moins égale à la quatrième partie de l'épaisseur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endommager, suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant nous n'en avons jamais vu une de gâtée parmi ces peuples, qui sont dans l'usage universel d'en sillonner ainsi l'émail. La noirceur qui y reste

après l'opération s'enlève en la lavant, et la dent paraît alors aussi blanche que l'ivoire : ce qui n'est pourtant pas estimé comme un avantage par les belles et les petits-maîtres de ces nations.

Depuis un temps immémorial, la pratique appelée *mock*, ou *courir un muck*, est établie chez ces peuples. On dit qu'un Indien *court un muck*, dans le sens originaire du mot, lorsque après s'être enivré d'opium il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même ou arrêté. Nous avons vu plusieurs exemples pendant notre séjour à Batavia, et un des officiers chargés de saisir ces furieux nous dit qu'il se passait rarement une semaine sans que lui et ses confrères fussent appelés pour en arrêter quelqu'un. Dans un des cas dont nous avons été témoins, l'homme avait eu plusieurs fois à se plaindre de la perfidie des femmes, et était devenu fou de jalousie avant de s'enivrer d'opium. On nous a dit que l'Indien qui court un muck est toujours réduit au désespoir par quelque outrage, et qu'il se venge d'abord sur ceux qui lui ont fait des injures. On nous a appris aussi que, quoique ces misérables courent les rues une arme à la main, écumant de rage, cependant ils ne tuent jamais que ceux qui tâchent de les arrêter, ou ceux qu'ils soupçonnent de ce dessein, et que ceux qui les laissent passer sont en sûreté : ce sont ordinaire-

ment des esclaves, qui par conséquent sont très exposés aux injustices, et qui en obtiennent plus difficilement une réparation légale. Les hommes libres cependant se livrent quelquefois à cette extravagance, et un de ceux que nous vîmes était libre et assez riche. Il était jaloux de son propre frère, qu'il massacra d'abord, ainsi que deux autres hommes qui voulurent lui faire résistance. Il ne sortit pourtant pas de sa maison : il tâcha de s'y défendre, quoique l'opium l'eût tellement privé de ses sens, que, de trois fusils qu'il mit en joue contre les officiers de la police, aucun n'était ni chargé, ni amorcé. Si l'officier prend en vie un de ces *amocks* ou *mohawks*, comme on les appelle par corruption, sa récompense est très considérable; mais s'il le tue il ne reçoit rien au-delà de sa paye ordinaire. Cependant, tel est le désespoir de ces furieux, qu'ils tuent trois ou quatre des personnes chargées de les arrêter, quoique ceux-ci aient des espèces de grandes tenailles pour les saisir sans les mettre à la portée de leurs armes. Ceux qu'on prend en vie sont ordinairement blessés, mais ils n'en sont pas moins rompus vifs; et si le médecin qui est chargé d'examiner leurs blessures pense qu'elles peuvent être mortelles, la peine est infligée sur-le-champ, et la place de l'exécution est communément le lieu où ils ont commis leur premier assassinat.

On trouve chez ces peuples plusieurs pratiques

et opinions absurdes qu'ils ont reçues des païens leurs ancêtres : ils croient que le diable, qu'ils appellent *Satan*, est la cause de toutes les maladies et de toutes les adversités; et pour cette raison, lorsqu'ils sont infirmes ou dans l'infortune, ils lui consacrent, comme une offrande propitiatoire, des alimens, de l'argent et beaucoup d'autres choses. Si quelqu'un parmi eux ne peut pas prendre du repos, et fait des rêves deux ou trois nuits consécutives, il conclut que Satan emploie cette voie pour lui intimer ses commandemens, et que, s'il néglige de les accomplir, quoiqu'ils ne soient pas révélés assez clairement pour en comprendre le sens, il tombera certainement malade ou mourra. Il fait, pour interpréter ses songes, de grands efforts d'imagination, et si, en les prenant à la lettre ou allégoriquement, directement ou en sens contraire, il ne peut venir à bout d'en tirer une explication qui le satisfasse, il a recours au cawin, ou prêtre, qui l'aide de ses commentaires et de ses éclaircissemens, et qui lui explique distinctement les mystérieuses inspirations de la nuit. L'interprétation générale est que le diable a besoin de vivres ou d'argent, qu'on ne manque jamais de lui donner. Ils placent ces présens sur une petite planche de feuilles de coco, et ils les suspendent sur les branches d'un arbre près de la rivière; de sorte que ces peuples ne paraissent pas penser que

le diable, dans ses courses sur la terre, se promène, comme dit l'Écriture, dans les lieux déserts et arides. M. Banks leur demanda une fois s'ils pensaient que le diable dépensât l'argent ou mangeât les alimens, on lui répondit que, quant à l'argent, il est regardé plutôt comme une expiation que paie le pécheur, que comme un don duquel Satan doive jouir, et que, s'il est offert par l'homme qui fait des songes, il n'importe en quelles mains il arrive, qu'il est ordinairement pris par quelque étranger qui passe dans ce lieu. Ils ajoutent que, pour les alimens, quoique le diable n'en mange pas les parties grossières, cependant, en les approchant de sa bouche, il en suce toute la saveur sans changer leur forme; de sorte qu'ensuite ils sont aussi insipides que de l'eau.

Ils ont une autre opinion superstitieuse dont il est encore plus difficile de rendre compte. Ils croient que les femmes, en accouchant, mettent souvent au monde en même temps un jeune crocodile, jumeau de l'enfant; ils imaginent que la sage-femme reçoit cet animal avec beaucoup de soin, et le porte sur-le-champ à la rivière, où elle le met dans l'eau. La famille dans laquelle on suppose qu'est arrivée cette naissance porte constamment des alimens à la rivière pour ces parens amphibies, et le jumeau surtout y va à certain temps, dans tout le cours de sa vie, accomplir ce

devoir fraternel; ils sont unanimement persuadés que, s'il y manquait, il serait puni de maladie ou de mort. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu introduire pour la première fois une idée si extravagante et si absurde, d'autant plus qu'elle ne paraît avoir aucune liaison avec leur croyance, et il est encore plus difficile d'expliquer comment on peut soutenir qu'un fait qui n'est jamais arrivé, arrive tous les jours, surtout lorsqu'il est affirmé par des hommes qui ne peuvent pas être trompés par les apparences, et qui n'ont aucun intérêt à la fraude. Il n'est cependant rien de plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple, et tous les Indiens que nous avons interrogés sur ce fait nous l'ont unanimement attesté. Elle semble avoir pris naissance dans les îles de Célèbes et de Bouton, où plusieurs des habitans nourrissent des crocodiles dans leurs familles; mais, quoi qu'il en soit de cette conjecture, cette opinion s'est répandue sur toutes les îles orientales jusqu'à Timor et Ceram, et, à l'ouest, jusqu'à Java et Sumatra, où cependant je ne crois pas qu'on ait jamais entretenu de jeunes crocodiles.

Ces crocodiles jumeaux sont appelés *sudaras*, et je vais rapporter une des fables sans nombre, qu'on nous a racontées pour certifier, nous disait-on, d'une manière incontestable leur existence par un témoignage oculaire.

Une jeune femme esclave, née et élevée parmi les Anglais de Bencouli, et qui savait un peu notre langue, dit à M. Banks que son père en mourant lui apprit qu'il avait un crocodile pour son sudara, et qu'il l'avait chargée solennellement de lui donner à manger quand il serait mort, en lui indiquant dans quelle partie de la rivière elle le trouverait, et par quel nom elle devait l'appeler; que, suivant les instructions et le commandement de son père, elle était allée sur les bords de la rivière, et qu'elle l'avait appelé *radja pouti*, roi blanc : sur quoi un crocodile était sorti de l'eau et avait mangé de sa main les provisions qu'elle lui avait apportées. Quand on la pria de faire la description de cet oncle paternel qui faisait sa demeure dans l'eau sous une forme si étrange, elle dit qu'il n'était pas comme les autres crocodiles, mais beaucoup plus beau; que son corps était tacheté et son nez rouge, qu'il avait des bracelets d'or à ses pates, et des pendans de même métal à ses oreilles. M. Banks écouta patiemment jusqu'à la fin ce conte d'une fausseté ridicule, et il renvoya ensuite la fille sans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles était un monstre aussi extraordinaire qu'un chien avec des griffes. Quelque temps après un domestique que M. Banks avait loué à Batavia, et qui était fils d'un Hollandais et d'une femme javane, jugea à propos d'avertir son maître qu'il avait vu,

que le vaisseau fut en sûreté, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, et nous rencontrâmes sur la grève quelques Indiens, qui nous conduisirent à l'instant vers un homme qu'ils disaient être leur roi. Après quelques complimens de part et d'autre, nous parlâmes d'affaires, mais nous ne pûmes pas convenir du prix d'une tortue. Nous ne nous décourageâmes cependant point, persuadés que le lendemain Sa Majesté nous la cèderait pour ce que nous voudrions lui en donner. Les Indiens se dispersèrent dès que nous nous fûmes quittés, et nous marchâmes le long de la côte en cherchant une aiguade. Nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce situé très convenablement, et nous avions lieu d'espérer qu'en la puisant avec un peu de soin elle serait très bonne. Quelques insulaires qui étaient demeurés sur le rivage avec une pirogue nous vendirent trois tortues; mais ils nous firent promettre que nous ne le dirions pas au roi.

Le lendemain au matin, 6, tandis que quelques-uns de nos gens étaient occupés à remplir les futailles, nous fîmes de nouvelles tentatives pour acheter des tortues. Les Indiens diminuèrent d'abord par degrés le prix qu'ils nous en avaient demandé; mais vers le midi ils consentirent à nous en livrer pour ce que nous leur offrions, de sorte qu'avant la nuit nous en eûmes en abondance. On servit les trois que nous avions achetées la veille à

l'équipage, qui, depuis notre arrivée à Savu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant près de quatre mois, n'avait pas mangé une seule fois des provisions salées. Le soir M. Banks alla présenter ses respects au roi dans son palais, au milieu d'un champ de riz; et quoique Sa Majesté fût fort occupée à apprêter son souper, elle reçut l'étranger très gracieusement.

Le lendemain, 7, les naturels du pays vinrent au lieu du marché avec de la volaille, du poisson, des petits chevreuils et quelques végétaux, mais point de tortues, car ils nous dirent que nous les avions toutes achetées la veille. Le 8 cependant il en arriva un plus grand nombre; et tous les jours suivans, pendant notre séjour, ils en apportèrent quelques-unes, quoique, toutes prises ensemble, elles ne formassent pas une quantité égale à celle que nous avions achetée le lendemain de notre arrivée.

Le 11 M. Banks, ayant appris du domestique qu'il avait loué à Batavia que les Indiens de cette île avaient une ville sur la côte à quelque distance à l'ouest, il résolut de la voir. Dans ce dessein il partit le matin accompagné de mon second lieutenant, et comme il avait quelque raison de penser que sa visite ne serait pas agréable aux habitans, il dit aux insulaires qu'il rencontra en avançant le long de la côte qu'il allait chercher des plantes;

qu'ils font en croisant les jambes : elles sont quelquefois si peu animées que le danseur frappe seulement la terre d'un pied et ensuite de l'autre, sans changer de place et sans mouvoir aucune autre partie du corps. La mesure de leurs chansons est aussi tour à tour, comme leur danse, d'une lenteur ou d'une promptitude extrême.

Nous avons fait aux Hollandais plusieurs questions sur ces peuples : nous rapporterons les particularités suivantes d'après ce qu'ils nous ont dit.

Dans les limites des établissemens hollandais, il y a plusieurs tribus d'Hottentots qui diffèrent beaucoup les unes des autres par leurs usages et leur manière de vivre. Elles vivent cependant toutes en paix et en bonne intelligence, si l'on en excepte une qui est fixée à l'est, et dont les habitans, appelés par les Hollandais *Buschmen*, ne subsistent que de pillage ou plutôt de vol; car ils n'attaquent jamais leurs voisins ouvertement, mais ils dérobent secrètement le bétail pendant la nuit [1]. Afin de se défendre s'il leur arrive d'être découverts, ils sont armés de lances ou de sagaies, et de flèches qu'ils empoisonnent de différentes manières, les unes avec du suc de certaines herbes et d'autres avec le venin d'un serpent nommé *cobra di capelo*. Une

[1] Le voyageur Burchell a publié, en 1826, sur les Buchimen ou Buschmen des détails fort curieux, que nous ferons connaître en traitant de l'Afrique.

pierre est aussi une arme très formidable dans les mains de ces peuples, car ils la lancent avec tant de force et de dextérité, qu'ils frappent, plusieurs fois de suite et à cent pas de distance, un but de la largeur d'un écu. Pour se mettre à l'abri de ces voleurs, les autres habitans dressent des taureaux qu'ils placent autour de leurs villages pendant la nuit : ces animaux, à l'approche d'un homme ou d'une bête, se rassemblent et s'opposent aux attaquans jusqu'à ce qu'ils entendent la voix de leurs maîtres qui les encouragent au combat ou qui les rappellent, et, dans ce dernier cas, ils obéissent avec autant de docilité qu'un chien.

Quelques-unes de ces nations connaissent l'art de fondre et de préparer le cuivre, qui se trouve probablement dans leur pays; et ils en font de grandes lames qu'ils portent comme des ornemens sur leur front. Plusieurs d'entre eux savent aussi travailler des morceaux de fer qu'ils obtiennent des Hollandais, et ils en fabriquent des couteaux auxquels ils donnent une trempe supérieure à celle des couteaux qu'ils pourraient acheter.

Les chefs, dont plusieurs possèdent de nombreux troupeaux de bétail, sont ordinairement couverts de peaux de lions, de tigres ou de zèbres, auxquelles ils ajoutent des franges et d'autres ornemens de très bon goût. Les deux sexes s'oignent souvent le corps avec de la graisse, mais ils ne se servent ja-

mais de celle qui est rance et de mauvaise odeur, lorsqu'ils peuvent en avoir de la fraîche. Ils emploient ordinairement pour cela le suif de mouton et le beurre; ils préfèrent pourtant le beurre, qu'ils font en battant le lait dans une outre faite de la peau de quelque bête.

On nous a assuré que leurs prêtres donnent la bénédiction nuptiale en arrosant les époux de leur urine; mais les Hollandais nous ont tous dit que les femmes n'entortillaient jamais des boyaux de mouton autour de leurs jambes, comme quelques voyageurs l'ont dit, en ajoutant qu'elles les mangeaient ensuite. Ils nous ont dit qu'il était absolument faux que la coutume de s'amputer un testicule fût générale parmi les Hottentots; mais ils sont convenus que, dans la tribu particulière qui connaît l'art de fondre le cuivre, on trouvait des hommes qui avaient subi cette opération; qu'ils passaient pour les meilleurs guerriers, et surtout qu'ils excellaient à lancer des pierres.

Nous avions grande envie de décider la grande question agitée par les naturalistes, si les femmes de ce pays ont ce tablier de chair qui est appelé *sinus pudoris* : je vais rapporter ce que nous en avons appris. Un grand nombre de Hollandais et de Malais, qui avaient reçu des faveurs de plusieurs Hottentotes, en ont nié positivement l'existence; un médecin du Cap nous a déclaré qu'il en avait

guéri plusieurs centaines attaquées de maladies vénériennes, et qu'il n'avait jamais vu un seul de ces tabliers, mais seulement deux appendices de chair, ou plutôt de peau, tenant à la partie supérieure des lèvres, et qui ressemblaient en quelque sorte aux tettes d'une vache, excepté qu'elles étaient plates. Il ajouta qu'elles pendaient devant les parties naturelles, et qu'elles étaient chez différentes femmes d'une longueur différente; que quelques-unes en avaient de longues d'un demi-pouce, et d'autres de trois ou quatre; qu'il imaginait que c'était là ce que des écrivains avaient appelé par exagération un *tablier*, qui descendait du bas ventre, assez bas pour que les parties naturelles n'eussent besoin d'aucun voile artificiel.

C'est tout ce que nous avons à dire du pays, de ses productions et de ses habitans. La baie est large, sûre et commode : elle est ouverte à la vérité aux vents de nord-ouest; mais ils y soufflent rarement avec force.

Il y a près de la ville un quai qui se prolonge à une distance convenable pour qu'on puisse y débarquer et embarquer commodément les marchandises. Des canaux conduisent de l'eau à ce quai, et plusieurs bateaux peuvent y en puiser en même temps. La Compagnie entretient plusieurs grandes chaloupes, chargées de porter des provisions aux vaisseaux qui sont dans le havre. La baie est dé-

fendue par un fort carré, situé tout près de la grève, à l'est de la ville, et par plusieurs redoutes et batteries qui s'étendent le long de la côte des deux côtés du cap; mais ces fortifications sont placées de façon qu'elles peuvent être canonnées par les vaisseaux, et qu'elles sont, en quelque manière, sans défense contre l'ennemi le plus faible qui les attaquerait par terre.

Le 14 mars, au matin, nous levâmes l'ancre et nous sortîmes de la baie, et à cinq heures du soir nous mouillâmes au-dessous de Penquin ou de l'île Roben; nous y restâmes pendant toute la nuit, et, comme je ne pouvais pas faire voile le lendemain faute de vent, j'envoyai un bateau dans l'île pour y chercher quelques petits articles que nous avions oubliés de prendre au Cap.

Le 25, à trois heures après midi, nous levâmes l'ancre avec une brise légère du sud-est, et nous remîmes en mer.

Nous continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, et le 29 au matin nous traversâmes notre premier méridien, après avoir fait le tour du globe dans la direction de l'est à l'ouest. Nous avions par conséquent perdu un jour, que nous rétablîmes dans nos calculs à Batavia, comme je l'ai déjà dit.

A la pointe du jour du 1er mai nous découvrî-

mes l'île Sainte-Hélène, et à midi nous mîmes à l'ancre devant le fort James.

Nous y restâmes jusqu'au 4 pour nous rafraîchir. M. Banks profita de ce temps pour faire le tour de cette île et visiter les endroits les plus remarquables.

Elle est située au milieu du vaste océan Atlantique, à quatre cents lieues de distance de la côte d'Afrique, et à six cents de celle d'Amérique. C'est le sommet d'une montagne immense, s'élevant hors de la mer, qui, à peu de distance dans tous les environs, est d'une profondeur inconnue. L'île n'a pas plus de douze lieues de long et six de large.

On a toujours trouvé, sans exception, le siége des volcans au sommet des parties les plus élevées des pays où ils existent. L'Etna et le Vésuve sont les terres les plus hautes de tous leurs environs. L'Hécla est la montagne la plus élevée de l'Islande. On rencontre souvent des volcans au sommet des Andes de l'Amérique méridionale, et l'on sait que le pic de Ténériffe est sur un feu souterrain. Ces volcans sont encore allumés ; mais il y a une quantité innombrable d'autres montagnes qui portent des marques évidentes d'un feu actuellement éteint, et qui l'est depuis les époques les plus reculées : il faut compter parmi celles-ci Sainte-Hélène, où les inégalités du sol dans sa surface extérieure sont manifestement des effets de l'affaissement de la

terre; car les coteaux opposés, quoique toujours séparés par des vallées profondes et quelquefois très larges, présentent le même aspect et ont la même direction. Il n'est pas moins évident, d'après la nature des pierres, que l'affaissement de la terre dans ces endroits a été causé par un feu souterrain, car quelques-unes d'entre elles, surtout celles du fond des vallées, sont brûlées jusqu'à être presque réduites en cendres. On en trouve qui ont de petites bulles, comme celles qu'on voit dans le verre mal fondu; et, quoiqu'au premier coup d'œil elles ne semblent pas avoir été exposées à l'action d'une grande chaleur, on reconnaîtra, en les examinant plus attentivement, qu'elles contiennent de petits morceaux de corps étrangers, et en particulier de marcassites, qui ont cédé à la force du feu, quoiqu'elles n'y soient pas en assez grande quantité pour altérer le caractère extérieur de la pierre qui les renferme.

En approchant du côté sur le vent, nous apercevions un amas confus de rochers, bornés par des précipices d'une hauteur prodigieuse, et composés d'une espèce de pierre à moitié friable, qui ne présentait aucun signe de végétation. Lorsqu'on la voit de plus près, l'île ne promet pas davantage. En faisant voile le long de la côte, nous avançâmes si près de ces énormes piles de rochers, qu'elles paraissaient suspendues sur le vaisseau, et l'idée

terrible des effets de leur chute nous causait presque de la frayeur. Enfin nous aperçûmes une vallée, appelée *vallée Chappel*, qui ressemble à une large tranchée, et dans cette vallée nous découvrîmes la ville. Le terrain de la vallée est revêtu d'une herbe clair-semée; mais les côtes sont aussi nues que les rochers qui gisent près de la mer. Tel est le coup d'œil que présente d'abord l'île dans son état actuel de culture, et il faut passer les premières collines avant qu'on trouve de la verdure dans les vallées, et qu'elles donnent quelques autres marques de fertilité [1].

La ville est située au bord de la mer, et la plus grande partie des maisons sont mal bâties; l'église, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, est aujourd'hui en ruines, et la halle est à peu près dans le même état.

Tous les blancs sont Anglais, et comme la Compagnie des Indes orientales, à qui l'île appartient, ne leur permet pas de faire quelque trafic ou commerce pour leur propre compte, ils n'ont d'autre moyen de subsistance que de fournir des rafraîchissemens aux vaisseaux qui y touchent. Ils ne tirent pourtant pas de la terre des récoltes proportionnées à la fertilité du sol et à la température du climat; si

[1] Il a paru un grand nombre de descriptions de Sainte-Hélène, depuis la captivité de Napoléon, qui y est mort le 5 mai 1821. et nous croyons inutile de reproduire toute celle de Cook.

elle était cultivée convenablement, elle pourrait produire tous les fruits et les végétaux de l'Europe et de l'Inde. Cette petite île jouit des divers avantages des différens climats, car les choux palmistes qui croissent sur les plus hautes montagnes ne peuvent point être cultivés sur les coteaux qui sont au-dessous, qui produisent le bois rouge et le gommier, arbres qui ne viennent point sur les endroits plus élevés; et l'on ne trouve aucun de ces trois arbres dans les plaines, qui, en général, sont couvertes de plantes d'Europe et des plus communes de celles des Indes.

Il y a peu de chevaux, et on ne les entretient que pour la selle; de sorte que tout le travail se fait par des esclaves qui n'ont aucune des différentes machines que l'art a inventées pour les travaux de la campagne. Le sol n'est pas trop escarpé en plusieurs endroits pour les chariots, et dans ces lieux même on pourrait se servir de la brouette avec beaucoup d'avantage; cependant il n'y en a pas une seule dans toute l'île : tout se transporte d'un endroit à l'autre par des esclaves; ils ne connaissent pas même l'usage des hottes, mais ils portent tout sur leurs têtes. Ces esclaves sont en très grand nombre, et on les tire de presque toutes les parties du monde.

Parmi les productions de cette île, qui ne sont pas en grand nombre, il faut compter l'ébène, quoi-

que les arbres en soient presque perdus, et qu'on ne se rappelle pas de les y avoir vus en abondance; on trouve souvent dans les vallées des morceaux de ce bois d'une belle couleur noire et d'une dureté presque égale à celle du fer; cependant ils sont toujours si courts et si tortus, qu'on ne peut en faire aucun usage.

On ne trouve que peu d'insectes dans cette île; mais on voit sur le sommet des plus hautes montagnes une espèce de serpent qui est probablement depuis la première création des animaux au commencement du monde. En effet, il est très difficile de concevoir comment tout ce qui n'y a pas été déposé lors de la création, ou qui n'y a pas été apporté par l'industrie de l'homme, peut se rencontrer dans un endroit si séparé du reste du monde par des mers d'une immense étendue, à moins qu'on n'admette l'hypothèse dont nous avons parlé dans une autre occasion, et qu'on ne suppose que ce rocher est le reste d'une grande étendue de pays qui est affaissé par quelque convulsion de la nature, ou qui a été englouti dans l'Océan.

Le 4 mai, à une heure après midi, nous sortîmes de la rade. Le 23 au matin, M. Hicks, mon premier lieutenant, mourut vers une heure après midi, et le soir nous jetâmes son corps à la mer avec les cérémonies accoutumées. La maladie qui mit fin à sa vie était une consomption, et comme

il en était attaqué lorsque nous partîmes d'Angleterre, on peut dire avec vérité qu'il fut mourant pendant tout le voyage, quoique son dépérissement fût insensible jusqu'à notre arrivée à Batavia.

Nos agrès et nos voiles étaient alors en si mauvais état, que chaque jour nous essuyions quelque dommage. Nous continuâmes pourtant notre route sans accident jusqu'au 10, quand le même mousse qui découvrit la Nouvelle-Zélande pour la première fois aperçut la terre, que nous reconnûmes ensuite être la pointe Lizard. Le 11 nous remontâmes le canal; le 12, à six heures du soir, nous dépassâmes le cap Beachy; à midi nous étions en travers de Douvres; vers les trois heures nous mîmes à l'ancre aux dunes, et nous allâmes à terre à Déal.

FIN DU PREMIER VOYAGE DE COOK.

CHAPITRE II.

DEUXIÈME VOYAGE DE COOK.

(1773-1775.)

PRÉLIMINAIRE.

Le second voyage de Cook est une expédition plus extraordinaire encore que la première. C'est un beau spectacle de voir ce navigateur intrépide tenter l'approche du Pole austral dans toute la circonférence du globe; et, après avoir été repoussé de tous les côtés par les glaces, parcourir tous les parages de la mer du Sud, aller et revenir plusieurs fois sur ses traces, afin d'en découvrir et d'en reconnaître toutes les terres, sans se lasser jamais des obstacles, et sans que de nombreuses découvertes puissent le contenter. La postérité n'ignore point qu'il a trouvé plus de contrées dans la mer Pacifique et Atlantique, que tous les autres navigateurs ensemble; car, sans parler de celles de son premier voyage, il nous a procuré, par celui-ci, la connaissance de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, des îles des Amis, de la Nouvelle-Géorgie, de la terre de Sandwich, de la Thulé

australe, de la terre du Saint-Esprit, dont Quiros n'avait pas fait le tour, etc., etc.

Il n'a rien négligé de tout ce qui peut intéresser les sciences naturelles, et la navigation et la géographie en particulier; il a étudié, avec la plus grande exactitude, les mœurs des différens insulaires, et il a eu occasion de rectifier, sur cette matière, quelques erreurs de la relation de son premier voyage.

Comme dans ce second voyage le capitaine Cook était accompagné de deux naturalistes, Forster père et fils, on a encadré dans sa relation les remarques de ceux-ci, de même qu'on l'avait déjà fait de celles de Banks et Solander pour le premier voyage.

Nous consignerons ici quelques passages de l'introduction que le célèbre navigateur a mise en tête de sa relation, afin d'en indiquer l'objet.

Les puissances et les savans de l'Europe cherchent depuis long-temps, dit-il, à découvrir si la portion de l'hémisphère austral qu'on n'a point reconnue n'est qu'une immense plage d'eau, ou si elle renferme un autre continent, comme la géographie spéculative semblerait l'indiquer.

En ordonnant le voyage dont on publie ici la relation, Sa Majesté a eu pour premier objet de fixer l'opinion sur une matière si curieuse et si importante.

Pour donner au lecteur une idée nette de cette expédition, et le mettre en état de juger plus exactement quel en a été le succès, il est nécessaire de rappeler les différens voyages entrepris, avant le mien, dans la vue de faire des découvertes au sein de l'hémisphère austral.

Ferdinand Magellan, Portugais au service d'Espagne, fut le premier qui traversa la mer Pacifique. Après avoir appareillé de Séville avec cinq vaisseaux, le 10 avril 1519, il découvrit le détroit qui porte son nom, et entra, le 27 novembre, dans la mer du Sud.

Il découvrit dans cette mer deux îles inhabitées, dont on ne connaît pas bien la position. Il passa ensuite la ligne, trouva les îles des Larrons, et s'avança jusqu'aux Philippines, sur l'une desquelles il fut tué dans une escarmouche avec les naturels du pays.

Son vaisseau, appelé *la Victoire*, fit le premier le tour du monde, et ce fut le seul de l'escadre qui surmonta les dangers et les obstacles de son héroïque entreprise.

Après que Magellan eut montré la route, les Espagnols firent plusieurs voyages d'Amérique à l'ouest, avant celui d'Alvaro Mendana de Neira, en 1595, le premier dont on puisse avec exactitude suivre la route; car on ne connaît pas assez précisément les expéditions antérieures. On sait cepen-

dant, en général, qu'ils découvrirent alors la Nouvelle-Guinée et les îles de Salomon, qui très probablement ne sont rien autre que le groupe comprenant ce qu'on a depuis nommé *Nouvelle-Bretagne*, *Nouvelle-Irlande*, etc.

Mindana fit voile de Callao avec quatre vaisseaux, le 9 avril 1595, dans le dessein de reconnaître ces îles; et il découvrit, en cinglant à l'ouest, les Marquises par 10 degrés de latitude sud; l'île de Saint-Bernard, qui me semble avoir été nommée île du *Danger* par le commodore Byron; ensuite l'île Solitaire par 10 degrés 40 minutes de latitude sud, et 178 degrés de longitude ouest; enfin Santa-Cruz, qui est certainement celle que le capitaine Carteret appelle l'*île d'Egmont*, et dans laquelle Mindana mourut avec la plupart de ses compagnons: Pedro Fernandez de Quiros, premier pilote, conduisit à Manille les restes malheureux de l'escadre.

On chargea le même Quiros d'une autre expédition, uniquement pour découvrir un continent austral, et il semble que c'est le premier Européen qui en ait conçu l'idée.

Il partit de Callao, le 21 décembre 1605, comme pilote de deux vaisseaux et d'une patache, commandés par Luis Paz de Torres. Gouvernant à l'ouest-sud-ouest, et étant, suivant leur estime, à mille lieues espagnoles de la côte d'Amérique, ils découvrirent, le 26 janvier 1606, une petite île basse

par 25 degrés de latitude sud. Deux jours après ils en découvrirent une autre, qui était élevée et qui avait une plaine au sommet : il est vraisemblable que c'est la même appelée, par la capitaine Carteret, *île de Pitcairn.*

Quiros, en quittant ces îles, semble avoir dirigé sa route vers l'île de la terre du Saint-Esprit. Chemin faisant, il découvrit plusieurs îles, et probablement quelques-unes de celles qui ont été vues par les derniers navigateurs.

Les deux vaisseaux se séparèrent au sortir de la baie de Saint-Philippe et de Jago. Quiros, avec le capitaine, porta au nord et retourna à la Nouvelle-Espagne, après avoir beaucoup souffert faute d'eau et de provisions. Torres, avec l'*Almiranta* et la patache, cingla à l'ouest, et il paraît être le premier qui navigua entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée.

Le Maire et Schouten tentèrent ensuite de nouvelles découvertes dans la mer du Sud. Ils firent voile du Texel, le 14 juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* et *le Horn.* Un accident brûla ce dernier au port Désiré. Ils continuèrent leur voyage sur l'autre, et découvrirent le détroit qui porte le nom de Le Maire, et entrèrent les premiers dans la mer Pacifique par le cap Horn.

Ils découvrirent aussi l'île des Chiens par 15 degrés 15 minutes de latitude sud, et 136 degrés 30

minutes de longitude ouest; Sondre Grondt par 15 degrés de latitude sud, et 143 degrés 10 minutes de longitude ouest; Waterland, par 14 degrés 46 minutes de latitude sud, et 144 degrés 10 minutes de longitude ouest; à 25 lieues de celle-ci, l'île des Mouches, l'île des Traîtres et des Cocos par 13 degrés 43 minutes de latitude sud, et 173 degrés 13 minutes de longitude ouest; 2 degrés plus à l'ouest, l'île de l'Espérance; et par 14 degrés 56 minutes de latitude sud, et 179 degrés 30 minutes de longitude est, l'île de Horn. Ils rangèrent ensuite le côté septentrional de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Guinée, et arrivèrent à Batavia en octobre 1616.

Excepté quelques découvertes sur les côtes occidentales et septentrionales de la Nouvelle-Hollande, on ne fit aucune expédition importante dans la mer Pacifique, jusqu'en 1642 : le capitaine Tasman partit alors de Batavia, avec deux vaisseaux de la Compagnie hollandaise, et découvrit la terre de Van-Diémen, une petite partie de la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, les îles des Amis, et celles qu'on a nommées du prince Guillaume.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite des découvertes dans la mer Pacifique, pour dire que sir Richard Hawkins, dès 1594, se trouvant à environ cinquante lieues à l'est de la rivière de la Plata, fut chassé par une tempête à l'est de la route

qu'il voulait suivre, et que, gouvernant vers le détroit de Magellan, après que le temps se fut calmé, il rencontra terre inopinément. Il côtoya environ soixante lieues de cette terre, et il en a fait une description très détaillée; il la nomma *Maiden-Land de Hawkins* [1], en l'honneur de sa souveraine, la reine Élisabeth.

En 1689 le capitaine John Strong du *Farewell* de Londres découvrit ensuite que cette terre était composée de deux îles, et il traversa le détroit qui en sépare l'est de l'ouest. Il donna à ce détroit le nom de *canal de Falkland*, en l'honneur de milord Falkland, son protecteur, et c'est par inadvertance que ce nom s'est étendu ensuite aux deux îles qui séparent le canal, et qui bien certainement ne sont autre chose que la terre de Pepys.

Antoine la Roche, marchand anglais, à son retour, en avril 1675, de la mer Pacifique, où il avait fait un voyage de commerce, fut porté, par les vents et les courans, à l'est du détroit de Le Maire, et il rencontra une côte, qui est peut-être la même que celle que j'ai reconnue durant ce voyage, et que j'ai appelée *l'île de Géorgie*.

En 1699, le célèbre astronome docteur Edmond Halley, chargé d'une expédition pour faire des re-

[1] Ou *Virginie*, car *maiden land* signifie *terre vierge*, et l'on sait que la reine Élisabeth d'Angleterre tenait beaucoup à cette épithète.

cherches sur les longitudes et la déclinaison de l'aimant, et découvrir les terres inconnues qu'on supposait dans la partie méridionale de l'océan Atlantique, détermina la longitude de plusieurs places, mais ne découvrit aucune terre australe.

En 1721 les Hollandais équipèrent trois vaisseaux pour tenter des découvertes dans la mer du Sud. Roggewin, qui les commandait, quitta le Texel le 21 août, et, arrivé dans cette mer, après avoir fait le tour du cap Horn, il découvrit l'île de Pâques, qui probablement avait déjà été vue, mais non pas reconnue par Davis. Ensuite, entre les 14 deg. 41 min. et 15 degrés 47 minutes de latitude sud, et entre les 142 et les 150 degrés de longitude ouest, il trouva plusieurs autres îles que je suppose être celles qui ont été aperçues par les derniers navigateurs anglais. Il découvrit encore deux îles, par 15 degrés de latitude sud, et 170 degrés de longitude ouest, qu'il nomma *îles de Baumen;* et enfin une île toute seule, par 13 degrés 41 minutes de latitude sud, et 171 degrés 30 minutes de longitude ouest. Ces trois îles sont indubitablement celles que M. de Bougainville a appelées *îles des Navigateurs*.

En 1738 la Compagnie française des Indes orientales envoya Lozier Bouvet, avec deux vaisseaux, *l'Aigle* et *la Marie*, pour faire des découvertes dans l'océan Atlantique méridional. Il appareilla du port de Lorient le 19 juillet; il toucha à l'île

Sainte-Catherine, et de là il porta au sud-est. Le 1er janvier 1739 il découvrit la terre, ou quelque chose qu'il prit pour une terre, par 54 degrés de latitude sud, et 11 degrés de longitude est. On verra, dans le cours de la relation suivante, que nous avons fait inutilement plusieurs tentatives pour la retrouver : il est donc très probable que Bouvet ne vit qu'une grande île de glace.

Après ce voyage de Bouvet, l'esprit de découvertes s'est éteint, jusqu'au moment où Sa Majesté régnante forma le projet d'envoyer des vaisseaux dans l'hémisphère austral.

Les entreprises exécutées sous ses auspices commencèrent en 1764. Le commodore Byron, qui commandait *le Dauphin* et *le Tamar*, appareilla des Dunes le 21 juin, et, après avoir visité les îles Falkland, il entra par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, où il découvrit les îles de Désappointement, l'île de Georges, celle du prince de Galles, les îles du Danger, l'île d'York et celle de Byron.

Il revint en Angleterre le 9 mai 1766. Au mois d'août suivant on renvoya *le Dauphin* sous le capitaine Wallis, avec *le Swallow*, commandé par le capitaine Carteret.

Ils marchèrent de conserve jusqu'à l'extrémité occidentale du détroit de Magellan, et ils se séparèrent à la vue de la grande mer du Sud.

Le capitaine Wallis fit route plus à l'ouest dans une latitude aussi élevée qu'aucun autre navigateur avant lui; mais il ne rencontra terre qu'en dedans du tropique, où il découvrit les îles de la Pentecôte, de la Reine Charlotte, d'Egmont, du duc de Glocester, du duc de Cumberland, de Maitéa, de Taïti, d'Eiméo, de Tapamanou, d'How, du Scilly de Boscawen, Keppel et Wallis. Il arriva en Angleterre au mois de mai 1768.

Le capitaine Carteret, son compagnon de voyage, suivit une route différente, et il découvrit les îles Osnabruck, Glocester, celles de la Reine Charlotte, l'île Carteret, celle de Gower et le détroit entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande. Il arriva en Angleterre au mois de mars 1769.

M. de Bougainville fit voile de France au mois de novembre 1766, sur la frégate *la Boudeuse*, accompagné de la flûte *l'Étoile*. Après avoir passé quelque temps sur la côte du Brésil et aux îles Falkland, il entra dans la mer Pacifique par le détroit de Magellan en janvier 1768.

Il découvrit, dans cette mer, les quatre Facardins, l'île des Lanciers, celle de la Harpe, qui me semble la même que celle que j'ai nommée ensuite du Lagon, le Boudoir et l'île de l'Arc. Environ vingt lieues plus loin à l'ouest, il découvrit aussi quatre autres îles. Il rencontra ensuite Maitéa, Taïti, les îles des Navigateurs et l'Enfant Perdu, qui étaient

pour lui de nouvelles découvertes. De là il passa entre les Hébrides; il découvrit la batture de Diane, et quelques autres; la terre du cap de la Délivrance, et différentes îles situées plus au nord. Il passa au nord de la Nouvelle-Irlande, toucha à Batavia, et arriva en France au mois de mars 1769.

Cette année fut remarquable par le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil : ce phénomène, très important à l'astronomie, excita partout l'attention de ceux qui étudiaient cette science.

Au commencement de 1768 la Société royale de Londres présenta au roi un mémoire, dans lequel on exposait les avantages des observations exactes qu'on pourrait faire en différentes parties du monde, et surtout dans une latitude australe, entre les 140e et 180e degrés de longitude à l'ouest de l'observatoire royal de Greenwich. On ajouta que des vaisseaux équipés convenablement seraient nécessaires pour porter les observateurs aux parages qui leur seraient destinés, mais que la Société n'était pas en état de pourvoir aux dépenses d'une telle entreprise.

Sa Majesté, après avoir lu le mémoire, ordonna à l'amirauté de choisir des vaisseaux convenables pour cet objet. En conséquence, on acheta *l'Endeavour* : on l'arma pour une campagne au sud, et j'eus l'honneur d'en obtenir le commandement.

A peine eus-je ramené *l'Endeavour* en Angle-

terre, qu'on résolut d'armer deux bâtimens pour achever les découvertes dans l'hémisphère austral. La nature de ce voyage exigeait des bâtimens d'une construction particulière, et *l'Endeavour* ayant été envoyé aux îles Falkland, le bureau de la marine reçut ordre d'acheter les deux vaisseaux qui seraient le plus propres à ce service.

Il y avait alors différentes opinions sur la grandeur et sur l'espèce de bâtimens les plus convenables à un pareil voyage; le bureau de la marine proposa, suivant moi, les meilleures. Le succès de ces expéditions dans les parties du monde très éloignées dépend surtout des préparatifs qu'on a faits pour la conservation des équipages et des vaisseaux : ce qui est subordonné à l'espèce, à la grandeur, et aux qualités des bâtimens dont on se sert.

Cette première considération l'emporte sur toutes les autres; et si, dans le choix des vaisseaux, on se prive des qualités les plus avantageuses, si, pour des objets moins importans, on diminue l'emplacement nécessaire aux équipages, on s'expose à faire avorter l'entreprise.

Le plus grand de tous les dangers, dans un pareil voyage, c'est que le vaisseau échoue sur une côte inconnue, déserte ou peut-être sauvage : de sorte qu'avant tout il faut qu'il soit de la construction la plus solide, et sur lequel on puisse, avec

moins de risque, naviguer dans une plage étrangère : il ne doit donc pas tirer beaucoup d'eau, et cependant être d'un port et d'une étendue suffisans pour contenir les approvisionnemens et les munitions nécessaires à son équipage, et au temps que dure l'expédition.

Ce bâtiment, d'ailleurs, doit être construit de manière à pouvoir prendre terre : sa grandeur doit être telle, qu'en cas de besoin on le mette, pour les radoubs, sûrement et commodément sur le côté. Les vaisseaux de guerre de 40 canons, les frégates, les vaisseaux de la Compagnie des Indes, les grands bâtimens à trois ponts du commerce des îles, les différentes espèces de bâtimens que l'on construit dans le nord, et même les vaisseaux pour le commerce du charbon de terre, si on les adapte particulièrement à ce commerce, n'offrent point ces avantages.

Il faut enfin choisir la forme et la grandeur d'après lesquelles un habile marin puisse se hasarder davantage, et remplir le mieux ses instructions.

Je suis fermement persuadé que, pour entreprendre des découvertes dans les mers lointaines, les bâtimens les plus propres sont ceux que l'on construit d'après les proportions de *l'Endeavour*, sur lequel j'ai fait mon premier voyage. Les vaisseaux d'une autre espèce ne peuvent pas contenir assez de munitions ni de provisions pour un temps

si long, et, quand ils n'auraient pas cet inconvénient, leur forme et leur grandeur les rendraient moins convenables lorsqu'ils seraient arrivés dans les parages destinés aux recherches.

On peut en conclure que c'est pour cela qu'on a fait jusqu'à présent si peu de découvertes dans l'hémisphère austral. Tous les bâtimens qui ont entrepris ces expéditions avant *l'Endeavour* n'étaient pas convenables, et les derniers efforts des officiers qui les commandaient auraient été inutiles.

C'est aux qualités de *l'Endeavour* que l'équipage dut sa conservation, et que nous fûmes en état de continuer nos découvertes dans les mers du sud, plus long-temps que ne l'avait fait et que ne le fera jamais aucun autre vaisseau. Quoique les découvertes ne fussent pas le premier objet de cette expédition, j'eus par-là des moyens de traverser un grand espace de mer (où l'on n'avait point encore navigué), de découvrir plus de pays dans les latitudes australes hautes et basses, et d'employer plus de temps à reconnaître et à relever correctement les côtes étendues de ces nouvelles régions; en un mot, de faire plus de travail que n'en avait fait aucun navigateur avant moi dans un seul voyage.

C'est par ces avantages de construction, c'est par la persévérance et le courage des capitaines, que

la Grande-Bretagne l'emporte sur les premiers navigateurs, et obtient la place la plus distinguée parmi les nations qui cherchent à étendre la connaissance de notre globe.

Milord Sandwich ayant adopté ces considérations, l'amirauté résolut d'avoir deux vaisseaux tels qu'on les recommande ici. On les nomma, l'un *la Résolution*, et l'autre *l'Aventure*.

On proposa d'abord de les doubler en cuivre; mais on remarqua que le cuivre ronge les ferrures, surtout autour du gouvernail, et on suivit l'ancienne méthode, comme la plus sûre. Quoiqu'on fasse souvent de cuivre les bandes du gouvernail, elles ne durent pas autant que si elles étaient en fer.

Le 28 novembre 1771 je fus nommé au commandement de *la Résolution*, et Tobias Furneaux, qui avait été second lieutenant du capitaine Wallis, fut élevé à celui de *l'Aventure*.

On n'accorda pas seulement à ces vaisseaux l'équipement ordinaire, on les pourvut de la manière la plus complète, et l'on nous fournit tous les articles extraordinaires dont on crut que nous pourrions avoir besoin. On nous fournit les meilleures munitions et provisions, et tout ce qui était nécessaire pour un si long voyage. On fit quelques changemens dans l'espèce de provisions qu'emploient communément nos marins. On nous donna du froment en place de gruau d'avoine, et du sucre en

place d'huile. Chacun des vaisseaux avait à bord pour deux ans et demi de provisions de toute espèce. On nous accorda d'ailleurs plusieurs articles extraordinaires, tels que de la drêche, de la choucroute, des choux salés, des tablettes de bouillon portatives, du salep, de la moutarde, de la marmelade de carottes, du jus de moût de bière épaissi. Quelques-uns de ces articles étaient déjà reconnus pour très anti-scorbutiques, et l'on nous avait chargés d'essayer les autres par manière d'épreuve, et surtout le jus de moût de bière épaissi, et la marmelade de carottes.

On eut soin d'embarquer sur chacun des vaisseaux le couple d'un petit bâtiment du port de vingt tonneaux, pour s'en servir comme d'une patache si cela était nécessaire, ou transporter l'équipage en cas que le vaisseau périt. Nous avions aussi une grande quantité de filets de pêche, de lignes, d'hameçons de toute espèce, etc., etc.; afin que nous fussions en état de nous procurer des rafraîchissemens dans les pays où l'argent n'est d'aucune valeur, différentes marchandises pour échanger avec les naturels du pays contre des provisions, ou pour gagner leur amitié et leur estime par des présens. On fit frapper des médailles qui d'un côté représentaient le roi, et de l'autre les deux vaisseaux. On destina ces médailles aux naturels des pays nouvellement découverts, et nous

devions les laisser dans les différentes contrées pour attester que nous les avions reconnus les premiers. On mit encore à bord quelques habits de surplus pour les climats froids : on me chargea de les donner aux matelots quand je le jugerais nécessaire. En un mot on ne nous laissa manquer de rien de ce qui pouvait favoriser le succès de l'entreprise, et contribuer à l'agrément et à la santé des équipages.

L'amirauté donna aussi des preuves de l'intérêt qu'elle prend aux progrès des sciences, en engageant M. William Hodges, peintre de paysage, à s'embarquer avec nous, pour dessiner et peindre les différentes places où nous toucherions, et contribuer ainsi à en donner une idée plus parfaite que ne peuvent le faire les descriptions par écrit. On crut qu'il serait utile au public que quelque personne versée dans l'histoire naturelle m'accompagnât pendant le voyage : le Parlement accorda une grande somme d'argent, et on nomma pour cela M. Jean Reinhold Forster et son fils. Le bureau des longitudes chargea M. William Wales et M. William Boyley de faire des observations astronomiques, le premier à bord de *la Résolution*, et le second à bord de *l'Aventure*. Le même bureau leur accorda les meilleurs instrumens pour leurs expériences astronomiques ou nautiques, ainsi que quatre garde-temps ou montres marines.

Comme je vais partir pour une troisième expédition, je laisse cette relation à quelques amis qui, en mon absence, ont bien voulu se charger de corriger les épreuves. On a cru qu'il serait mieux de faire le récit en mon nom qu'en celui d'une autre personne, d'autant plus que le but de cet ouvrage est d'instruire, et non pas simplement d'amuser : on a jugé que la candeur et la fidélité suppléeraient au manque d'ornemens.

PREMIÈRE SECTION.

DEPUIS NOTRE DÉPART D'ANGLETERRE JUSQU'AU MOMENT OU NOUS AVONS QUITTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS LES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1.

Traversée de Deptford au cap de Bonne-Espérance. Récit de plusieurs incidens survenus dans la route. Séjour au Cap. Ce que nous y fîmes. Description du Cap.

Je fis voile de Deptford le 9 avril 1772, mais je ne passai pas Woolwich, où je fus retenu par les vents d'est jusqu'au 22. Le vaisseau descendit alors à Longreach, où *l'Aventure* me joignit le lendemain.

Le 10 mai nous quittâmes Longreach, avec ordre de toucher à Plymouth; mais on reconnut que *la Résolution* portait mal la voile, et je fus obligé de relâcher à Sheerness pour remédier à cet inconvénient, et changer quelque chose dans les œuvres-mortes.

Le 22 juin le vaisseau fut prêt à remettre en mer: je fis voile alors de Sheerness, et le 3 juillet je rejoignis *l'Aventure* dans le canal de Plymouth.

Je reçus à Plymouth mes instructions, datées du 25 juin : on m'enjoignit de prendre le commandement de *la Résolution*, de me rendre avec promp-

titude à l'île de Madère, d'y embarquer du vin, et de marcher de là au cap de Bonne-Espérance, où je devais raffraîchir les équipages, et me fournir des provisions et des autres choses dont j'aurais besoin; de m'avancer au sud, et de tâcher de retrouver le cap de la Circoncision, qu'on dit avoir été découvert par M. Bouvet, dans le cinquante-quatrième parallèle sud, et à environ 11 degrés 20 minutes de longitude est du méridien de Greenwich; si je rencontrais ce cap, de m'assurer s'il fait partie du continent (dispute qui a si fort occupé les géographes et les premiers navigateurs), ou si c'est une île; dans le premier cas, de ne rien négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible, d'y faire les remarques et observations de toute espèce qui seraient de quelque utilité à la navigation et au commerce, et qui tendraient au progrès des sciences naturelles. On me recommandait aussi d'observer le génie, le tempérament, le caractère et le nombre des habitans s'il y en avait, et d'employer tous les moyens honnêtes afin de former avec eux une liaison d'alliance et d'amitié; de leur offrir des choses auxquelles ils attacheraient du prix, de les inviter au trafic, et de leur montrer, dans toutes les circonstances, de la civilité et des égards. Mes instructions portaient ensuite de tenter des découvertes à l'est ou à l'ouest, suivant la situation où je me trouverais, de tenir la latitude la plus élevée,

et de m'approcher du pole austral le plus qu'il me serait possible, et aussi long-temps que l'état des vaisseaux, la santé des équipages et les provisions le permettraient; d'avoir soin de toujours réserver assez de provisions pour atteindre quelques ports connus, où j'en chargerais de nouvelles pour le retour en Angleterre. Elles me prescrivaient en outre, si le cap de la Circoncision est une portion d'île, ou si je ne venais pas à bout de le retrouver, d'en faire dans le premier cas le relèvement nécessaire, et dans tous les deux de cingler au sud, tant qu'il me resterait de l'espoir de rencontrer le continent; de marcher ensuite à l'est, afin de rechercher ce continent et de découvrir les îles qui pourraient être situées dans cette partie inconnue de l'hémisphère austral; de tenir toujours des latitudes élevées, et de poursuivre mes découvertes, comme on l'a dit ci-dessus, au plus près du pôle, jusqu'à ce que j'eusse fait le tour du globe; de me rendre enfin au cap de Bonne-Espérance, et de là en Angleterre.

Quand la saison de l'année rendrait périlleux mon séjour dans les latitudes élevées, on me permettait de me retirer au nord, à quelque endroit connu, pour rafraîchir les équipages et radouber les vaisseaux, et retourner de nouveau au sud, dès que le temps serait favorable. Dans toutes les circonstances imprévues, on me laissait le maître de tenir la route que je voudrais, et, en cas que la *Ré-*

solution périt, ou fût mise hors de service, je devais continuer le voyage sur *l'Aventure*.

Je donnai copie de ces instructions au capitaine Furneaux, avec un ordre de l'amirauté qui lui enjoignait de les mettre à exécution : en cas de séparation, je nommai l'île de Madère pour premier rendez-vous, le port Praya dans l'île San-Iago pour second, le cap de Bonne-Espérance pour troisième, et la Nouvelle-Zélande pour quatrième rendez-vous.

Le 13 juillet 1772, j'appareillai du canal de Plymouth, accompagné de *l'Aventure*. Je jetai un dernier regard sur les montagnes fertiles de l'Angleterre, et je me livrai aux émotions de tendresse qu'inspirait ce coup d'œil. La beauté du matin et le spectacle d'un vaisseau qui marche sur la mer attirèrent ensuite mon attention, et dissipèrent la tristesse de mes premières idées. Nous passâmes bientôt devant le fanal d'Eddistone, tour très élevée, qui est de la plus grande utilité à la navigation et au commerce. Il n'est pas possible de la contempler sans frissonner de crainte sur le sort des gardes solitaires qui sont souvent obligés d'y passer trois mois, privés de toute communication avec la Grande-Bretagne. La mort tragique de Winstanley, qui fut écrasé en un clin d'œil par la chute du premier édifice qu'il avait construit lui-même, et les mouvemens de la tour actuelle, lorsqu'elle

est assaillie par les vents et par les flots, saisissent d'épouvante.

A mesure qu'on s'éloignait de la côte, le vent augmentait, les vagues devenaient plus élevées, et le roulis du vaisseau plus violent. Le mal de mer prit avec plus ou moins de force ceux qui n'étaient point accoutumés à naviguer, et même quelques-uns des matelots qui avaient passé leur vie sur l'Océan. Après trois jours de douleur, le vin rouge de Porto, brûlé avec des épices et du sucre, nous causa beaucoup de soulagement.

Le 20 nous passâmes le cap Ortegal sur la côte de Galice en Espagne : les habitans du pays l'appellent *Ortiguera*, et c'est probablement le *promontorium trileucum* des anciens. Le pays des environs est montueux : il paraît blanc dans les endroits où il a des rocs pelés, et les sommets des montagnes sont couverts de bois. Je remarquai des champs de blé presque mûr et des cantons remplis de bruyère.

Le 22 nous aperçûmes le fanal près de la Corogne. L'air était parfaitement calme et la mer unie comme un miroir : des champs cultivés, des enclos, de petits hameaux, des maisons de plaisance variaient agréablement la cime des montagnes : tout concourait à détruire les restes de la maladie de mer, et à ramener la gaîté parmi les équipages. Le soir nous nous trouvâmes près d'une petite tartane que nous prîmes pour un bateau de pêche de la côte d'Es-

pagne, et, dans cette persuasion, on envoya une chaloupe afin d'acheter du poisson frais. La surface de la mer était couverte partout aux environs de myriades de petits crabes qui n'avaient pas plus d'un pouce de diamètre, de l'espèce appelée par Linné, *cancer depurator*. Le petit bâtiment était une tartane française qui portait de la farine au Ferrol et à la Corogne.

Le lendemain après midi trois vaisseaux de guerre espagnols, qui allaient au Ferrol, passèrent près de nous : l'un deux semblait être de soixante-quatorze canons, et les deux autres en portaient environ soixante. Le plus en arrière arborait pavillon anglais, mais il l'amena bientôt quand nous lui montrâmes le nôtre.

Plusieurs marsouins jouèrent autour de nous le 25; ils nageaient tous contre le vent, qui avait soufflé de nord-est depuis le travers du cap Finistère. La nuit, la mer parut lumineuse, surtout au sommet des vagues et dans le sillage du vaisseau; des masses de lumière pure éclairaient la surface des flots, et, en outre, on voyait un nombre infini de petites étincelles encore plus brillantes.

Le 28 nous découvrîmes Porto-Santo, qui a environ cinq ou six lieues de long, et qui est stérile : la quantité de vignes qu'elle contient offraient cependant une belle nappe de verdure. On ne compte

que sept cents habitans dans cette petite île, qui dépend du gouverneur de Madère.

Nous aperçûmes bientôt Madère, les îles désertes et Santa-Cruz. Les montagnes aux environs de cette ville sont coupées par un grand nombre de creux et de vallées profondes. Des maisons de campagne, heureusement situées parmi des vignes et des cyprès élevés, embellissent les coteaux, et tout le pays est très pittoresque.

Le soir du 29 je mouillai dans la rade de Funchal, à l'île de Madère. Funchal est bâti en forme d'amphithéâtre, autour de la baie, sur la pente des premières collines. L'œil plane aisément de la mer sur tous les bâtimens publics et particuliers. En général, le dehors des édifices est tout blanc; la plupart ont deux étages. Ils sont couverts de toits bas, et l'architecture a cette élégance orientale et une simplicité qu'on ne trouve pas dans nos maisons étroites, qui portent à leur sommet des toits escarpés et plusieurs rangs de cheminées. Il y a, du côté de la mer, différentes batteries et des plates-formes garnies de canons. Un vieux château, qui commande la rade, est situé au haut d'un rocher noir : il est entouré d'eau à la marée haute. Un autre, qu'on nomme le château de *Saint-Jean*, est placé sur une éminence voisine, au-dessus de la ville. Les collines derrière Funchal, couvertes de vignes, de plantations, de bosquets, de maisons de

plaisance et d'églises, ajoutent encore à la beauté du paysage. Ces lieux font penser aux jardins des fées, et ils donnent quelque idée des jardins suspendus de la reine Sémiramis.

La ville cependant ne répond pas à l'aspect qu'elle présente du côté de la rade. Les rues sont étroites, mal pavées et sales; les maisons bâties de pierres de taille ou de briques, mais elles sont noires, et, excepté quelques-unes qui appartiennent aux marchands anglais et aux principaux habitans, elles manquent de vitres. Les autres n'ont qu'une espèce de treillis, qu'on baisse et qu'on lève aisément. Les domestiques, les boutiques et les magasins, occupent la plupart des rez-de-chaussée.

L'église et les monastères sont très simples : il n'y a aucun ordre d'architecture. On remarque le défaut de goût surtout dans l'intérieur. Le peu de jour que donne l'édifice ne sert qu'à éclairer des ornemens de clinquant, entassés les uns sur les autres, et arrangés d'une manière tout-à-fait gothique. Le couvent des Franciscains est propre et spacieux; mais le jardin est fort mal tenu.

L'île de Madère, qui a environ cinquante-cinq milles anglais de long et dix de large, fut découverte en 1419 par Gonzales Zarco; et c'est sans fondement qu'on dit qu'elle l'a été par un Anglais nommé Machin. Funchal est la seule cité. L'île a d'ailleurs sept petites villes sans importance.

Le gouverneur est à la tête de tous les départemens civils et militaires de cette île, de Porto-Santo, des Salvages et des îles désertes, où il y a seulement par occasion des huttes de pêcheurs, qui y vont quelque temps de l'année.

L'administration de la justice dépend du corrégidor, qui est nommé par le roi de Portugal : on l'envoie communément de Lisbonne, et il est amovible au gré de la cour. Chaque judicature a un sénat, présidé par un juge élu dans l'île : en l'absence ou après la mort du corrégidor, il en remplit la place. Les marchands étrangers choisissent leur propre juge, appelé le *providor;* il est en même temps le collecteur des domaines et des revenus du roi, qui montent à environ 120,000 livres sterling. Les salaires des officiers civils et militaires, la paye des troupes et l'entretien des bâtimens publics emportent la plus grande partie de cette somme. Ce revenu provient d'abord du dixième de toutes les productions de l'île, que le roi perçoit comme grand-maître de l'ordre de Christ; d'un impôt de dix pour cent sur toutes les importations, sans en excepter les denrées qui se consomment, et enfin d'onze pour cent sur tout ce qui s'exporte.

L'île n'est gardée que par une compagnie de cent hommes de soldats réguliers; mais il y a d'ailleurs une milice de trois mille hommes, à qui on n'accorde aucune paie non plus qu'à leurs officiers, et

cependant on recherche beaucoup ces emplois, à cause du rang qu'ils donnent. Ces troupes s'assemblent sous le drapeau une fois l'année, et on les exerce pendant un mois.

On compte environ douze cents prêtres séculiers : la plupart sont instituteurs d'enfans dans des maisons particulières. Depuis l'expulsion des jésuites, il n'y a aucune école publique régulière, excepté un séminaire, où un prêtre instruit et élève dix étudians aux dépens du roi. Ces boursiers mettent un manteau rouge par-dessus la robe noire que portent ordinairement les autres élèves. Tous ceux qui veulent entrer dans les ordres doivent prendre leurs degrés à l'université de Coïmbre, en Portugal. Madère a aussi un doyen, un chapitre et un évêque, dont le revenu est beaucoup plus considérable que celui du gouverneur.

En 1768, les habitans des quarante-trois paroisses de Madère montaient à soixante-trois mille neuf cent treize, dont trente-un mille trois cent quarante-un hommes et trente-deux mille cinq cent soixante-douze femmes. Il en mourut cette même année cinq mille deux cent quarante-trois, et il en naquit seulement deux mille cent quatre-vingt-dix-huit, de sorte que le nombre des morts surpassa celui des naissances de trois mille quarante-cinq. Il est très probable qu'il y eut alors une maladie épidémique; car l'île serait bientôt dépeuplée si la

mortalité était toujours aussi considérable. La beauté du climat semble confirmer cette supposition : le temps est en général doux et tempéré en été, la chaleur est très modérée sur les parties les plus élevées de l'île, où se retirent les gens riches durant cette saison ; la neige y subsiste plusieurs jours, tandis qu'elle ne dure jamais plus de vingt-quatre heures dans les parties basses.

Le bas-peuple a le teint basané; il est d'ailleurs bien fait, quoiqu'il ait de larges pieds, ce qui provient peut-être de ce qu'il est obligé de gravir les sentiers escarpés de ce pays montueux. Les visages des insulaires sont oblongs avec des yeux noirs; leurs cheveux noirs se bouclent naturellement; quelques Indiens les ont crépus, probablement à cause de leur mélange avec les nègres : en général leurs traits, quoique durs, n'ont rien de désagréable. La nature ne semble pas avoir favorisé les femmes : elles n'ont point ce teint brillant et fleuri, qui est le complément de la beauté. Elles sont petites, brunes; elles ont les os des joues proéminens, un large pied et un maintien dénué de grâce. Les justes proportions de leur corps, la belle forme de leurs mains, leurs yeux grands et animés, compensent, en quelque manière, ces défauts.

La culture de la vigne est la principale occupation de ces insulaires; mais cette branche d'industrie demandant peu de soin la plus grande partie

de l'année, ils sont très portés à l'oisiveté. Comme la chaleur du climat empêche d'amasser des provisions, et qu'il est facile de satisfaire les besoins de l'appétit, l'indolence est d'autant plus grande, que les lois ne cherchent point à répandre l'esprit d'industrie.

Les fermiers ne recueillent que quatre dixièmes du produit : ils en paient quatre en nature au propriétaire, un dixième au roi et un dixième au clergé. Travaillant ainsi pour les autres, et jouissant d'un si petit bénéfice, ils font peu d'amélioration de culture. Malgré leur oppression, ils conservent cependant du contentement et de la gaîté : ils adoucissent leur travail par des chansons, et le soir ils s'assemblent des différentes cabanes, et ils dansent au son d'une guitare.

Les habitans des villes sont plus malheureux que ceux de la campagne, et, outre la pâleur et la maigreur de leur visage, il y en a d'autres preuves. Les hommes portent des habits communément noirs. Les traits de leurs femmes ont de la délicatesse et de l'agrément; mais la jalousie des hommes tient le sexe renfermé et le prive d'un bonheur que goûtent les paysannes dans leur misère. Ils ont de grandes prétentions à la noblesse; leur orgueil est flatté de quelques vieux titres : ils sont insociables et ignorans, et ils prennent une affectation ridicule de gravité. Toutes les terres appar-

tiennent à un petit nombre d'anciennes familles qui vivent à Funchal et dans les différentes villes de Madère.

L'île est formée d'une grande montagne : les flancs s'élèvent de tous côtés de la mer, et se réunissent au sommet et au centre, et l'on dit qu'il y a au milieu un creux naturel, ou une élévation que les insulaires appellent *la Vallée*, et qui est toujours couverte d'une herbe délicate et tendre. Toutes les pierres semblent avoir été brûlées : elles sont remplies de trous et d'une couleur noirâtre. La principale partie est de la lave, et une petite quantité de l'espèce appelée *dunstone* par les mineurs du comté de Derby. Le sol est partout un terreau mêlé d'un peu de craie, de chaux et de sable, et il ressemble beaucoup à quelques terres que nous avons trouvées depuis sur l'île de l'Ascension. Cette circonstance et l'élévation du sommet de la montagne me portent à croire que jadis un volcan produisit la lave et les parties osseuses, et que la vallée était alors le cratère.

Plusieurs sources d'eau et plusieurs ruisseaux descendent des parties hautes dans des vallons et des crevasses profondes qui entrecoupent l'île. Nous n'avons point aperçu les plaines dont parlent d'autres navigateurs : le cours des eaux s'y porterait vraisemblablement s'il y en avait quelques-unes. Les lits des petites rivières sont couverts de pierres de

différentes grosseurs, que la violence des pluies d'hiver, ou la fonte des neiges ont entraînées. Des canaux conduisent l'eau au milieu des vignobles, et chaque propriétaire en a l'usage pendant un certain temps : plusieurs ont la permission d'en jouir continuellement, d'autres s'en servent deux fois, trois fois, et plusieurs une seule fois par semaine. L'arrosement étant absolument nécessaire aux vignobles à cause de la chaleur du climat, on ne peut planter qu'à grands frais un nouveau vignoble : le propriétaire doit acheter l'eau fort cher de ceux qui en ont la jouissance.

Partout où il y a un terrain uni sur les collines, les insulaires font des plantations d'eddoes (*aurum esculentum*, *Linn.*) ; ils les renferment par un fossé, afin d'avoir des eaux stagnantes. On donne ses feuilles aux cochons, et les gens de la campagne mangent la racine.

Ils plantent aussi des patates douces (*convolvulus batatas*), dont ils font une grande consommation, ainsi que des châtaignes qui croissent dans les bois sur les parties les plus élevées de l'île, où il n'y a point de vignes. Ils sèment du blé et de l'orge dans les cantons où la vigne est trop vieille, et dans les nouvelles plantations. Mais les récoltes n'en produisent pas pour plus de trois mois, et les habitans sont obligés de recourir à d'autres climats, outre qu'ils tirent de l'Amérique septentrionale de gran-

des quantités de grains en échange de leurs vins.

On cultive du vin partout où le sol, l'exposition et l'eau le permettent : des sentiers d'environ une verge ou deux entrecoupent chaque vigne. Ces sentiers sont renfermés par des murailles de pierre de deux pieds de haut : des lattes forment au-dessus des berceaux d'environ sept pieds de hauteur. Le long des bords, des colonnes de bois soutiennent, à des distances régulières, un treillage de bambous, qui, retombant des deux côtés, jusqu'à un pied et demi ou deux pieds de terre, s'étend à cette élévation sur toute la vigne. De cette manière les raisins se tiennent élevés, et les vignerons ont de la place pour ôter les mauvaises herbes. Au temps des vendanges, ils se glissent sous le treillage, et ils coupent les grappes : j'en ai vu quelques-unes qui pesaient plus de six livres. Cette méthode de tenir le terrain propre et humide, et de faire mûrir le raisin à l'ombre, contribue à donner aux vins de Madère cette saveur excellente, et ce corps qui les ont rendus si célèbres. On est obligé d'employer certains cantons à la culture des bambous nécessaires aux treillages.

Les vins, n'étant pas tous d'une égale bonté, ont différens prix. Le meilleur est celui qu'on tire d'un plant que l'infant de Portugal fit transplanter de Candie : on l'appelle *malvoisie de Madère*, et on en fait très peu. Il y a un autre vin sec qu'on exporte

pour les marchés de Londres. Les qualités inférieures s'envoient aux Indes orientales, aux îles d'Amérique et dans l'Amérique septentrionale.

Les vignes sont enceintes de murailles et de haies de poiriers, de grenadiers, de myrtes, de ronces, et de rosiers sauvages. Les jardins produisent des pêches, des abricots, des coings, des pommes, des poires, des noix et plusieurs autres fruits d'Europe, et quelques plantes du tropique, telles que des bananes, des goyaves et des pommes de pin.

On trouve à Madère tous les animaux domestiques d'Europe : le mouton et le bœuf, quoique petits, sont d'un bon goût. Les chevaux, malgré leur petitesse, ont le pied sûr, et ils grimpent avec beaucoup d'agilité les chemins qui sont partout difficiles. Les habitans n'ont aucune espèce de voiture à roues : ils se servent à la ville de traîneaux formés de deux planches jointes par deux pièces de traverse, qui font un angle aigu à l'avant : on attelle des bœufs à ces traîneaux, qui transportent des futailles de vin et d'autres grosses marchandises d'un magasin à l'autre.

Il y a peu de quadrupèdes sauvages : je n'ai vu que le lapin gris ordinaire. Les oiseaux sont plus nombreux ; j'y ai remarqué l'épervier, différentes corneilles, la pie, deux espèces d'alouettes, l'étourneau, l'oiseau appelé l'*emberiza citrinella* ; les moineaux communs et les moineaux des montagnes,

le hoche-queue jaune et le rouge-gorge, le pigeon ramier, deux espèces d'hirondelles, et le martinet. Cette dernière espèce y passe tout l'hiver, et disparaît seulement quelques jours quand le temps est très froid : elle se retire alors dans les fentes et les crevasses de rochers, et elle se montre au premier jour de soleil. La perdrix rouge est commune dans l'intérieur de l'île, où on la trouble peu.

Il n'y a aucun serpent à Madère, mais les maisons, les vignes et les jardins fourmillent de lézards. Les moines d'un des couvens se plaignent que ces animaux détruisent les fruits de leurs jardins.

Les côtes de Madère et des îles voisines, les Salvages et les Désertes, ne manquent pas de poisson; mais comme il n'y en a pas assez pour le carême, on tire de Gottembourg, sur des vaisseaux anglais, des harengs salés, de la morue de New-York et des autres ports d'Amérique.

Après avoir pris à bord de l'eau, du vin et d'autres articles, nous quittâmes Madère le 1er août. Le 4, nous dépassâmes l'île de Palma : elle est si haute qu'on la voit à douze ou quatorze lieues, et elle gît par 28 degrés 38 minutes de latitude nord, et 17 degrés 58 minutes de longitude ouest. Le lendemain nous aperçûmes l'île de Féro, et nous la passâmes à la distance de quatorze lieues : je jugeai qu'elle est par le 27e degré 42 minutes de latitude nord, et 18 degrés 9 minutes de longitude ouest.

L'île de Palma fait partie du groupe qu'on appelle aujourd'hui *Canaries*, et que les anciens connaissaient sous le nom d'*insulæ Fortunatæ*, ou *îles Fortunées*. On les oublia en Europe jusqu'à la fin du quatorzième siècle. L'esprit de navigation se ranima alors, et quelques aventuriers les retrouvèrent. Les Biscayens, ayant débarqué sur Lanzarota, enlevèrent cent soixante-dix naturels du pays. Luis de la Cerda, noble espagnol, de la famille royale de Castille, obtint une bulle du pape, et s'arrogea en 1344 le titre de *prince des îles Fortunées*. Enfin un nommé Jean, baron de Béthencourt, aborda sur ces îles en 1402, prit possession de plusieurs, et s'appela *roi des Canaries*. Son neveu céda ses prétentions à don Henri, infant de Portugal : les Espagnols en sont aujourd'hui les maîtres.

Le même jour nous aperçûmes des bonites et des dauphins poursuivant des poissons volans, qui s'élevaient hors de l'eau pour leur échapper. Ils prenaient toute sorte de directions, et ils ne volaient pas seulement contre le vent : nous les voyions souvent décrire une courbe. Lorsqu'en rasant la surface de la mer ils rencontraient le sommet d'une vague, ils s'insinuaient dedans, et après l'avoir percée continuaient leur vol par derrière. Depuis ce parage jusqu'au-delà de la zone torride, nous avons eu chaque jour le spectacle amusant de plusieurs bancs immenses de ces poissons, et nous attrapions

de temps en temps, sur les ponts, ceux qui, ayant pris leur vol trop loin, se trouvaient épuisés et tombaient sur le vaisseau. Dans ces jours monotones, que nous passâmes entre les tropiques, où le ciel, le vent et la mer étaient toujours bons et agréables, l'esprit saisissait toutes les petites circonstances qui pouvaient fournir des réflexions. En voyant le dauphin et la bonite, les plus beaux poissons de la mer, poursuivre les poissons volans, qui abandonnaient leur élément et cherchaient un refuge au milieu de l'air, nous disions : Quel empire ne ressemble pas à l'Océan tumultueux ? et quel gouvernement peut-on citer où les grands, armés du pouvoir et éblouis de leur magnificence, n'oppriment point le faible et le malheureux sans appui ? Quelquefois la comparaison s'étendait encore davantage lorsque les pauvres fuyards trouvaient dans les airs d'autres ennemis, et devenaient la proie des oiseaux [1] en voulant échapper aux poissons.

Comme notre eau n'aurait pas duré jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sans que je fusse obligé de diminuer la ration des équipages, je résolus de toucher à San-Iago pour en faire. Le 9 août nous découvrîmes l'île de Bonavista. Le lendemain nous laissâmes l'île Mayo à notre droite, et le même soir nous mouillâmes au Port-Praya, dans l'île San-Iago,

[1] Des boubies, des frégates et des oiseaux du tropique.

la plus grande île du Cap-Vert. Ayant complété notre provision d'eau, et pris à bord des rafraîchissemens, tels que des cochons, des chèvres, des volailles et des fruits, nous remîmes en mer.

Le Port-Praya est une petite baie située à peu près au milieu, du côté méridional de l'île de San-Iago, par 14 degrés 53 minutes 30 secondes de latitude nord, et 23 degrés 30 minutes de longitude ouest. On peut le reconnaître surtout en venant de l'est par la colline la plus méridionale de l'île. Cette colline ronde, et dont le sommet est en forme de pic, se trouve un peu avant dans l'intérieur des terres, à l'ouest du port.

San-Iago a environ sept lieues de long. La capitale, qui porte le même nom, gît dans l'intérieur du pays, et c'est là que réside l'évêque de toutes les îles du Cap-Vert. San-Iago est divisé en quatre paroisses, et il y a environ quatre mille maisons, de façon que la population y est peu considérable.

Porto-Praya est situé sur un rocher escarpé, et nous y montâmes par un sentier qui va en serpentant. Les fortifications du côté de la mer sont vieilles, et elles tombent en ruines, et du côté de terre il n'y a qu'un mauvais parapet de pierre, sans ciment ni mortier, et à peine à la hauteur de la poitrine. On ne voit dans l'intérieur que quelques cabanes. Un assez bel édifice, à peu de distance

du fort, appartient à une compagnie de marchands de Lisbonne, qui a le privilége exclusif du commerce de toutes les îles du Cap-Vert, et qui y entretient un agent. Cette compagnie tyrannise les habitans, et leur vend de mauvaises marchandises à un prix excessif.

Les naturels de San-Iago sont d'une taille médiocre, laids et presque entièrement noirs; leurs cheveux sont laineux et frisés; ils ont les lèvres grosses comme les nègres. Je ne déciderai pas si la chaleur de la zone torride à opéré seule ce changement de complexion, ou si les mariages avec les nègres de la côte d'Afrique y ont contribué. Il y a très peu de blancs aujourd'hui, et je ne crois pas en avoir vu plus de cinq ou six, en y comprenant le gouverneur, le commandant et l'agent de la Compagnie. Dans quelques-unes des îles on prend parmi les noirs le gouverneur et les prêtres. Les habitans les plus distingués portent de vieux habits européens, qu'ils achetaient de nos vaisseaux avant l'établissement du monopole. Les autres n'ont jamais nos vêtemens complets : ils se contentent d'une chemise, d'une veste, d'une culotte et d'un chapeau, et ils semblent charmés d'un pareil ajustement. Les femmes sont laides; leurs épaules sont couvertes d'une longue corde de coton à franges qui descendent jusqu'aux genoux par devant et par derrière; mais les enfans restent entièrement nus jusqu'à

l'âge de puberté. Une mauvaise administration tiendra toujours ces insulaires dans une situation déplorable, au-dessous de celle même des nègres d'Afrique, et les empêchera de se multiplier. Les peuples dont un climat brûlant relâche les organes sont portés à l'indolence et à la paresse; mais ils doivent devenir indifférens à l'amélioration de la culture quand ils savent qu'on les rendrait plus à plaindre s'ils osaient s'y livrer. Ils mendient avec insensibilité : cet état leur semble le seul qui puisse les préserver de la tyrannie de leurs maîtres. Ils fuient le travail qui doit accroître la richesse des autres sans augmenter la leur, et qui trouble leur repos, la seule consolation de leur état. Le sol, sec en lui-même, a besoin d'ailleurs du retour périodique des pluies annuelles : il est entièrement brûlé lorsqu'il survient une sécheresse; toute la végétation est détruite, et il y a nécessairement une famine. On a lieu de penser que l'expérience de ces désastres empêche les insulaires de se livrer aux douceurs du mariage, et qu'ils craignent de transmettre à leurs enfans la misère et les horreurs de l'esclavage.

En général les îles du Cap-Vert sont montueuses; mais les collines inférieures, qui sont couvertes d'une belle verdure, ont une pente douce, et elles sont coupées par des vallées étendues. Il y a peu d'eau, et sur plusieurs on n'en trouve que dans

des mares et dans des puits. San-Iago a cependant une rivière assez grande qui se décharge dans la mer à Ribeira, grande ville qui prend son nom de là. A Porto-Praya il n'y a qu'un seul puits entouré de pierres sans ciment ni mortier; l'eau y est vaseuse et saumâtre, et en si petite quantité, que nous le desséchâmes deux fois en un jour. La vallée, au côté du fort, semble être humide, et elle est plantée çà et là de cocotiers, de cannes à sucre, de bananiers, de cotoniers, de goyaviers et de papayers; mais différentes sortes de broussailles en couvrent la plus grande partie, et le reste est en pâturages.

Une nation active et commerçante tirerait un grand parti des îles du Cap-Vert. La cochenille, l'indigo et peut-être le café croîtraient très bien dans ce climat chaud, et sous un gouvernement aussi heureux que celui de l'Angleterre, les habitans jouiraient même des aisances de la vie. Une nourriture abondante et saine remplacerait le peu de racines qui les sustentent, et, au lieu des misérables trous qu'ils habitent, ils auraient des maisons agréables.

Quoique, pendant notre relâche, on fût dans la saison sèche, quelques collines avaient encore de la verdure. L'île est couverte de pierres qui semblent avoir été brûlées, et qui sont une espèce de lave. Le sol, assez fertile dans les vallées, est une

espèce de charbon de terre et de cendre ocreuse; et les rochers sur la côte de la mer sont aussi noirs et brûlés. Il est donc probable que des éruptions de volcan y ont opéré des changemens, et on peut former la même opinion sur les îles du Cap-Vert, quand on considère que l'île de Fogo, l'une d'elles, est encore une montagne brûlante. Les montagnes de l'intérieur du pays sont élevées, et plusieurs paraissent escarpées et sourcilleuses, et elles sont peut-être plus anciennes que les restes de volcans que nous avons examinés.

Le soir nous retournâmes à bord; mais comme la houle était beaucoup plus haute qu'à notre débarquement, il fallut nous déshabiller pour nous rendre à nos chaloupes, et nous courûmes le danger d'être mordus par les goulus de mer qui sont nombreux dans le havre. Les capitaines, les astronomes et les maîtres d'équipage avaient passé la journée à faire des observations astronomiques sur le petit îlot nommé *Ile des Cailles* à cause de la grande quantité de ces oiseaux qui s'y trouvent. Le commandant du fort nous apprit que les officiers d'une frégate française, qui essayaient des montres marines d'une nouvelle construction[1], avaient fait des observations sur ce même endroit.

Nous n'y avons recueilli que peu de plantes du

[1] Il parlait de la frégate *l'Isis*, commandée par Fleurieu, à bord de laquelle était Pingré.

tropique, et la plupart en espèces connues, et quelques nouveaux insectes et de nouveaux poissons. Nous y avons aussi trouvé différens oiseaux, et entre autres des poules de Guinée qui volent rarement, mais qui courent très vite. Les naturels du pays disent que les cailles et les perdrix rouges y sont aussi très communes, quoique nous n'en ayons vu aucune : mais l'oiseau le plus remarquable est une espèce de martin-pêcheur [1], qui se nourrit de gros crabes de terre de couleur rouge et bleue, dont sont remplis les trous de ce sol sec et brûlé.

En quittant Porto-Praya nous eûmes un vent frais accompagné de pluie, et qui fut variable pendant plusieurs jours. Le 16 août au soir nous aperçûmes un météore lumineux d'une forme oblongue et d'une couleur bleuâtre : il avait un mouvement de descente très vif ; il marchait au nord-ouest, et il ne parut qu'un moment. A midi nous étions à cinquante-cinq lieues de San-Iago, et cependant nous vîmes une hirondelle qui suivait notre bâtiment. Elle se juchait le soir sur un des sabords : en orientant les voiles, on la fit lever, et elle alla se réfugier dans la sculpture de l'arrière. Les deux jours suivans elle continua à voltiger autour de notre vaisseau. Durant cet intervalle plusieurs bonites jouaient autour de nous, et souvent nous dépassaient par leur vitesse, mais nous n'en pûmes pas

[1] On trouve la même espèce dans l'Arabie-Heureuse.

prendre une seule, malgré tous nos efforts pour les saisir à l'hameçon ou les harponner. Les matelots prirent un goulu d'environ cinq pieds. Les poissons pilotes et les poissons suçans, ses compagnons ordinaires, le suivaient : les premiers évitèrent soigneusement l'hameçon; mais quatre des derniers s'attachèrent si fortement au goulu, qu'avec lui on les amena sur le pont. Nous mangeâmes une partie du goulu le lendemain à dîner : il est bon frit, mais il est un peu difficile à digérer, à cause de sa graisse.

Le 19 après midi, l'un des aides du charpentier tomba dans la mer et se noya. On ne le vit qu'au moment où il plongeait sous l'arrière du vaisseau, et tous nos efforts pour le sauver furent inutiles. Cette perte nous a été très sensible pendant le voyage, car il était sobre et bon ouvrier. Le lendemain, vers midi, la pluie tomba sur nous, non pas en gouttes, mais en torrent. Le vent était variable et accompagné d'une pluie qui nous fut avantageuse, car nous remplîmes nos futailles vides.

La forte pluie qui venait de tomber détrempa le plumage de la pauvre hirondelle qui nous accompagnait depuis plusieurs jours : elle fut obligée de s'établir sur le gaillard d'arrière, et de se laisser prendre. Après l'avoir séchée je lui accordai la liberté de voler dans le vestibule de la grande cham-

bre : sa prison ne semblait point l'affliger, et elle se jeta bientôt sur les mouches qui étaient en grande quantité. A midi nous ouvrîmes les fenêtres, et elle recouvra toute sa liberté; mais à six heures du soir elle revint dans le vestibule et dans la grande chambre : elle sentait que nous ne voulions pas lui faire de mal. Elle mangea encore des mouches, et s'enfuit de nouveau, et elle se jucha la nuit dans une partie extérieure du vaisseau. Le lendemain, dès le grand matin, elle vint nous retrouver encore, et elle fit un déjeuner de mouches. Enhardie par la tranquillité dont elle jouissait parmi nous, elle se hasarda à entrer dans le vaisseau par les sabords et les écoutilles qui étaient ouverts : elle passa sans trouble une partie de la matinée au milieu de la chambre de M. Wales; mais je ne la revis plus après qu'elle en fut sortie. Il est probable qu'elle sera tombée dans le poste de quelque matelot, qui l'aura tuée pour en nourrir son chat.

On peut conjecturer quelles circonstances amènent si loin en mer ces oiseaux solitaires. Il est probable qu'ils suivent d'abord un vaisseau, qu'ils se trouvent bientôt perdus dans le grand océan, et qu'ils sont obligés de s'attacher au bâtiment, comme à la seule masse solide, au milieu de l'immense plaine des eaux. Lorsque plusieurs bâtimens marchent de conserve, les oiseaux de terre échappent à l'observation de l'un des équipages; et, quand on

les aperçoit, on croit les avoir rencontrés en mer. Une grosse tempête chasse quelquefois très loin des côtes des oiseaux seuls ou en troupe qui se réfugient à bord des navires. Pendant les heures tranquilles d'une navigation uniforme, les circonstances les plus minutieuses sont intéressantes pour les passagers, et l'on ne doit pas s'étonner que je me sois occupé un moment de la mort d'un oiseau.

Le 27 nous parlâmes au capitaine Furneaux, qui nous apprit la mort d'un de ses bas-officiers. Nous n'avions pas alors un seul malade à bord, quoique la pluie, qui produit beaucoup de maladies dans les climats chauds, nous eût causé de grandes inquiétudes. Pour conserver notre santé, et d'après quelques idées que m'avaient suggérées sir Hugh Palliser et le capitaine Campbell, je pris toutes les précautions nécessaires, en faisant aérer et sécher le vaisseau, en allumant des feux entre les ponts, en fumant l'intérieur, et en obligeant les équipages d'exposer à l'air leurs lits, de laver et de sécher leurs habits, quand on en trouvait l'occasion. Si l'on néglige ces précautions le vaisseau exhale une odeur désagréable, l'air se corrompt et l'on manque rarement d'avoir des maladies, surtout dans les temps chauds et humides.

Le 8 septembre nous passâmes la ligne au 8e degré de longitude ouest. Nous n'oubliâmes pas la cérémonie de plonger dans l'eau, qui s'observe

communément en cette occasion. Ceux des matelots qui ne l'avaient pas encore passée furent obligés de payer de l'eau-de-vie pour se racheter : ceux qui subirent l'immersion changèrent de linge et d'habits, et, comme cela ne peut se faire trop souvent, surtout dans un temps chaud, l'ablution fut salutaire. Les liqueurs fortes que produisirent d'ailleurs les amendes augmentèrent encore la gaîté des matelots.

Le vent, qui tournait de plus en plus à l'est, et qui était bon frais, nous porta en huit jours à 9 degrés de latitude sud, et 18 degrés de longitude ouest. Le temps fut agréable, et nous vîmes chaque jour quelques-uns de ces oiseaux qu'on regarde comme des signes du voisinage de terre, tels que les boubies, les frégates, les oiseaux du tropique et les mouettes. Nous crûmes qu'ils venaient de l'île Saint-Matthieu ou de l'Ascension, que nous avions laissées assez près de nous.

Depuis le 8 septembre jusqu'au 11 octobre nous vîmes journellement des oiseaux aquatiques de diverses espèces, et surtout beaucoup d'oiseaux du tropique. Nous trouvâmes aussi, à différens intervalles, la mer couverte d'animaux de la classe des *mollusca*, et dont l'un, de couleur bleue et de la forme d'un serpent, avait quatre pates divisées en plusieurs branches. Nous en vîmes d'autres trans-

parens comme des cristaux, et formant par leur union de longues chaînes.

Le 17 nous aperçûmes un vaisseau qui portait à l'est, et qui avait pavillon hollandais. Nous marchâmes de conserve pendant deux jours, et le troisième nous le dépassâmes.

Le matin, des cris d'alarmes nous annoncèrent qu'un homme de notre équipage était tombé dans la mer : on revira sur-le-champ; mais, ne voyant rien, on fit l'appel, et à notre grande satisfaction personne ne manquait. Nos amis de *l'Aventure*, que nous allâmes voir quelques jours après, nous dirent que notre manœuvre leur avait fait soupçonner un pareil accident; mais que, regardant en mer, le capitaine Furneaux avait observé distinctement un lion qui causa la fausse alarme.

Le 19 nous vîmes une grande baleine et un poisson du genre des goulus, avec deux nageoires au dos : sa longueur était d'environ dix-huit ou vingt pieds.

Le 29 nous découvrîmes la terre du cap de Bonne-Espérance. La montagne de la Table, au-dessus de la ville du Cap, nous restait à douze ou quatorze lieues. Le ciel était alors obscurci par un brouillard; car autrement elle est si haute, qu'on aurait pu la découvrir à une distance beaucoup plus grande.

Nous forçâmes de voiles, dans l'espoir de gagner

la baie avant la nuit; mais, voyant que cela était impossible, nous diminuâmes de voiles, et nous passâmes la nuit à louvoyer. Entre huit et neuf heures toute la mer devint subitement éclairée, ou, comme disent les matelots, toute en feu. Ce phénomène est assez commun, mais on n'en connaît pas aussi généralement la cause. M. Banks et le docteur Solander m'avaient persuadé qu'il était produit par des insectes de mer: M. Forster ne paraissait pas adopter la même opinion. Je fis donc tirer quelques sceaux d'eau aux côtés du bâtiment, et nous y trouvâmes une quantité innombrable de petits insectes en forme de globe, à peu près de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire, et absolument transparens. Quoiqu'ils ne donnassent aucun signe de vie, nous étions convaincus qu'ils respiraient dans leur propre élément lorsqu'ils s'y trouvaient d'une manière convenable.

Ce coup d'œil était le plus grand et le plus singulier qu'on puisse imaginer: l'Océan, dans toute l'étendue de l'horizon, paraissait être en flammes; le sommet de chaque vague était éclairé par une lumière semblable à celle du phosphore, et une ligne lumineuse marquait fortement les flancs du vaisseau qui touchaient à la mer. Les grands corps de lumière se remuaient dans l'eau à côté de nous, quelques fois lentement, d'autres fois plus vite; tantôt ils suivaient la même direction que notre route,

tantôt ils s'écartaient. En de certains momens nous remarquions clairement qu'ils avaient la forme de poissons; et lorsque ces gros corps lumineux approchaient des plus petits, ils les forçaient à se retirer en hâte.

Après que l'eau tirée s'était un peu reposée, le nombre des bluettes ou des animalcules semblait diminuer; mais quand on l'agitait de nouveau elle redevenait lumineuse comme auparavant. A mesure qu'elle se calmait on voyait les bluettes se mouvoir dans les directions contraires aux ondulations de l'eau; quand l'agitation était plus violente, elle paraissait au contraire les entraîner dans son propre mouvement. Nous suspendîmes le vase pour qu'il ne fût pas trop affecté par le mouvement du vaisseau. Les objets brillans offraient aussi à notre vue un mouvement plus volontaire et indépendant de l'agitation de l'eau, causée par nos mains ou par le roulis du bâtiment. La lumière se dissipait toujours insensiblement; mais à la moindre agitation de l'eau les étincelles se renouvelaient à proportion de la quantité de mouvement. En remuant l'eau avec ma main, une des étincelles lumineuses s'attacha à mon doigt : nous l'examinâmes avec l'équipage de grossissement ordinaire du microscope perfectionné, et nous trouvâmes qu'elle était globulaire, transparente comme une substance gélatineuse et un peu brunâtre. Avec l'équipage du plus gros grossisse-

ment nous découvrîmes l'orifice d'un petit tube qui entrait dans le corps de cet atome, et dont quatre ou cinq sacs intestinaux remplissaient l'intérieur. Après en avoir regardé plusieurs, qui présentaient le même aspect, je tâchai d'en saisir quelques-uns dans l'eau, et de les mettre sous le microscope dans un verre concave, afin de mieux étudier leur nature et leurs organes; mais le toucher gâte toujours ces petits objets avant qu'on puisse les y placer; et quand ils sont morts il n'offrent qu'une masse confuse de linéamens flottans. L'eau n'était plus lumineuse après un espace d'environ deux heures. La conjecture la plus probable qu'on puisse former sur ces animalcules, c'est dire qu'ils sont le frai de quelque espèce de medusa ou d'ortie de mer; cependant ce sont peut-être des animaux d'un genre différent.

Le jour naissant nous fit voir un beau ciel; et, de concert avec *l'Aventure*, nous mouillâmes dans la baie de la Table, à un mille de distance du débarquement près du fort.

A peine eûmes-nous jeté à l'ancre, que je reçus la visite du maître du port, de quelques autres officiers de la Compagnie, et de M. Brandt, qui nous apporta différentes choses très agréables à des gens venant de la mer. Le maître du port venait, suivant la coutume, examiner les vaisseaux, la santé des équipages, et reconnaître en particulier si la petite

vérole était à bord, maladie qu'on craint par-dessus tout au Cap; c'est pour cela qu'il y a toujours un chirurgien parmi ceux qui font la visite.

J'envoyai sur-le-champ un officier chez le gouverneur, afin de l'informer de notre arrivée, et des raisons qui m'engageaient à relâcher au Cap. L'envoyé reçut une réponse très polie, et à son retour nous saluâmes la garnison d'onze coups qui nous furent rendus. Bientôt après j'allai à terre moi-même, et je fis une visite au gouverneur, accompagné du capitaine Furneaux et des deux MM. Forster. Il m'apprit que deux Français de l'île Maurice, environ huit mois auparavant, avaient découvert au méridien de cette île une terre par 48 degrés de latitude sud; qu'ils en avaient côtoyé quarante milles, jusqu'à une baie dans laquelle ils allaient entrer quand ils furent chassés en mer, et séparés par un coup de vent, après avoir perdu quelques-uns de leurs bateaux et quelques personnes de leurs équipages, qui marchaient en avant pour sonder la baie; que l'un des bâtimens, appelé *la Fortune*, arriva bientôt après à l'île Maurice, et que le capitaine fut envoyé en France avec le journal de ses découvertes. Le gouverneur ajouta qu'au mois de de mars précédent, deux autres vaisseaux français de l'île Maurice, commandés par M. Marion, avaient touché au Cap en allant dans la mer Pacifique australe, où ils se rendaient pour

pour tenter des découvertes. Aoutourou, le Taïtien que M. de Bougainville avait amené, devait s'en retourner avec M. Marion.

Nous étions vivement frappés du contraste qui est entre San-Iago et cette colonie. Nous avions vu là un pays d'une assez belle apparence, et susceptible d'une excellente culture, mais absolument négligé par ses habitans paresseux et opprimés. On aperçoit, au contraire, ici une ville propre et bien bâtie, au milieu d'un désert entouré de masses entrecoupées de montagnes noires et effrayantes, enfin le tableau de l'industrie la plus heureuse. Son aspect, du côté de la mer, n'est pas aussi pittoresque que celui de Funchal. Les magasins de la Compagnie sont tous au bord de l'eau, et les bâtimens particuliers sont répandus par derrière sur un coteau légèrement incliné. Le fort, qui commande la rade, est au côté oriental de la ville, mais il ne paraît pas très difficile à prendre : il y a en outre plusieurs batteries des deux côtés. Les rues de la ville sont larges et régulières : les principales sont toutes plantées de chênes, et quelques-unes ont au milieu un canal d'eau courante, qu'on est obligé de ménager par des écluses à cause de sa petite quantité. Ces canaux, qui sont quelquefois à sec, occasionent une odeur désagréable. On reconnaît d'une manière frappante le caractère naturel des Hollandais : ils remplissent toujours leurs établissemens

de canaux, quoique la raison et le bon sens prouvent évidemment leur influence pernicieuse sur la santé des habitans, surtout à Batavia.

Le lendemain de notre arrivée, MM. Forster commencèrent des excursions botaniques dans la campagne aux environs de la ville. Le terrain s'élève insensiblement de tous les côtés, vers les trois montagnes qui entourent le fond de la baie : il est bas et uni seulement près du bord de la mer, et il devient un peu marécageux dans l'isthme entre la baie Fausse et celle de la Table, qui reçoit un ruisseau d'eau salée. La partie marécageuse a quelque verdure, mais elle est entremêlée de beaucoup de sable. Les cantons plus élevés, auxquels les bords de la mer donnent un aspect sec et horrible, sont cependant couverts d'une immense variété de plantes, et entre autres d'un nombre prodigieux de buissons : on y remarque à peine une ou deux espèces qui méritent le nom d'arbres. On voit aussi quelques petites plantations dans les endroits où un peu d'eau humecte la terre. Les buissons sont habités par des insectes de toute sorte, plusieurs espèces de lézards, des tortues de terre, des serpens et beaucoup de petits oiseaux.

La montagne de la Table fut l'objet d'une de leurs promenades. La route est très raide, fatigante et difficile, à cause des cailloux qui roulent sous vos pieds. Vers le milieu, ils entrèrent dans une vaste

et effrayante crevasse, dont les côtés perpendiculaires sont garnis de rochers menaçans empilés et couchés. De petits ruisseaux sortent des fentes, ou tombent des précipices en gouttes, et donnent la vie aux plantes et aux arbrisseaux qui remplissent le bas. D'autres végétaux qui croissent sur un sol plus sec, et qui semblent concentrer leur suc, répandaient une odeur aromatique, dont un vent frais faisait savourer le parfum. Enfin, après une marche de trois heures, ils atteignirent le sommet de la montagne. Il est presque de niveau, très stérile, et il n'y a point de terreau; plusieurs cavités étaient cependant remplies d'eau de pluie, ou contenaient un peu de terre végétale, d'où quelques plantes odoriférantes tiraient leur nourriture. Des antilopes, des babouins hurlans, des vautours solitaires et des crapauds habitent quelquefois les environs. La vue dont on jouit est très étendue et très pittoresque : la baie ne paraissait plus qu'un étang ou un bassin, et l'on prenait les vaisseaux pour de petites barques. La ville et les compartimens réguliers de ses jardins semblaient des ouvrages d'enfans. La croupe du lion était alors une chaîne peu considérable. Au nord l'île Roben, les collines Blanches, les collines du Tigre, et au-delà une chaîne majestueuse de montagnes plus élevées arrêtaient la vue. Un groupe de masses brisées de rochers enferment la baie de bois à l'ouest, et, se prolongeant

au sud, forment un côté de la baie de la Table, et se terminent au fameux cap des Tempêtes, que le roi Emmanuel de Portugal nomma *le cap de Bonne-Espérance.* Au sud-est, l'horizon traversait l'isthme bas entre les deux baies : on distinguait au-delà la colonie des Hottentots appelée *la Hollande*, et les montagnes aux environs de Stellenbosch. Des plantations enfermées de toute part par d'immenses bruyères, et dont la verdure contrastait agréablement avec le reste du pays, formaient d'ailleurs un charmant coup d'œil : on apercevait Constance, célèbre parmi les modernes vignobles. Ils restèrent deux heures au sommet de la montagne, d'où l'air trop vif les obligea de descendre.

Le pays au côté sud-est de la montagne de la Table attira leur attention d'une manière particulière, parce qu'il y a beaucoup de plantations sur les terrains inclinés, et que ce canton produit un grand nombre de simples divers. L'aspect, surtout près des collines, est le plus agréable de ceux que présente cette partie de l'isthme. Au bord de chaque petit ruisseau on a fait des plantations, composées de vignobles, de champs de blé et de jardins, et ordinairement entourées de chênes, de dix à vingt pieds de haut, qui animent la contrée, et mettent à l'abri des tempêtes. Le dernier gouverneur, M. Tulbagh, qui est regardé comme le fondateur de cette colonie, y a reconstruit plusieurs

maisons et jardins, pour les gouverneurs à Ronde-Bosch et Niew-Land. Ces jardins simples n'offrent rien de remarquable, si ce n'est qu'on les tient dans le meilleur ordre, et qu'il y a des allées couvertes et de l'eau. Les hangars de la Compagnie se trouvent dans les environs, et un peu plus loin une brasserie appartient à un particulier, qui a le privilége exclusif de faire de la bière pour le Cap. Une belle vallée, au côté de la montagne, renferme la plantation appelée *le Paradis*, où il y a des bosquets délicieux : plusieurs fruits, surtout de ceux qui appartiennent aux climats du tropique, y croissent en perfection. Alphen, maison de campagne de M. Kerste, alors commandant à la Fausse-Baie, fut le terme de leurs courses de ce côté.

Deux vaisseaux hollandais de la Compagnie des Indes arrivèrent trois ou quatre jours après nous. A leur débarquement, ils envoyèrent à l'hôpital un grand nombre de malades dont l'état était effrayant. Il faut remarquer que l'un de ces bâtimens toucha au Port-Praya un mois avant la relâche que nous y fîmes, et cependant nous atteignîmes le Cap trois jours avant lui.

Comme nos équipages étaient en très bonne santé, je pensais à faire peu de séjour au Cap : mais il fallut cuire le biscuit, et tirer des différentes parties du pays les boissons dont nous avions besoin. Le 18 novembre nous n'avions pas encore tout em-

barqué, et nous ne pûmes appareiller que le 22. Durant cette relâche on servit chaque jour aux équipages du bœuf ou du mouton frais, du pain nouvellement cuit, et beaucoup de légumes. On calfata et l'on peignit les vaisseaux, et on les remit à tous égards en aussi bon état qu'à notre départ d'Angleterre. Il y eut quelque changement dans les officiers de *l'Aventure*. M. Shank, le premier lieutenant, ayant été malade pendant toute la traversée, sans que l'air de la terre lui fût très avantageux, me demanda la permission de retourner en Europe. Je lui accordai son congé, et je nommai à sa place M. Kemp, et à la place de celui-ci M. Burney, l'un de mes volontaires.

M. Forster, qui employait tout son temps à des recherches sur l'histoire naturelle et la botanique, ayant rencontré M. Spearmann, Suédois, versé dans ces sciences, qu'il a étudiées sous Linné, et croyant qu'il lui serait fort utile dans le cours du voyage, fit auprès de moi de vives instances pour m'engager à prendre à bord cet étranger. J'y consentis enfin, et il s'embarqua avec nous pour aider dans ses travaux M. Forster, qui payait ses dépenses et lui donnait en outre annuellement une certaine somme.

On fait au Cap des vins très variés : quoiqu'on parle beaucoup en Europe de celui de la plantation de Constance, on en boit peu; le vigno-

ble en produit au plus trente léagres[1] par an, et chaque léagre se vend sur les lieux environ cinquante louis. Les plants ont été originairement apportés de Schiras en Perse. Les environs de cette plantation donnent plusieurs autres espèces de raisins, dont on tire un bon vin, qui passe en Europe pour le véritable constance. On y a aussi essayé des ceps français de Bourgogne, muscats et de Martignan : ils ont très bien réussi, et ils donnent quelquefois un vin supérieur à celui du sol naturel. Les principales familles boivent ordinairement un vin sec qui a un léger goût aigrelet agréable, et qui provient des plants de Madère transplantés. On fait beaucoup d'autres vins de qualités inférieures : ils sont assez bons, et on les vend à bon marché ; de sorte que les matelots des vaisseaux de l'Inde s'y enivrent fort à leur aise pendant la relâche.

Le climat est si sain que les habitans ont peu de maladies, et les étrangers y recouvrent bientôt la santé. L'hiver est très doux au Cap, et il gèle rarement aux environs de la ville ; mais sur les montagnes, et particulièrement sur celles qui sont bien avant dans le pays, il y a de fortes gelées, accompagnées de neige et de grêle. Un vent fort du sud-est y produit quelquefois une gelée pendant la nuit, même au mois de novembre, qui est leur

[1] Une léagre contient environ 108 gallons ou une pipe.

printemps : les gros vents, qui soufflent au Cap dans toutes les saisons, causent des variations fréquentes dans l'atmosphère, et occasionent beaucoup de rhumes. Malgré la chaleur, qui est souvent excessive, les habitans d'extraction hollandaise semblent avoir conservé leur tempérament naturel. Les deux sexes sont d'une corpulence remarquable, et l'excellente nourriture qu'ils prennent doit y contribuer.

Les Hottentots se sont retirés dans l'intérieur du pays, et leur kraal ou village le plus proche est à environ cent milles de la ville du Cap. Ils y viennent quelquefois avec leur bétail, ou ils amènent, au marché, les troupeaux des fermiers hollandais.

§ 2.

Départ du cap de Bonne-Espérance. Recherches du continent austral.

Après avoir enfin terminé nos affaires au Cap, et pris congé du gouverneur et de quelques-uns des principaux officiers, qui me donnèrent, de la manière la plus obligeante, tous les secours possibles, nous rentrâmes à bord le 22 novembre 1772 : nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile.

Dès que nous fûmes en pleine mer je disposai ma route de manière à reconnaître le cap de la Circoncision. Le 24 nous étions par 35 degrés 25

minutes de latitude sud, et 29 minutes à l'ouest du Cap. Nous avions autour de nous une grande quantité d'albatros : nous en prîmes plusieurs avec la ligne et l'hameçon amorcé d'un morceau de peau de mouton. Plusieurs personnes de l'équipage les trouvèrent très bons, quoiqu'on servît encore du mouton frais. Jugeant que nous arriverions bientôt dans un climat froid, je fis donner des braies à ceux qui en avaient besoin, et en outre la jaquette et les chausses de drap qu'avait accordées l'amirauté.

Comme nous entrions dans une mer qu'aucun navigateur n'avait encore parcourue, et qu'on ignorait où nous pourrions nous rafraîchir, je donnai les ordres les plus positifs de ne pas perdre mal à propos l'eau douce. On plaça une sentinelle à côté de la futaille du gaillard d'arrière. On ne lava plus qu'avec de l'eau salée. On employait sans relâche la machine de distillation perfectionnée par M. Irving. Au bout de deux jours nous atteignîmes le 39e degré 4 minutes de latitude, à 2 degrés de longitude ouest du Cap. Nous essuyâmes une tempête qui dura jusqu'au 6 décembre, où nous étions par 48 degrés 41 minutes de latitude sud, et 18 degrés 24 minutes de longitude est. La mer, prodigieusement grosse, se brisait avec violence sur le bâtiment. Nous n'avions eu aucune tempête pendant la traversée d'Angleterre au Cap, et ceux de nous qui n'étaient pas fort accoutumés à la mer

ne savaient comment se comporter dans une pareille position. Le roulis du bâtiment faisait de grands ravages parmi tous les objets fragiles, et tout ce qui était mobile. Des circonstances plaisantes suivaient quelquefois la confusion générale, et nous supportions tous nos accidens avec beaude tranquillité. Les ponts et les planchers de chaque chambre étaient continuellement humides, et le hurlement de la tempête et le rugissement des vagues ajoutés à l'agitation violente du vaisseau, qui nous interdisait presque toute espèce de travail, formaient pour nous des scènes nouvelles et imposantes, mais en même temps fort désagréables.

Ces petits malheurs manquèrent d'être suivis d'un grand. Un volontaire, logé à l'avant du vaisseau, s'éveilla tout à coup une nuit, et entendit l'eau courant dans son poste, et qui brisait sur ses meubles. Après avoir sauté hors de son lit, il se trouva dans l'eau jusqu'au milieu de la jambe. Il en avertit l'officier de quart, et dans un moment tout l'équipage fut levé : on employa les pompes; on se servit même des pompes à chapelet. Enfin un des matelots découvrit heureusement que l'eau entrait par une écoutille dans le magasin du maître d'équipage, qui avait été enfoncé par la force des vagues : on la répara sur-le-champ, et nous sortîmes de danger. Nous fûmes chassés fort loin à l'est de notre route projetée, et je n'eus plus l'es-

poir de gagner le cap de la Circoncision. Nous perdîmes une grande partie des animaux d'approvisionnement que nous avions embarqués au Cap : ce passage brusque d'un temps doux et chaud à un climat extrêmement froid et extrêmement humide, affecta tout le monde sans distinction. Le mercure, dans le thermomètre, était tombé à 38 degrés, tandis qu'au Cap il se tenait communément à 67 et plus. J'ajoutai quelque chose à la ration ordinaire des boissons fortes : je faisais donner aux matelots un petit coup quand je le croyais nécessaire, et j'avertis le capitaine Furneaux de suivre cet exemple. La nuit fut claire et sereine, la seule de cette espèce depuis notre départ du Cap, et le lendemain le soleil levant nous donna de flatteuses espérances qui s'évanouirent bientôt ; car le ciel fut de nouveau couvert d'une brume épaisse accompagnée de pluie.

Un grand nombre d'oiseaux du genre des pétrels et des hirondelles nous avaient accompagnés depuis le Cap, et la grosse mer et les vents semblaient en avoir amené encore davantage. Nous voyions surtout le pétrel du cap, ou la pintade, et le pétrel bleu, ainsi nommé parce qu'il est d'une couleur gris-bleu. Son aile est coupée en travers par une bande de plumes noirâtres. Nous aperçûmes aussi de temps en temps plusieurs espèces d'albatros. Nous rencontrâmes encore le 7 des pin-

guins pour la première fois, et quelques touffes de goëmon, de l'espèce appelée *le bambou* de mer.

Le matin du 10 nous découvrîmes une île de glace à notre ouest, et à environ deux lieues au-dessus du vent, une autre masse qui ressemblait à une pointe de terre blanche. L'après-midi nous passâmes près d'une troisième qui avait deux mille pieds de long, quatre cents de large, et au moins deux cents pieds d'élévation. Suivant les expériences de Boyle et de Mairan, le volume de glace est à celui de la mer à peu près comme dix est à neuf; par conséquent, suivant les règles reconnues de l'hydrostatique, le volume de glace qui s'élève au-dessus de la surface de l'eau est à celui qui plonge au-dessous comme un est à neuf. En supposant que le morceau que nous vîmes fût d'une forme absolument régulière, sa profondeur au-dessous de l'eau devait être de dix-huit cents pieds, et sa hauteur entière de deux mille pieds, et, d'après les dimensions qu'on vient d'énoncer, toute la masse devait contenir seize cent millions de pieds cubes de glace.

Quand nous rencontrâmes cette première glace nous ne pouvions avoir que des conjectures sur sa formation; mais depuis que nous avons fait le tour du globe sans trouver le continent austral, dont en Europe on croyait l'existence, il nous paraît très vraisemblable que cette glace a été formée

dans la mer : cette idée est d'autant plus raisonnable, qu'on sait, d'après un grand nombre d'expériences décisives, que l'eau salée peut se geler. Nous comprîmes alors la grande différence qui existe entre la température de l'hémisphère septentrional et celle de l'hémisphère austral. Nous étions alors au milieu de décembre, ce qui répond à notre mois de juin, par 51 degrés 5 minutes de latitude sud; cependant nous avions déjà passé plusieurs masses de glace, et le thermomètre se tenait à 36 degrés Fahrenheit. Le défaut de terre dans l'hémisphère austral semble expliquer ce phénomène; car la mer, étant un fluide transparent, absorbe les rayons du soleil au lieu de les réfléchir.

Nous reconnûmes à midi que nous étions à 2 degrés de longitude est du cap de Bonne-Espérance. Bientôt le ciel se couvrit de brume, et les brouillards, accompagnés de pluie et de neige fondue, s'accrurent tellement, que nous ne vîmes une île de glace sur laquelle nous gouvernions directement, que lorsque nous en fûmes à un mille. Je la jugeai d'environ cinquante pieds d'élévation, et d'un demi-mille de circonférence : elle était plate au sommet, et ses côtés, contre lesquels la mer brisait à une hauteur excessive, s'élevaient perpendiculairement. Le capitaine Furneaux prit cette glace pour une terre, et il cherchait à s'en approcher, mais je le rappelai par un signal. Le 12 nous découvrîmes

plusieurs îles pareilles qui nous contraignirent à employer dans notre marche de grandes précautions. Nous en dépassâmes six le matin. Quelques-unes avaient près de deux milles de circuit, et soixante pieds de hauteur; et cependant telles étaient la force et l'élévation des vagues, que la mer en brisant couvrait d'eau leur sommet. Ce spectacle fut pour quelques momens agréable à nos yeux, mais notre esprit se remplit d'épouvante et d'horreur en pensant aux dangers qui nous menaçaient; car un bâtiment qui dériverait au côté du vent d'une de ces îles, lorsque les coups de mer sont si hauts, serait mis en pièces dans un instant.

Les albatros nous quittèrent durant notre traversée au milieu des îles de glace, et nous n'en voyions que de temps à autre. Les pintades, les coupeurs d'eau, les petits oiseaux gris, les hirondelles, n'étaient pas non plus en aussi grand nombre; d'un autre côté, les pinguins commencèrent à paraître.

La pluie et la neige fondue glaçaient en tombant nos voiles et nos agrès, d'où pendaient de tous côtés des glaçons. Nous ne passâmes pas moins de dix-huit îles de glace. Le 11 à midi nous étions par 54 degrés de latitude sud, parallèle du cap de la Circoncision, découvert par M. Bouvet en 1739, mais à 10 degrés de longitude à l'est, c'est-à-dire à près de cent dix-huit lieues, suivant la mesure des degrés à cette hauteur. Depuis midi, vingt îles

de glace, de différente étendue pour la hauteur et la circonférence, s'offrirent à notre vue : l'une d'elles était couverte de taches noires, que quelques personnes de l'équipage prenaient pour des veaux marins, et d'autres pour des oiseaux aquatiques; cependant nous ne les vîmes pas changer de place.

Tout le monde s'attendait à voir terre : la plus petite circonstance sur cet objet attirait notre attention. On examinait avec curiosité les brouillards de l'avant : chacun désirait annoncer le premier la côte. La forme trompeuse de ces brouillards, et celle des îles de glace à moitié cachées dans la neige qui tombait, avaient déjà occasioné plusieurs fausses alarmes : *l'Aventure* nous avait aussi fait signal qu'elle voyait terre. La découverte de M. Bouvet ayant échauffé l'imagination d'un des lieutenans, il monta plusieurs fois au haut des mâts, et il avertit le capitaine qu'il voyait distinctement terre. Cette nouvelle amena tout le monde sur le pont : nous aperçûmes devant nous une immense plaine de glace, brisée aux bords en plusieurs petites pièces; un grand nombre d'îles de toutes les formes et de toutes les grandeurs se montraient par derrière, aussi loin que pouvait s'étendre notre vue : quelques-unes des plus éloignées, élevées considérablement par les vapeurs brumeuses qui couvraient l'horizon, ressemblaient en effet à des

montagnes. Plusieurs officiers persistèrent à croire qu'ils avaient vu terre de ce côté; mais, environ deux ans et deux mois après (en février 1775), dans ma route du cap Horn vers le cap de Bonne-Espérance, je naviguai précisément sur le même endroit, sans y trouver ni terre ni glace.

Le 15 nous eûmes une brume épaisse et beaucoup de neige, et le thermomètre de 32 degrés à 27. Des glaçons pendaient de tous côtés à nos voiles et nos agrès. La brume était si forte quelquefois, que nous ne voyions pas toute la longueur du vaisseau, et nous eûmes beaucoup de peine à éviter le grand nombre d'îles de glace qui nous environnaient. Notre latitude était alors de 55 degrés 8 minutes.

M. Forster et M. Walles l'astronome avaient monté le bateau afin de répéter des expériences sur la température de la mer à une certaine profondeur. La brume s'accrut tellement, qu'ils perdirent de vue les deux vaisseaux. Leur situation dans un petit bâtiment à quatre rames, sur une mer immense, loin de toute espèce de côtes, environnés de glaces, et absolument privés de provisions, était effrayante et terrible. Ils voguèrent quelque temps, faisant de vains efforts pour être entendus, mais tout était silence autour d'eux, et ils ne voyaient pas même la longueur entière de leur bateau. Ils étaient d'autant plus malheureux

qu'ils n'avaient que deux rames et point de mâts ni de voiles. Dans cette suspension épouvantable, ils résolurent de se tenir en panne, espérant qu'en ne changeant pas de place ils apercevraient de nouveau les vaisseaux, parce qu'il faisait calme. Enfin, dans le lointain, le son d'une cloche frappa leurs oreilles : ils ramèrent à l'instant de ce côté, et *l'Aventure* répondit à leurs cris continuels, et les prit à bord, bien joyeux d'avoir échappé au danger de périr lentement de froid et de faim.

Nous avancions à travers les glaces brisées, tantôt dans une fausse baie d'où il fallait rétrograder, tantôt devant une plaine immense de glace fixe. Nous apercevions des baleines, des veaux marins, des pinguins et des oiseaux blancs. On voyait d'ailleurs, de toutes parts, une quantité innombrable de hautes îles de glace. Une ligne de deux cent cinquante brasses ne donna point de fond.

Quelque périlleux qu'il soit de naviguer parmi des rochers flottans, si je puis employer cette expression, durant une brume épaisse, cela vaut encore mieux que d'être enfermé, dans les mêmes circonstances, par d'immenses plaines de glace. Le grand danger de ce dernier cas est de prendre fond, situation qui serait alarmante au-delà de tout ce qu'on peut dire.

C'est une opinion commune que la glace dont j'ai parlé se forme dans des baies ou des rivières.

D'après cette supposition nous crûmes que la terre n'était pas fort éloignée, et que même elle gisait au sud derrière la glace, qui seule nous empêchait d'en approcher. Comme nous en avions alors côtoyé les bords, l'espace de plus de trente lieues, sans trouver de passage au sud, je résolus de faire trente ou quarante lieues à l'est, de tâcher ensuite de marcher au sud, et, si je ne rencontrais ni terre ni autre obstacle, de gagner le derrière de cette plaine, et de terminer ainsi l'incertitude des physiciens : dans cette vue, je portai au nord-ouest.

Le spectacle de ces îles, qui entouraient de tous côtés le bâtiment, nous était devenu aussi familier que celui des brouillards et de la mer. Leur multitude cependant nous conduisit à de nouvelles observations. Nous étions sûrs de rencontrer de la glace dans tous les endroits où nous apercevions une forte réflexion de blanc sur les bords du firmament, près de l'horizon. La glace n'est pas entièrement blanche : elle est souvent teinte, surtout près de la mer, d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de béryl et réfléchi de dessus l'eau. Cette couleur bleue paraissait quelquefois vingt ou trente pieds au-dessus de la surface, et provenait, suivant toute apparence, de diverses particules d'eau de la mer, qui s'étaient brisées contre la masse dans un temps orageux, et qui avaient pénétré dans ses interstices. Nous apercevions aussi sur les grandes îles de glace

différens traits ou couches de blanc de six pouces ou un pied de haut, posés les uns par-dessus les autres; ce qui semble confirmer l'opinion de l'accroissement et de l'accumulation ultérieure de ces masses énormes, par la chute de la neige à différens intervalles; car la neige étant à petits grains ou à gros grains, en flocons légers ou pesans, produit les couleurs diverses des couches, suivant qu'elle est plus ou moins compacte.

Le thermomètre était de 30 à 34 degrés, le temps très brumeux, de pluie et de pluie neigeuse, d'un froid qui nous affecta plus encore que ne l'indiquait le thermomètre, et dont tout l'équipage se plaignit. Pour que les matelots le supportassent mieux, je fis allonger, avec une grosse étoffe, les manches de leurs jaquettes, et je fis faire en outre à chaque homme un bonnet qui fut d'un grand secours. Le scorbut commençait à paraître, et les chirurgiens donnèrent pour la première fois aux malades du moût frais de drêche, que nous avions à bord pour cela. L'un de nos gens en particulier était violemment attaqué du scorbut. Il avait pris pendant quelque temps du jus de limon et d'orange, sans s'en trouver mieux : cependant le capitaine Furneaux me dit que deux de ses hommes très scorbutiques avaient été absolument guéris en employant ce remède.

Le 25 nous étions par 57 degrés 50 minutes de

latitude sud, et 29 degrés 32 minutes de longitude: il gelait fortement, et quoique ce fût pour nous le milieu de l'été, je ne crois pas que, dans aucune partie de l'Angleterre, il y ait eu, en décembre, des jours aussi rigoureux. Nous passâmes à travers plusieurs bancs de glaces brisées et flottantes. Ils étaient en général étroits, mais d'une longueur considérable, et les glaces tellement jointes, que le vaisseau avait peine à les rompre. Nous vîmes quelques pinguins. La chasse que nous leur fîmes était rarement heureuse : ces oiseaux plongent et restent long-temps sous l'eau, et quand ils en sortent, ils parcourent une ligne droite avec une vitesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les atteindre.

A la fin, cependant, nous en blessâmes un : nous le suivîmes de près, et nous lui tirâmes plus de dix coups chargés à petit plomb; et quoique les autres coups eussent porté, il fallut le tuer avec une balle. Nous remarquâmes ensuite que son plumage dur et luisant avait toujours écarté le plomb. Ce plumage, extrêmement épais, est composé de longues plumes étroites, placées les unes sur les autres aussi près que des écailles, et préserve de l'humidité ces oiseaux amphibies, qui vivent presque constamment dans l'eau. Leur peau très forte et leur graisse sont très propres à résister à l'hiver perpétuel de ces climats rigoureux; la largeur de leur ventre, la position de leurs pieds fort en arrière, et leurs

nageoires qui tiennent lieu d'ailes, facilitent le mouvement de leur corps d'ailleurs très lourd. Celui que nous tuâmes pesait onze livres et demie. Les pétrels bleus, qu'on voit dans cette mer immense, ne sont pas moins à l'abri du froid que les pinguins. Leur plumage est très abondant : deux plumes, au lieu d'une, sortent de chaque racine; elles sont posées l'une sur l'autre, et forment une couverture très chaude. Comme ils sont presque continuellement en l'air, leurs ailes sont très fortes et très longues. Nous en avons trouvé entre la Nouvelle-Zélande et l'Amérique, à plus de sept cents lieues de terre, espace qu'il leur serait impossible de traverser si leurs os et leurs muscles n'étaient pas d'une fermeté prodigieuse, et s'ils n'étaient point aidés par de longues ailes. Ces oiseaux navigateurs vivent peut-être un temps considérable sans alimens, ainsi que plusieurs animaux de proie, dans la classe des quadrupèdes et dans celle des oiseaux.

Le matin du 27 nous rencontrâmes des glaces flottantes en plus grande quantité, mais non pas autant d'îles; et celles que nous vîmes étaient petites. Le jour étant calme et agréable et la mer tranquille, nous mîmes en mer un bateau. M. Forster, qui le monta, tua un second pinguin et quelques pétrels. Nous étions alors par 58 degrés 19 minutes de latitude sud, et 24 degrés 39 minutes de longitude est.

On croit communément que les pinguins ne s'éloignent jamais de terre, et que leur présence est une indication sûre de sa proximité. Cette opinion peut être vraie dans les parages où il n'y a point d'îles de glace; mais ces oiseaux, ainsi que plusieurs autres, qui se tiennent ordinairement près des côtes, trouvant sur ces îles un endroit pour se jucher, peuvent être ainsi apportés à une grande distance de terre. On dit cependant qu'ils doivent aller sur les côtes pour engendrer, que probablement les femelles y sont, et que nous avons vu seulement les mâles. Quoi qu'il en soit, je ferai mention de ces oiseaux quand ils s'offriront à nos yeux, et je laisserai à chacun la liberté de juger par lui-même.

Le 31 décembre nous rencontrâmes des glaces flottantes, qui, bientôt après, nous obligèrent de revirer et de faire force de voiles au sud. La mer devint si grosse, qu'il était dangereux pour les vaisseaux de rester plus long-temps au milieu de ces glaces. Le péril s'accrut encore plus pour nous, quand nous découvrîmes une immense plaine au nord. Comme nous n'en étions pas à plus de deux ou trois milles, et que des glaces flottantes nous environnaient de tous côtés, il n'y avait pas de temps pour délibérer. Je revirai sur-le-champ, et je portai au sud. Nous fûmes bientôt dehors, mais non pas sans recevoir plusieurs coups violens des glaces flottantes, qui étaient de la plus grande éten-

due, et parmi lesquels nous vîmes un veau marin. Nous étions alors par 60 degrés 21 minutes de latitude sud, et 13 degrés 32 minutes de longitude est.

L'après-midi du 1er janvier 1773, nous aperçûmes la lune, que nous n'avions pas vue depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance, et l'on peut conclure de là le temps que nous avons eu. Nous saisîmes avec empressement cette occasion de faire plusieurs observations du soleil et de la lune. La longitude déduite fut de 9 degrés 34 minutes 30 secondes est : la montre de M. Kendal donnait en même temps 10 degrés 6 minutes est, et la latitude était de 58 degrés 53 minutes 30 secondes sud.

Cette longitude est à peu près la même que celle qu'on assigne au cap de la Circoncision, et au coucher du soleil nous étions à environ cinquante-cinq lieues au sud de la latitude où on le place. Le ciel était si clair que nous aurions pu voir terre à quatorze ou quinze lieues : il est donc très probable que Bouvet s'est trompé, et qu'il a vu seulement des montagnes de glaces entourées de bancs de glaces, ou de glaces flottantes. Ces collines nous ont aussi trompés nous-mêmes, le premier jour que nous rencontrâmes des bancs, et notre conjecture qu'ils joignaient à la terre ne manquait pas de vraisemblance. La probabilité était cependant alors beaucoup diminuée, pour ne pas dire entièrement dé-

truite; car l'espace entre le bord septentrional de la glace que nous côtoyâmes, et notre route à l'ouest, quand elle nous restait au nord, ne surpassa nulle part cent lieues, et en quelques endroits il ne fut pas de plus de soixante.

Notre route fut nord-est jusqu'à midi du lendemain, que nous nous trouvâmes par 59 degrés 2 minutes de latitude sud, et à peu près sous le méridien où nous étions quand nous rencontrâmes le dernier banc de glace cinq jours auparavant; de sorte que, s'il eût resté à la même place, nous aurions été au milieu. Comme nous n'en vîmes pas le moindre vestige, on ne peut supposer qu'un si grand radeau ait été détruit en si peu de temps : il avait donc dérivé au nord, et il est probable qu'il n'y a point de terre sous ce méridien entre les 55 et les 59 degrés de latitude, où cependant nous avions supposé qu'il s'en trouvait.

Nous marchions alors sur des parages que nous avions déjà parcourus, et je fis route à l'est-sud-est, afin de reconnaître un plus grand espace au sud. Nous avions l'avantage d'un vent frais, mais avec une brume épaisse, beaucoup de pluie et de neige fondue qui, en tombant, se gelait à l'ordinaire sur les agrès; de sorte que tous les cordages étaient couverts de la plus belle glace transparente que j'aie jamais vue. Ce coup d'œil assez agréable offrait cependant à l'esprit une idée de

froidure plus grande qu'elle ne l'était réellement : car le temps était plus doux qu'il ne l'avait été les dernières semaines, et la mer moins embarrassée de glaces. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, la glace couvrait les agrès, les voiles et les poulies, et l'on ne pouvait les manier sans une grande douleur. L'équipage surmonta ces difficultés avec de la fermeté et de la persévérance, et affronta ce froid vif beaucoup mieux que je ne m'y attendais.

Je continuai à gouverner est-sud-est jusqu'au 8 : nous étions par 61 degrés 12 minutes de latitude sud, et 31 degrés 47 minutes de longitude est. L'après-midi nous passâmes une plus grande quantité d'îles de glaces que nous n'en avions eu depuis quelques jours. Ce spectacle nous était devenu si familier que souvent nous n'y faisions pas attention ; mais plus communément la brume nous empêchait de les voir. A neuf heures du soir nous arrivâmes près d'un banc, autour duquel étaient beaucoup de glaces flottantes. Comme le vent devint maniable et le ciel assez beau, nous diminuâmes de voiles et louvoyâmes dans le dessein d'en prendre quelques morceaux à bord à la pointe du jour. Mais à quatre heures du matin, nous trouvant sous le vent de cette glace, nous arrivâmes contre une île sous le vent à nous, aux environs de laquelle nous voyions des glaces flottantes, et d'autres qui se détachaient de la grande masse. Je mis à la cape, et trois ba-

teaux, dans l'espace d'environ cinq ou six heures, en ramassèrent des morceaux qui nous donnèrent quinze tonneaux de bonne eau douce. Seulement, comme l'air fixe en avait été chassé, tous ceux qui en burent éprouvèrent une enflure dans les glandes de la gorge; l'eau de neige ou de glace produit toujours cet effet. L'usage qu'on en fait dans les pays de montagnes produit des goîtres auxquels on s'accoutume si bien qu'ils passent ensuite pour un ornement. Les morceaux de glace étaient durs et solides comme du rocher, et quelques-uns si larges, qu'il fallut les briser avec des pioches avant de les jeter dans la chaloupe.

On ne sentait presque pas l'eau salée qui adhérait à la glace; la salure se dissipa après que les morceaux eurent resté un peu de temps sur le pont: l'eau qu'ils procurèrent était parfaitement douce et d'un bon goût. Après en avoir brisé une partie, nous les mîmes en caisse : on fondit le reste dans des chaudières. On en remplit les futailles, et l'on en laissa sur le pont pour l'usage journalier. La fonte de la glace est un peu ennuyeuse et prend beaucoup de temps : d'ailleurs c'est la manière de se procurer de l'eau, et elle cause le moins de retard.

Ayant ainsi fait de l'eau pour *la Résolution* et *l'Aventure*, je dirigeai sans hésiter ma route plus au sud, avec un bon vent de nord-ouest, accompagné, comme de coutume, d'ondées de neige. Le matin du

11, par 62 degrés 44 minutes de latitude sud, et 37 degrés de longitude est, nous vîmes encore quelques pinguins; M. Forster tua un albatros dont le plumage était d'une couleur moyenne entre le brun et le gris foncé; la tête et le dessus des ailes étaient un peu noirâtres, et elle avait les cils des yeux blancs. Nous avions commencé à voir ces oiseaux vers le temps où nous rencontrâmes, pour la première fois, les îles de glace, et quelques-uns n'avaient pas cessé dès lors de nous accompagner.

Les îles de glace augmentèrent tellement à mesure que nous marchions vers le sud, que nous en comptâmes trente-huit à la fois, grandes et petites, outre des glaces flottantes en abondance. Nous étions par 67 degrés 15 minutes de latitude sud, nous ne pûmes pas avancer plus avant : la glace était entièrement fermée au sud dans toute l'étendue de l'est à l'ouest-sud-ouest sans la moindre apparence d'ouverture. Cette immense plaine était composée de différentes glaces, telles que des collines élevées, des morceaux flottans ou brisés, mais serrés les uns contre les autres, et il y avait en outre ce qu'on appelle sur les vaisseaux du Groënland *des champs de glace*. Un radeau de cette dernière espèce était si étendu que, du haut du mât, je ne pouvais pas en voir l'extrémité. Il avait au moins de seize à dix-huit pieds d'élévation, et sa hauteur et sa surface semblaient être à peu près les mêmes.

Nous aperçûmes plusieurs baleines jouant autour de cette glace, et deux jours auparavant nous avions remarqué plusieurs troupes de pintades brunes et blanches, que je nommai *pétrels antarctiques*, parce qu'elles paraissent indigènes de cette région.

§ 3.

Suite de nos recherches pour découvrir un continent austral entre le méridien du cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Zélande. Récit de la séparation des deux vaisseaux, et arrivée de *la Résolution* dans la baie Dusky [1].

La rencontre de ce banc me fit penser qu'il serait imprudent de marcher plus loin au sud, d'autant mieux que l'été était à moitié passé, et qu'il aurait fallu quelque temps pour faire le tour de la glace, en supposant que ce projet fût praticable, ce qui est douteux. Je résolus donc de chercher directement la terre qui avait été découverte récemment par les Français; et, comme les vents soufflaient toujours de l'est-quart-sud-est, je fus obligé de retourner au nord, sur quelque portion de la mer que j'avais déjà reconnue, et que, pour cette raison, je désirais éviter. Mais il me fut impossible de m'en éloigner, parce que notre route m'y reportait nécessairement.

Le 19, par 64 degrés 12 minutes de latitude sud,

[1] Ce mot signifie *obscur*.

et 40 degrés 15 minutes de longitude est, un oiseau, que nous nommâmes, dans mon premier voyage, *poule du port Egmont*, parce qu'il y en a une grande quantité au port Egmont, aux îles Falkland, voltigea plusieurs fois sur le vaisseau, et nous quitta ensuite dans la direction du nord-est. Nous reconnûmes que c'était la grande mouette du nord, commune dans les latitudes élevées des deux hémisphères. Elle était épaisse et courte, à peu près de la grosseur d'une grande corneille, d'une couleur brun foncé ou de chocolat, avec une raie blanchâtre, en forme de demi-lune au-dessous de chaque aile. On m'a dit que ces poules se trouvent en abondance aux îles Féro, au nord de l'Écosse, et qu'elles ne s'éloignent jamais de terre. Il est sûr que jusqu'alors je n'en avais jamais vu à plus de quarante lieues au large. Mais je ne me souviens pas d'en avoir aperçu moins de deux ensemble, au lieu qu'ici j'en trouvai une seule, qui était peut-être venue de fort loin sur les îles de glace.

Quelques jours après, nous en vîmes une autre de la même espèce, qui s'élevait à une grande hauteur perpendiculairement au-dessus de nos têtes, et qui nous regardait avec beaucoup d'attention : ce qui fut une nouveauté pour nous, qui étions accoutumés à voir tous les oiseaux aquatiques de ce climat se tenir près de la surface de la mer. Nous aperçûmes en même temps des marsouins, qui

marchaient avec une vitesse étonnante. Ils étaient blancs et noirs, et ils avaient une grosse tache de blanc sur les côtés : leur vitesse était au moins trois fois plus grande que celle des vaisseaux, quoique nous fissions sept nœuds et demi.

Le 29 notre latitude observée était de 52 degrés 29 minutes sud. Le 31 elle était de 50 degrés 50 minutes sud, et notre longitude de 56 degrés 48 minutes est.

Le temps sombre et brumeux continuait, et le vent était invariablement fixé au nord-ouest; de sorte que notre route ne put être que nord-est, et nous marchâmes dans cette direction jusqu'à quatre heures de l'après-midi du premier février. Comme nous étions alors par 48 degrés 50 minutes de latitude, et 58 degrés 7 minutes de longitude est, à peu près dans le parallèle de l'île Maurice, je m'attendais à trouver la terre qu'on disait avoir été découverte par les Français en janvier 1772 : n'en voyant pas le moindre signe, je cinglai à l'est.

Puisque le journal de cette expédition n'a pas été publié en France, voici ce que nous en ont appris, au cap de Bonne-Espérance, plusieurs officiers français. M. de Kerguelen, commandant la flûte *la Fortune*, accompagné de la gabarre *le Gros-Ventre*, aux ordres de M. de Saint-Allouarn, appareilla de l'île de France ou de l'île Maurice, à la fin de 1771. Le 31 janvier 1772, il découvrit

deux îles, qu'il appela les *îles de la Fortune*, et le lendemain il en découvrit une autre, à laquelle il donna le nom de *Ronde*, à cause de sa forme. A peu près dans le même temps, il vit une terre d'une étendue et d'une hauteur considérables, et il envoya un de ses officiers avec le canot pour sonder. Le vent devint frais : M. de Saint-Allouarn, qui marchait le premier avec *le Gros-Ventre*, devança le canot, et, trouvant une baie, qu'il appela *baie du Gros-Ventre*, envoya son yole pour prendre possession de la terre; ce qu'elle fit avec beaucoup de peine. Les deux bateaux retournèrent à bord du *Gros-Ventre;* mais le canot dériva ensuite à cause du mauvais temps. M. de Saint-Allouarn passa alors trois jours à chercher M. de Kerguelen, qui avait été chassé par la faiblesse de ses mâts à soixante lieues sous le vent, et qui était retourné du côté de l'Ile-de-France. M. de Saint-Allouarn prit les relèvemens de cette terre : il en doubla l'extrémité méridionale, et ensuite il marcha au sud-est. Dans cette direction, il la côtoya l'espace de vingt lieues, et voyant qu'elle était très élevée, inaccessible et destituée d'arbres, il cingla vers la côte de la Nouvelle-Hollande, et de là à Timor et à Batavia, et enfin à l'Ile-de-France, où il mourut bientôt après son arrivée. M. de Kerguelen, de retour en Europe, fut chargé tout de suite de faire une nouvelle campagne, avec *le Roland*, vaisseau

de soixante-quatre canons, et la frégate *l'Oiseau*, commandée par le capitaine Rosnevet; mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la terre qu'il avait découverte dans son premier voyage, il revint sans faire aucune autre découverte. La côte septentrionale de cette terre gît par 48 degrés de latitude sud, et à environ 80 degrés de longitude est de l'île de Fer, ou 6 degrés à l'est de l'Ile-de-France.

M. Marion, dans son expédition de 1772, rencontra en janvier de petites îles à trois endroits différens, par environ 46 degrés et demi, et 47 degrés et demi de latitude, et à environ 39 degrés 46 minutes et demie, et 47 degrés et demi de longitude est du méridien de Greenwich. Ces îles étaient toutes d'une étendue peu considérable, élevées, pleines de rochers, sans arbres, et presque entièrement stériles. M. Marion commandait deux vaisseaux, *le Mascarin*, capitaine du Crozet, et *le Castries*, capitaine Duclesmure. Ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Hollande, ou de la terre de Diémen, vue pour la première fois par Tasman, et de là à la baie des Iles à la Nouvelle-Zélande, où M. Marion fut tué avec vingt-huit de ses hommes. M. du Crozet, sur qui tomba le commandement, se rendit, par la partie occidentale de la mer du Sud, aux Philippines, d'où il retourna à l'Ile-de-France.

Étant arrivé par 49 degrés 13 minutes de lati-

tude sud, sans que rien annonçât le voisinage d'une terre, je revirai et portai de nouveau à l'est, et bientôt après je parlai au capitaine Furneaux. Il me dit qu'il croyait la terre à notre nord-ouest, parce qu'il avait observé que la mer était tranquille quand le vent soufflait dans ce rumb. Quoique cette remarque ne fût pas conforme à celles que nous avions faites à bord de *la Résolution*, il est cependant probable qu'elle existe; mais sans doute ce n'est qu'une petite île, et non pas, comme on l'a supposé, le cap nord d'un continent austral.

Le 3 février, par 48 degrés 56 minutes de latitude sud, et 60 degrés 47 minutes de longitude est, et plus de 3 degrés à l'est du méridien de l'île Maurice, je perdis l'espérance de découvrir une terre à l'est; et, comme le vent avait passé au nord, je me décidai à la chercher dans l'ouest.

Le 8 nous eûmes une brume épaisse. Je fis plusieurs signaux à *l'Aventure*, qui ne put y répondre : ce qui me donna de vives inquiétudes. J'avais trop de raisons de nous croire séparés, quoique nous eussions peine à dire comment cela était arrivé. En cas de séparation j'avais ordonné au capitaine Furneaux de croiser trois jours dans le parage où il m'aurait vu la dernière fois. Je continuai donc à faire de courtes bordées, et à tirer des coups de canon toutes les demi-heures, jusqu'à l'après-midi du 9. Le ciel s'étant alors éclairci, notre hori-

zon s'étendit de toutes parts à plusieurs lieues, sans apercevoir *l'Aventure*. Nous étions à deux ou trois lieues à l'est de l'endroit d'où nous la vîmes la dernière fois, et nous portions à l'ouest, avec un vent très fort du nord-nord-ouest, accompagné d'une mer grosse qui venait du même rumb; ce qui, joint à une augmentation de vent, m'obligea de mettre en panne jusqu'à huit heures du lendemain matin. Durant cet intervalle nous ne découvrîmes point *l'Aventure*, quoique le temps fût assez clair, quoique nous eussions tiré des coups de canon, et fait de faux feux toute la nuit. N'ayant plus d'espérance de la revoir, je fis voile et je gouvernai sud-est, avec un vent très frais, accompagné d'une mer très grosse du même rumb. Tout l'équipage fut affligé de cette séparation : nous ne jetions jamais les yeux sur l'Océan sans témoigner quelque chagrin de voir notre vaisseau seul au milieu de cette mer inconnue et lointaine; la vue d'un second bâtiment avait jusqu'alors adouci nos peines et inspiré la gaîté.

Tandis que je louvoyais dans ce parage, des pinguins et des plongeurs frappèrent souvent nos yeux, ce qui nous fit conjecturer que la terre n'était pas loin; mais il nous était impossible de dire dans quelle direction. A mesure que nous avancions au sud nous perdîmes de vue les pinguins et la plupart des plongeurs, et nous rencontrâmes, comme

à l'ordinaire, une grande quantité d'albatros, de pétrels bleus, de coupeurs-d'eau, etc.

Le 17 février, par un temps assez bon, un ciel clair et serein, et entre minuit et trois heures du matin, nous aperçûmes dans les cieux des clartés semblables à celles qu'on voit dans l'hémisphère septentrional, et qu'on appelle *aurore boréale*, ou *clartés septentrionales* : je n'avais pas encore ouï parler de l'aurore australe. L'officier de quart observa qu'elle se brisait quelquefois en rayons de forme spirale, et en forme circulaire, et qu'ensuite la lueur était très forte, et le spectacle très beau. Il ne put pas y remarquer une direction particulière; car elle paraissait en différens temps et en différentes parties du ciel, et elle répandait sa lumière sur toute l'atmosphère.

A cinq heures du matin nous arrivâmes sur une île de glace que nous atteignîmes à midi : elle avait plus d'un demi-mille de circuit, et au moins deux cents pieds de haut, quoiqu'il y eût autour peu de glaces flottantes. Tandis que nous délibérions si l'on mettrait en mer ou non les chaloupes, pour en prendre quelques morceaux, il s'en détacha de l'île une grosse quantité. On travailla sur-le-champ pour aller les ramasser. J'observai que les pièces, grandes et petites, qui se brisèrent, dérivaient fort promptement à l'ouest : elles s'éloignèrent des bords de l'île dans cette direction, et en peu d'heures elles

furent répandues sur un grand espace de mer. Je suis persuadé que cela était produit par un courant qui portait de ce côté; car le vent devait avoir peu d'effet sur la glace, d'autant plus qu'une houle large et creuse venait de l'ouest.

Dans la nuit du 20 l'aurore australe parut très brillante et très lumineuse. On la vit d'abord à l'est, un peu au-dessus de l'horizon, et bientôt après elle se répandit sur tout le firmament. Cette aurore australe différait des aurores boréales en ce qu'elle était toujours d'une couleur bleuâtre, au lieu que dans le nord elles prennent différentes teintes, et surtout une couleur de feu et de pourpre. Quelques fois elle cachait les étoiles, d'autres fois on les voyait à travers sa substance.

Le 21 au matin, ayant un peu de vent et une mer tranquille, deux circonstances favorables pour faire provision de glaces, je gouvernai sur la plus grande des îles qui étaient devant nous, et nous l'atteignîmes à midi, temps où nous étions par 59 degrés de latitude sud, et 92 degrés 30 minutes de longitude est. Nous avions aperçu trois ou quatre pinguins deux heures auparavant. Comme je trouvai une grande quantité de glaces flottantes, je fis mettre en mer deux chaloupes. Tandis qu'elles en prenaient à bord quelques morceaux, l'île, qui n'avait pas moins d'un demi-mille de circonférence, et trois ou quatre cents pieds d'élévation au-dessus

de la surface de la mer, se renversa presque entièrement : la base occupa la place du sommet, et le sommet celle de la base. Nous ne remarquâmes pas que ce renversement en eût accru ou diminué la hauteur.

Le 23 nous étions par 61 degrés 52 minutes de latitude sud, et 95 degrés 2 minutes de longitude est. Je revirai et fis de petites bordées pendant la nuit, qui était extrêmement orageuse, épaisse et brumeuse, avec de la pluie neigeuse et de la neige. Environnés de périls de toutes parts, nous devions soupirer après la pointe du jour. Enfin l'aurore vint encore augmenter nos alarmes en offrant à notre vue des montagnes escarpées de glace, que nous avions passées la nuit sans les apercevoir.

Tant de circonstances défavorables, jointes aux nuits sombres de cette saison avancée, m'empêchèrent d'exécuter la résolution que j'avais prise de passer encore une fois le cercle antarctique. En conséquence, le 24 février, à quatre heures du matin, je portai au nord avec un vent très fort, accompagné de neige et de pluie neigeuse, et une mer grosse, qui mit en pièces beaucoup d'îles de glace. Ce morcellement ne nous fut pas avantageux : nous eûmes au contraire un bien plus grand nombre de petits bancs à éviter. Les gros morceaux qui se détachent de ces îles, ne se voyant pendant la nuit que lorsqu'ils sont sous le vaisseau, sont bien

plus dangereux que les îles elles-mêmes, qu'on aperçoit communément d'un peu loin, à cause de leur très haute élévation au-dessus de la surface de l'eau, à moins que le temps ne soit brumeux et sombre. Ces dangers cependant nous étaient devenus si familiers, qu'ils ne nous causaient pas de longues inquiétudes; d'ailleurs ils étaient compensés par l'eau douce que ces îles de glace nous fournissaient très à propos, et sans laquelle nous aurions éprouvé de grands besoins. Leur aspect est aussi très pittoresque. Nous en avons vu qui avaient un creux au milieu, ressemblant à une caverne percée de part en part, et qui admettait le jour de l'autre côté. Plusieurs ressemblaient à un clocher, ou avaient une forme spirale. L'imagination comparait en liberté les autres à des objets connus.

Le soir le vent diminua, et la nuit nous eûmes deux ou trois heures d'un calme qui fut suivi par une brise légère de l'ouest, avec laquelle je gouvernai à l'est à toutes voiles. Nous rencontrâmes un grand nombre d'îles de glace. Nous n'avions trouvé que peu d'oiseaux les derniers jours : ils étaient de l'espèce des albatros, des coupeurs-d'eau et des pétrels bleus. Il faut remarquer que, depuis notre arrivée au milieu des glaces, pas un seul des pétrels blancs ou des pétrels antarctiques ne frappa nos regards. Le soir du 25 nous étions par

60 degrés 51 minutes de latitude, et 95 degrés 41 minutes de longitude est.

Entre huit heures du matin du 26 et midi du lendemain nous tombâmes sur plusieurs îles de glace, desquelles une si grande quantité de morceaux s'étaient détachés, qu'ils couvraient la mer tout autour, et rendaient la navigation encore plus dangereuse. Cependant, à midi nous en étions débarrassés. Le soir le vent baissa et tourna au sud-ouest; mais le ciel ne s'éclaircit que le lendemain : je portai alors toutes les voiles, et peu d'îles de glace s'opposèrent à notre route : le dernier vent en avait probablement détruit une grande quantité. Une mer si large et si creuse avait accompagné le vent à mesure qu'il tournait de l'est au sud-ouest, que certainement entre ces deux rumbs il n'y a point de terre d'une étendue considérable à cent soixante ou cent cinquante lieues de notre position.

La hauteur moyenne du thermomètre à midi, les derniers jours, fut d'environ 35 degrés, c'est-à-dire un peu plus considérable qu'elle ne l'était ordinairement dans la même latitude, environ un mois ou cinq semaines auparavant; par conséquent l'air était plus chaud. Tandis que le temps fut réellement chaud, les vents étaient non-seulement plus forts, mais encore plus fréquens, avec un temps presque continuel d'humidité et de brouillard. Les

animaux que nous avions à bord en ressentirent les effets : neuf petits cochons qu'une truie avait mis bas le matin furent tous tués par le froid avant quatre heures de l'après-midi, malgré tous nos soins pour les conserver. J'eus, ainsi que plusieurs personnes de l'équipage, des engelures aux doigts des mains et des pieds. Tel fut l'été dont nous jouîmes.

Je poursuivis ma route à l'est, inclinant au sud, jusqu'à trois heures de l'après-midi du 4 mars, où nous étions par 60 degrés 37 minutes de latitude, et 113 degrés 24 minutes de longitude. Le 5 nous passâmes une île de glace et plusieurs morceaux de glaces flottantes. Notre latitude fut déterminée par la hauteur méridienne du soleil qui se montrait de temps en temps pendant quelques minutes jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le ciel était en général si couvert, et il y avait tant de brume et de brouillard, que nous voyions rarement son disque, ainsi que celui de la lune. Cependant, depuis quelques jours, le temps ne pouvait pas être appelé très froid; mais il ne ressemblait en rien au temps d'été, du moins d'après les idées que je me suis formées de l'été dans l'hémisphère septentrional, où je n'ai été qu'à 60 degrés de latitude.

Le 6 nous avions trois grandes îles de glace en vue : l'une surtout était plus large que toutes celles

qui jusqu'alors s'étaient offertes à nos regards. Le côté en face de nous semblait avoir un mille d'étendue, et par conséquent elle n'avait pas moins de trois milles de circonférence. Comme nous la dépassâmes la nuit, nous entendîmes un craquement continuel, qui provenait sans doute des morceaux qui s'en détachaient; car la mer, à quelque distance autour de nous, était couverte de grandes et de petites pièces de glace, et l'île elle-même ne semblait plus aussi considérable que le soir de la veille. Elle n'avait pas moins de cent pieds de hauteur, et cependant telles étaient la force impétueuse et l'élévation des vagues qui se brisaient sur ses côtes, qu'une résistance si subite les portait plus haut que le sommet. Nous étions par 59 degrés 58 minutes de latitude sud, et 118 degrés 39 minutes de longitude est.

Le 8 le temps devint bon, le ciel s'éclaircit, et la nuit fut extrêmement agréable, ainsi que le matin du lendemain : le firmament était si clair, et le temps si serein et si doux, que nous n'avions pas eu un aussi beau jour depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance. On en a peu de pareils dans ces parages, et ce qui le rendait encore plus charmant, nous n'apercevions pas une seule île de glace. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 40 degrés. Notre latitude était de 59 degrés 44 minutes, et notre longitude de 121 degrés 9 minutes.

Le 13, par 58 degrés 59 minutes de latitude, et 134 degrés de longitude, le firmament était si clair à l'horizon, que nous découvrions un espace de plusieurs lieues autour de nous. Nous eûmes peu de vent durant la nuit, quelques ondées de neige, et une gelée très âpre. Le 14 le firmament s'obscurcit, il y eut des rafales accompagnées d'ondées épaisses et fortes de grêle et de neige, qui couvrirent, sans relâche, les ponts, les voiles et les agrès, jusqu'à cinq heures du soir du 15. Plusieurs grosses mouettes grises, qui chassaient un albatros blanc, nous procurèrent un divertissement assez agréable : elles l'atteignirent, malgré la longueur de ses ailes, et elles tâchaient de l'attaquer par-dessous le ventre, parce qu'elles savent probablement que cette partie est sans défense. L'albatros, dans ces occasions, n'avait d'autre moyen d'échapper qu'en plongeant son corps dans l'eau : son bec formidable semblait alors les écarter. Les mouettes sont en général très fortes et très voraces, et, aux îles Faroé, elles mettent souvent des agneaux en pièces, et elles emportent les lambeaux dans leur nid. L'albatros n'est pas si vorace : il vit de petits animaux marins, et surtout de *mollusca*.

Je portai toujours à l'est, inclinant vers le sud, avec un vent frais du sud-ouest, jusqu'à cinq heures du lendemain matin. Étant alors par 59

degrés 7 minutes de latitude sud, et 146 degrés 53 minutes de longitude est, je mis le cap au nord-est, et à midi au nord, ayant résolu de quitter les hautes latitudes méridionales, et de marcher à la Nouvelle-Zélande, pour y apprendre des nouvelles de *l'Aventure* et y rafraîchir mon équipage. Je désirais d'ailleurs reconnaître la côte orientale de la terre de Van-Diémen, afin de m'assurer si elle est jointe à la Nouvelle-Galles méridionale.

La nuit du 17 le vent sauta au nord-ouest, et souffla par rafales, accompagnées d'une brume très épaisse et de pluie. Ce temps dura toute la journée du 18; mais le soir, par 56 degrés 15 minutes de latitude sud, et 150 degrés de longitude, le ciel s'éclaircit. La nuit, les aurores australes furent très brillantes. Le lendemain au matin nous vîmes un veau marin, et vers midi quelques pinguins et une plus grande quantité de passe-pierres, par 55 degrés 1 minute de latitude, et 152 degrés 1 minute de longitude est : par 54 degrés 4 minutes de latitude, nous aperçûmes aussi une poule du port Egmont, et d'autres passe-pierres. Les navigateurs ont communément regardé ces rencontres comme des signes certains du voisinage de la terre; mais je ne puis point confirmer cette opinion. Nous n'eûmes alors connaissance d'aucune terre, et il n'est pas possible qu'il y en eût une plus proche que la Nouvelle-Zélande, ou

la terre de Van-Diémen, dont nous étions éloignés de cent soixante lieues.

Comme le vent, qui soufflait toujours entre le nord et l'ouest, ne me permettait pas de toucher à la terre de Van-Diémen, je commandai la route sur la Nouvelle-Zélande, et, ne craignant point de rencontrer de dangers, je fis de la voile la nuit ainsi que le jour, par un vent très fort, qui fut suivi d'une brume pluvieuse, et d'une très grosse houle. Nous continuâmes à trouver, de temps à autre, un veau marin, des poules du port Egmont, et des algues marines.

Le 25 la terre de la Nouvelle-Zélande fut aperçue du haut des mâts, et à midi on la voyait de dessus le pont, s'étendant à la distance de dix lieues. Comme je voulais mouiller à la baie Dusky, ou à tout autre port que je pourrais trouver, dans la partie méridionale de Tavaï Poemammou, je gouvernai sur la terre à toutes voiles, profitant d'un vent frais de l'ouest, et d'un temps assez clair, qui ne fut pas cependant de longue durée, car, à quatre heures et demie, la côte, qui n'était pas à plus de quatre milles, se trouva, en quelque manière, couverte d'une brume épaisse : nous étions alors devant l'entrée d'une baie, que je prenais pour la baie Dusky, trompé par quelques îles qui gisent à son embouchure.

Craignant de courir, pendant la brume, sur une

plage que nous ne connaissions pas, et voyant à l'avant des brisans et des terres rompues, je revirai par vingt-cinq brasses d'eau, et je cinglai au large avec un vent du nord-ouest. Cette baie gît sur le côté méridional du cap ouest : on peut la reconnaître à un rocher blanc qui est sur une des îles à son entrée. Je ne vis que fort loin cette partie de la côte dans mon premier voyage, et nous l'avons aperçue dans le second au milieu de tant de circonstances désavantageuses, que ma description sera courte, de peur de commettre des erreurs. Je portai au sud, jusqu'à onze heures du soir que je revirai pour gouverner au nord, ayant une mer très grosse et très irrégulière. Le lendemain, à cinq heures du matin, le vent diminua et j'arrivai sur la terre, et nous entrâmes dans la baie Dusky.

Ainsi se termina notre première campagne à la recherche des terres australes. Depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance, jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous essuyâmes toutes sortes de maux : les voiles et les agrès avaient été mis en pièces, le tangage et le roulis du vaisseau très violens, et ses œuvres-mortes rompues par la véhémence des entorses. Les effets terribles de la tempête, peints avec tant d'expression et de force par l'habile rédacteur du voyage de l'amiral Anson, ne furent rien en comparaison de ce que

nous eûmes d'ailleurs à souffrir. Contraints de combattre sans cesse l'âpreté d'un élément rigoureux, nous étions exposés à la pluie, à la grêle et à la neige; nos agrès étaient toujours couverts d'une glace qui coupait les mains de ceux qui étaient obligés de les toucher. Il nous fallut faire de l'eau avec des glaces, dont les particules salines engourdissaient et scarifiaient tour à tour les membres des matelots; nous courions le danger perpétuel de nous briser contre ces masses énormes de glace qui remplissent la mer australe : l'apparition fréquente et subite de ces périls tenait continuellement l'équipage en haleine pour manœuvrer le vaisseau avec promptitude et avec précision. Le long intervalle que nous passâmes au milieu des flots et le manque de provisions fraîches ne furent pas moins pénibles : les hameçons et les lignes qu'on avait distribués aux équipages avaient jusqu'alors été inutiles; car, dans ces latitudes élevées, on ne trouve d'autres poissons que des baleines; et il n'y a que sous la zone torride que l'on puisse pêcher, lorsque la profondeur de la mer est incommensurable. Le soleil se montrait très rarement, et l'obscurité du ciel et des brumes impénétrables, qui duraient quelquefois plusieurs semaines, inspiraient la tristesse et éteignaient la gaîté des matelots les plus joyeux.

§ 4.

Ce que nous fîmes dans la baie Dusky. Plusieurs entrevues avec les naturels du pays.

Le temps était délicieux et l'air très doux. Poussés par un léger souffle de vent, nous avions passé devant un grand nombre d'îles couvertes de bois, et des arbres toujours verts offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes. Des troupes d'oiseaux de mer animaient les côtes, et tout le pays retentissait d'une musique formée par les oiseaux des forêts. Après avoir souhaité avec tant d'empressement de voir la terre, nos yeux ne pouvaient se rassasier de la contempler, et le visage de tout le monde annonçait la joie et la satisfaction.

De superbes points de vue dans le style de Salvator Rosa, des forêts antédiluviennes, de nombreuses cascades, qui se précipitaient de toutes parts avec un doux murmure, contribuaient d'ailleurs à notre bonheur, et les navigateurs, à la suite d'une longue campagne, sont si prévenus en faveur du pays le plus sauvage, que ce canton de la Nouvelle-Zélande nous semblait le plus beau qu'ait produit la nature. Les voyageurs, après une grande détresse, ont tous ces idées, et c'est avec une chaleur d'imagination qu'ils ont vu les rochers escarpés

de Juan Fernandez, et les forêts impénétrables de Tinian !

Comme notre mouillage n'était pas trop commode, j'envoyai le lieutenant Pickersgill au côté sud-est de la baie, pour en découvrir un meilleur, et j'allai moi-même faire des recherches de l'autre côté, où je trouvai un havre extrêmement serré. M. Pickersgill dit à son retour qu'il en avait rencontré un très convenable à tous égards. Celui-ci me parut préférable au mien, et je résolus d'y aller dans la matinée. Le bateau de pêche était revenu avec assez de poissons pour le souper de tout l'équipage; et, pendant quelques heures de la matinée, on en prit une assez grande quantité pour le dîner. J'eus dès lors espérance d'être abondamment pourvu de ce rafraîchissement. Les côtes et les bois semblaient remplis de volailles, et nous comptions tous goûter des jouissances que, dans notre situation, on pouvait appeler le luxe de la vie. Ces avantages me déterminèrent à passer quelque temps dans cette baie, afin de l'examiner en entier, d'autant plus que personne n'avait jamais débarqué sur aucune des parties méridionales de la Nouvelle-Zélande.

Le 27 mars j'appareillai avec une brise légère, et, manœuvrant sur le havre de Pickersgill, j'y entrai par un canal qui avait à peine deux fois la largeur du vaisseau, et nous amarrâmes dans une petite

crique, à l'avant et à l'arrière, si près de la côte que le sommet d'un grand arbre, que la nature avait, en quelque sorte, préparé pour nous, touchait à notre plat-bord. On trouva ici tant de bois à brûler, et tant de bois de mâture, que nos vergues étaient enlacées dans les branches d'arbres, et, à environ cent verges de la poupe, il y avait un beau courant d'eau douce. Dans cette position, on commença à préparer, au milieu des bois, les emplacemens nécessaires pour l'observatoire de l'astronome, pour la forge et les tentes des voiliers, des charpentiers et des tonneliers; car nos ferrures, nos voiles et nos futailles avaient besoin de réparation. Nous étions obligés aussi de débarquer les tonneaux, de faire de l'eau, et de couper du bois à brûler. On se mit en outre à brasser de la bière avec les branches ou feuilles d'un arbre qui ressemble beaucoup au sapinette noir d'Amérique [1]. La connaissance que j'avais de cet arbre et sa ressemblance avec le sapinette me firent juger qu'en y mêlant du jus de moût de bière et de mélasse, on en composerait une bière très saine, qui suppléerait aux végétaux qui manquent en cet endroit, et l'événement prouva que je ne me trompais pas.

Le petit nombre de chèvres et de moutons qui nous restaient à bord ne devaient pas, suivant toute apparence, être aussi bien nourris que nous;

[1] Les Anglais donnent à cette espèce de sapin le nom de *spruce*.

car l'herbe y est peu abondante, grossière et âpre. Quelque mauvaise qu'elle fût, je croyais qu'ils la dévoreraient avec avidité; mais nous fûmes très surpris de voir qu'ils ne voulaient pas en goûter, et qu'ils n'aimaient pas mieux des plantes plus tendres. En les examinant on reconnut que leurs dents étaient relâchées, et que plusieurs avaient tous les symptômes d'un scorbut invétéré. Des quatre brebis et des beliers pris au Cap, dans le dessein de les laisser à la Nouvelle-Zélande, je n'avais pu conserver qu'un mâle et une femelle, et même ils étaient tellement malades, malgré tous nos soins, que nous craignions qu'ils n'en mourussent.

Quelques-uns des officiers remontèrent la baie sur un petit bateau dans le dessein de chasser; mais ils découvrirent, à deux ou trois milles du vaisseau, des Zélandais qui lançaient à l'eau un canot, et ils revinrent vers midi m'en avertir; car jusqu'ici nous n'avions pas vu de naturels du pays. A peine furent-ils rentrés à bord, qu'une pirogue parut en travers d'une pointe à environ un mille, et bientôt après elle repassa derrière la pointe, et nous ne l'aperçûmes plus, probablement à cause d'une ondée de pluie qui tombait alors; car, dès que la pluie eut cessé, la pirogue reparut de nouveau, et vint à une portée de fusil de notre bâtiment. Elle était montée par sept ou huit hommes qui nous regardèrent pendant quelque temps, et s'en retour-

nèrent: tous les signes d'amitié que nous leur fîmes ne les engagèrent pas à s'approcher davantage. Après midi je pris deux chaloupes, avec plusieurs officiers volontaires, et j'allai dans l'anse où on les observa pour la première fois, espérant de les revoir. Je trouvai la pirogue échouée sur la côte, près de deux petites huttes où étaient plusieurs vestiges de feu, quelques filets de perle, un petit nombre de poissons répandus sur la côte, et d'autres dans la pirogue; mais nous ne rencontrâmes personne : les Indiens s'étaient probablement retirés dans les bois. Après avoir resté quelque temps sur la côte, et laissé au milieu de la pirogue des médailles, des miroirs, de la rassade, etc., je me rembarquai, et nous voguâmes à l'entrée de la baie, où rien de remarquable ne frappa nos yeux. En revenant je mis à terre à la même place qu'auparavant, et toujours sans voir personne. Cependant les insulaires n'étaient pas loin, puisque nous sentions la fumée de leurs feux. Je ne jugeai pas à propos de marcher en avant, ni de les forcer à une entrevue qu'ils semblaient éviter : je savais bien que le moyen de l'obtenir était de les laisser maîtres du temps et du lieu. Il ne parut pas qu'ils eussent touché à ce que nous avions laissé : à ces présens j'ajoutai pourtant une hache, et pour leur en montrer l'usage on coupa des branches d'un arbre auquel on la planta. Le soir je retournai à bord.

L'anse est si spacieuse que toute une flotte pourrait y mouiller : elle est environnée au sud-ouest par les collines les plus élevées de toute la baie, et entièrement revêtues de bois depuis le sommet jusqu'au bord de l'eau. Les diverses pointes qui s'avancent et les différentes îles répandues dans la baie forment un coup d'œil pittoresque. La mer tranquille et éclairée par le soleil couchant, les nuances variées de la verdure et le chant des oiseaux qui résonnait de toutes parts pendant cette soirée paisible, adoucissaient la dureté qu'offrait d'ailleurs ce paysage.

La matinée du 2 avril fut agréable, et les lieutenans Clerke et Edgcumbe, et MM. Forster, remontèrent la baie sur un bateau pour y chercher des productions de la nature; le lieutenant Pickersgill, M. Hodges et moi nous allâmes prendre une vue du côté nord-ouest. Nous touchâmes dans notre route au rocher des Veaux-Marins, et nous en tuâmes trois : l'un de ces veaux, qui pesait deux cent vingt livres, et qui avait six pieds de long, fut très difficile à prendre : ses blessures le mirent en fureur, et il attaqua notre chaloupe. Après avoir passé plusieurs îles, nous atteignîmes enfin le bras le plus septentrional et le plus occidental de la baie : les côtés de ces bras sont formés par la terre de la pointe de Cinq-Doigts. Il y avait au fond de cette anse plusieurs canards, des poules de bois et d'au-

tres oiseaux sauvages. Nous en tuâmes quelques-uns, et nous fûmes à bord à dix heures du soir.

Dès le grand matin du 6 les officiers allèrent à la chasse dans l'anse de l'Oie, où j'avais été le 2; et, accompagné de MM. Forster et de M. Hodges, je partis pour continuer à reconnaître la baie; je fis surtout attention au côté septentrional, où je découvris une belle anse fort étendue, et au fond de laquelle est une rivière d'eau douce. On voit plusieurs jolies petites cascades sur le côté occidental; et les côtes sont si escarpées qu'un vaisseau pourrait s'en tenir assez près pour qu'on remplît les futailles sur le pont à l'aide d'un tuyau. On tua dans cette anse quatorze canards, outre d'autres oiseaux, et je l'ai appelée *anse des Canards*[1].

En retournant à bord, le soir, nous eûmes une courte entrevue avec trois des naturels du pays, un homme et deux femmes. Ils se découvrirent eux-mêmes à nous les premiers, sur la pointe nord-est de l'île des Indiens, ainsi nommée par moi à cause de cela. Nous passions sans les voir, si l'homme ne nous eût appelés par des cris. Il se tenait avec sa massue à la main sur la pointe d'un rocher; et derrière lui, au bord du bois, étaient les deux femmes qui avaient chacune à la main une pique. Ils avaient le teint de couleur d'olive ou d'un brun foncé; leurs cheveux étaient noirs

[1] Duck-Cove.

bouclés et remplis d'huile et de poussière de craie rouge. L'homme les portait attachés sur le haut de la tête, et les femmes courts. Leurs corps étaient très bien proportionnés dans la partie supérieure, mais leurs jambes étaient minces, tournées en dehors et mal faites : nous leur dîmes, dans la langue de Taïti : *Tayo harre*, mon ami, viens ici.

L'homme ne put s'empêcher de montrer beaucoup de crainte lorsque notre bateau s'approcha du rocher : cependant il garda son poste avec intrépidité, et il ne se remua pas même pour ramasser les petits présens que nous lui jetions à terre. Enfin je débarquai, tenant à la main des feuilles de papier blanc; j'allai à lui et je l'embrassai; je lui offris les bagatelles que j'avais sur moi, et je dissipai sur-le-champ sa frayeur. Bientôt après, les deux femmes, les officiers qui s'étaient embarqués avec moi, et quelques-uns des matelots vinrent nous joindre. Nous passâmes ensuite environ une demi-heure sans nous entendre, et la plus jeune des deux femmes, qui babillait continuellement, eut la plus grande part dans cette conversation. Un des matelots dit que la langue des femmes est bonne dans toutes les parties du monde. Nous leur offrîmes du poisson et de la volaille que nous avions sur notre bateau; mais ils rejetèrent ces dons, et ils nous firent entendre qu'ils n'en avaient pas besoin. Le soir il fallut les quitter;

alors la plus jeune des femmes, qui, par la volubilité de sa langue, surpassait toutes les parleuses que j'aie jamais rencontrées, dansa devant nous; l'homme nous examina avec beaucoup d'attention : quelques heures après notre arrivée à bord, l'autre escouade revint sans avoir eu d'incidens agréables.

Le lendemain au matin je fis, avec MM. Forster et M. Hodges, une autre visite aux naturels du pays; je leur portai diverses choses qu'ils reçurent avec beaucoup d'indifférence, si l'on en excepte les haches et les clous de fiche, qu'ils estimaient plus que tout le reste. Cette entrevue se passa au même endroit que celle de la veille, et nous vîmes alors toute la famille, composée de deux femmes que nous prîmes pour ses épouses, d'une troisième très jeune, d'un garçon d'environ quatorze ans, et de trois petits enfans, dont le plus jeune était à la mamelle. Ils étaient tous de bonne mine, excepté l'une des femmes, qui avait une grosse loupe sur la lèvre supérieure; et elle paraissait fort négligée par l'homme, à cause de cette difformité. Ils nous menèrent dans leur habitation placée au milieu des bois, à peu de distance des bords. Nous trouvâmes deux petites huttes d'écorce d'arbre et de bâtons; sur la grève d'une crique, près des huttes, une petite pirogue double, assez grande pour transporter toute la famille de place en place. Tandis que nous fûmes parmi eux, M. Hodges fit leur

portrait; et ils lui donnèrent le nom de *Toe-toe*, mot qui signifie sans doute *marquer* ou *peindre*. En les quittant, le chef me présenta une pièce d'étoffe, ou un vêtement de leur propre fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux et des peaux d'albatros. Je crus d'abord que c'était en retour de nos présens; mais il me détrompa bientôt, en me témoignant qu'il désirait l'une des couvertures de notre bateau. Je compris ce qu'il voulait, et je lui en fis faire une de drap rouge dès que je fus à bord, où la pluie me retint le jour suivant.

Le 9 le temps fut beau; nous allâmes revoir nos Zélandais, et je les avertis de notre approche, en poussant des cris à leur manière; mais ils ne nous répondirent point, et ils ne vinrent point à notre rencontre sur la côte comme à l'ordinaire. J'en appris bientôt la raison; car nous les trouvâmes dans leurs habitations : ils s'habillaient et se paraient avec soin. Leurs cheveux étaient peignés et huilés, rattachés au haut de la tête et ornés de plumes blanches : quelques-uns portaient une tresse de plumes autour de leur tête, et ils avaient tous des bouquets de plumes blanches fichés dans leurs oreilles. Ajustés ainsi, et tous debout, ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie. J'avais sur mes épaules le manteau ou la couverture destinée au chef, et je la lui présentai : il en fut si charmé

qu'il détacha de sa ceinture pour me le donner son patou-patou, qui était d'un os de gros poisson. Nous ne fûmes que peu de temps auprès d'eux; et, après avoir employé le reste du jour à reconnaître la baie, la nuit nous renvoya à bord.

Le temps fut nébuleux pour nous, sans pluie; mais en arrivant au vaisseau on nous dit qu'il avait plu sans relâche. Nous fîmes souvent la même remarque durant notre séjour à la baie Dusky. Les hautes montagnes, le long de la côte sud de la baie, et dont la pente diminue par degrés vers le cap ouest, occasionent probablement cette différence dans l'atmosphère. Ces montagnes étant presque toujours couvertes de nuages, et le vaisseau, se trouvant au-dessous, était exposé aux vapeurs qu'on voyait se mouvoir avec divers degrés de vitesse sur les flancs des collines, et qui, enveloppant d'un brouillard blanc et à demi opaque les arbres sur lesquels elles passaient, se convertissaient enfin en pluie ou en brumes qui nous mouillaient jusqu'aux os. Les îles, dans la partie septentrionale, qui n'ont pas de ces collines élevées pour attirer les brouillards, les laissent passer librement jusqu'aux montagnes couvertes de neiges. Le brouillard continuel qui nous entourait causait, dans tout le vaisseau, une humidité malsaine, et gâtait notre collection de plantes. Le bâtiment, mouillé si près de la côte, était couvert par des bois, comme on l'a dit: même

dans le beau temps nous vivions dans l'obscurité, et il fallait allumer des flambeaux à midi : mais le poisson frais, la bière de myrte et de pin nous maintenaient en bonne santé, malgré les inconvéniens de notre position.

Nous étions de véritables ichthyophages : nous mangions du poisson apprêté de toutes les manières, et nous employions toutes sortes d'expédiens pour prévenir le dégoût. Parmi les espèces variées qu'offrait la mer, nous nous bornâmes à une particulière que les matelots appelaient *poisson de charbon*, et dont le goût ressemble à peu près à celui de la morue : il est en effet du genre de la morue; sa chair est ferme, succulente et nourrissante, mais pas aussi grasse ni aussi forte que celle de plusieurs autres de cette baie, que nous trouvions délicieux, mais qui nous dégoûtaient bientôt. Une très belle écrevisse, des poissons à coquilles, et de temps en temps un cormoran, un canard, un pigeon et un parrot, nous procuraient un régal extraordinaire.

Le 12 les Zélandais vinrent en famille nous faire une visite. Comme ils approchaient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution, j'allai à leur rencontre sur une chaloupe; et, dès que je fus près d'eux, j'entrai dans leur pirogue : mais je ne pus jamais les engager à venir aux côtés du vaisseau; et enfin je fus obligé de les laisser sui-

vre leur inclination. Ils débarquèrent dans une petite anse, tout près de nous, et ensuite ils vinrent s'asseoir sur la côte en travers de *la Résolution*, d'où ils nous parlèrent. Je fis alors jouer les cornemuses et les fifres, et battre du tambour. Ils ne montrèrent aucune attention pour les deux premiers instrumens; mais ils parurent attentifs au son du tambour. Malgré nos invitations et nos caresses, ils ne voulurent cependant pas se déterminer à monter à bord; mais ils conversèrent, sans se faire entendre, très familièrement avec les officiers et les matelots qui allaient près d'eux : ils avaient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns de nos gens que pour d'autres, et nous avions lieu de croire qu'ils prenaient ceux-là pour des femmes. La jeune Zélandaise témoigna un attachement extraordinaire à un homme en particulier, jusqu'à ce qu'il découvrît son sexe; mais dès lors elle ne voulut plus le souffrir près d'elle. Je ne sais si, par cette réserve, elle le punissait de s'être découvert en prenant quelque liberté, ou si ce fut un effet de sa pudeur.

L'après-midi je conduisis M. Hodges à une grande cascade qui tombe d'une haute montagne sur le côté méridional de la baie, à environ une lieue au-dessus de l'endroit où nous étions. Cette cascade semble peu considérable, quand on la regarde du bas, à cause de sa grande élévation; mais, après avoir

monté deux cents verges plus haut, nous la vîmes à découvert, et ce spectacle est d'une extrême beauté. Une colonne transparente et argentée, de huit ou dix verges de circonférence, qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un rocher perpendiculaire, élevé de cent verges, frappe d'abord les regards. Au quart de la hauteur, la colonne, rencontrant une portion de roc un peu inclinée, forme une nappe limpide d'environ vingt-cinq verges de largeur. Sa surface bouclée se brise en tombant sur toutes les petites éminences, et les eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin d'environ cent verges de tour, enfermé de trois côtés par les flancs des rochers, et au front par des masses énormes de pierres irrégulièrement entassées les unes sur les autres. Le courant s'ouvre un passage entre ces pierres, et s'enfuit en écumant le long de la pente de la colline, jusqu'à la mer.

Tous les environs de cette cascade, à la distance de cent verges, sont remplis de vapeurs aqueuses que produit la violence de la chute. Ce brouillard est si épais qu'il pénétrait, comme de la pluie, nos vêtemens en quelques minutes. Je montai sur la pierre la plus élevée devant le bassin; et, en regardant au-dessous, je remarquai un superbe arc-en-ciel d'une forme parfaitement circulaire, occasioné par les rayons du soleil, réfractés dans la vapeur

de la cascade. Au-delà de ce cercle le reste du brouillard était teint de couleurs prismatiques, réfractées dans un ordre inverse. Je voyais à gauche des rochers escarpés, bruns, festonnés au sommet par des arbres et des arbrisseaux, et à droite un tas prodigieux de grosses pierres, que la force du torrent avait probablement arrachées de la montagne. De là s'élève un banc incliné, haut d'environ soixante-quinze verges, sur lequel est placé un rempart perpendiculaire de vingt-cinq verges, couronné de verdure et de feuillages. Plus loin, à droite, les rochers brisés sont revêtus de mousses, de fougères, d'herbes et de fleurs; même les deux côtés du courant sont couverts d'arbrisseaux et d'arbres qui ont jusqu'à quarante pieds. Le bruit de la cascade est si fort et les échos voisins le répètent si constamment, qu'il étouffe presque tout autre son : les oiseaux paraissent s'en écarter un peu. Dans le lointain le chant aigu des grives, les accens plus graves des oiseaux à cordon, et la mélodie enchanteresse des pivoines, résonnaient de toutes parts et ajoutaient encore aux charmes de cette scène pittoresque. En jetant les regards autour de soi, on aperçoit une baie étendue, jonchée de petites îles, embellies par des arbres élevés ; au-delà, des montagnes majestueuses d'un côté portent vers le ciel leurs têtes revêtues de nuages et de neige, et de l'autre l'immense pleine de l'Océan termine

votre horizon. Il est impossible d'exprimer avec des mots la magnificence de ce tableau; mais le pinceau admirable de M. Hodges l'a rendu avec vérité. Après avoir bien joui d'un coup d'œil si ravissant, nous contemplâmes les fleurs qui animaient le terrain, et les petits oiseaux qui chantaient avec tant de gaîté : la création végétale et la création animale étaient plus belles et plus abondantes dans cette baie que partout ailleurs où nous avions débarqué : peut-être le climat est plus doux, parce que les côtés perpendiculaires du rocher réfléchissent les rayons du soleil, et mettent cet espace à l'abri des tempêtes.

Cette cascade est à la pointe orientale d'une anse, et court sud-ouest l'espace de deux milles : je la nommai l'*anse de la Cascade*. On y trouve un bon mouillage, et tout ce qui est nécessaire à des navigateurs. A l'entrée, gît une île sur chaque côté de laquelle est un passage : celui du côté oriental est beaucoup plus large que l'autre. Un peu au-dessus de l'île, et près de la côte sud-est, il y a deux rochers couverts à la marée haute. C'est dans cette anse que nous vîmes, pour la première fois, les naturels du pays.

En retournant à bord, le soir, je reconnus que nos amis les Zélandais avaient établi leur habitation à environ cent verges de notre aiguade, ce qui était une grande marque de leur confiance en nous.

Ce soir les officiers allèrent à la chasse sur le côté septentrional de la baie, et ils menèrent avec eux le petit canot pour les transporter de place en place.

Le 13, M. Forster et moi, nous montâmes la pinasse, afin de reconnaître les îles et les rochers qui gisent à l'entrée de la baie. Je commençai par ceux qui sont sur le côté sud-est de l'île de l'Ancre. J'y trouvai une anse très serrée, à l'abri de tous les vents, que j'appelai l'*anse du Goûté*[1], parce que nous y mangeâmes une écrevisse, au bord d'un ruisseau agréable, où des arbres nous préservèrent du vent et du soleil. Les rameurs nous menèrent ensuite aux îles les plus intérieures. Nous y vîmes plusieurs veaux marins, et nous en tuâmes quatorze, que nous rapportâmes au vaisseau. Les veaux marins, dans la baie Dusky, sont tous de l'espèce appelée ours de mer, que le professeur Steller a trouvés le premier sur l'île de Behring, près du Kamtschatka, et qui, par conséquent, sont fort communs aux deux hémisphères. Ils sont très nombreux aux extrémités méridionales du continent de l'Amérique et de l'Afrique, ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande et sur la terre de Diémen. Ceux de la baie Dusky ne diffèrent que par la grosseur de ceux du Kamtschatka : ils étaient plus petits. Il fut difficile de les tuer. Plusieurs, mortellement

[1] Luncheon-Cove.

blessés, s'échappèrent et teignirent la mer de leur sang. On mange leur chair, qui est presque noire, ainsi que le cœur et le foie. Il fallut cependant en enlever la graisse, qui a une forte odeur d'huile.

Le matin du 15, le ciel étant devenu clair, je fis équiper deux bateaux, et je continuai de reconnaître la baie, accompagné de MM. Forster et de plusieurs officiers, que j'envoyai sur la chaloupe à l'anse des Oies, où nous devions passer la nuit : sur ces entrefaites j'examinai les havres et les îles qui étaient sur ma route. Chemin faisant je tuai une vingtaine de pièces de volaille, et je pris assez de poissons pour en servir à toute notre troupe. J'arrivai au rendez-vous un peu avant la nuit.

Les officiers qui montaient une des chaloupes retrouvèrent le petit chien noir qui s'était perdu le 2 : étant près de la côte, ils avaient entendu, vers la pointe voisine, un hurlement douloureux; et, au moment où ils débarquèrent, l'animal monta avec empressement sur leur bord. Quoiqu'il eût passé quinze jours dans les bois, il n'était point affamé; au contraire, il paraissait gras et bien portant. Il s'était probablement nourri de gros râles, que nous appelons poules d'eau, qu'on trouve en abondance dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, et de poissons à coquilles, qui couvrent les rochers, ou de poissons morts, que rejette la mer

sur la grève. On peut en conclure que les animaux carnivores s'y multiplieraient, s'il y en avait quelques-uns, puisque le pays fournit des alimens qui leur sont propres. D'ailleurs nous en aurions sûrement aperçu après tant d'excursions faites dans l'intérieur des terres, et les naturels du pays se serviraient de leurs fourrures dans leur climat humide et froid, plutôt que de peaux de chiens et d'oiseaux.

Nos amis les Zélandais, dont j'ai déjà parlé, nous firent une autre visite; et, le lendemain, le chef de famille et sa fille se décidèrent à venir à notre bord, tandis que les autres allèrent à la pêche sur leur pirogue. Je leur montrai nos chèvres et nos moutons, qui étaient sur la côte. Ils les regardèrent d'abord quelque temps avec une insensibilité stupide; mais ensuite ils les demandèrent. Nous ne leur en donnâmes pas, parce qu'ils les auraient laissés mourir de faim. Avant que l'homme posât le pied sur le fronton pour entrer dans notre bâtiment, il se retira à l'écart, plaça une pate d'oiseau et des plumes blanches dans ses oreilles, et rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin. Il prit à sa main cette branche, et il en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau, en répétant une harangue ou prière qui semblait avoir des cadences régulières et un mètre comme un poëme. Dès qu'il eut fini, il la jeta dans les grandes chaînes de hau-

bans, et il monta à bord. Quoique la jeune femme ne fît d'ailleurs que rire et danser, elle parut très sérieuse durant la harangue, et elle se tint à côté de l'homme qui parlait. Cette manière de prononcer avec pompe et avec respect un discours aux étrangers est générale parmi les insulaires de la mer du Sud.

Je conduisis les deux Zélandais dans ma chambre où nous déjeunions : ils s'assirent à table, mais ils ne voulurent goûter d'aucun de nos mets. L'homme cherchait à savoir où nous dormions, et il furetait dans tous les coins de la pièce, dont chaque partie lui causait de la surprise ; mais il ne pouvait pas fixer un moment son attention sur un objet particulier. Les ouvrages de l'art lui apparaissaient sous le même point de vue que ceux de la nature, et il était aussi éloigné de concevoir les uns que les autres. Le nombre et la force de nos ponts, ainsi que d'autres parties du bâtiment, semblaient cependant le frapper davantage. Avant d'entrer, il m'avait présenté une pièce d'étoffe et une hache de talc vert : il donna une seconde pièce d'étoffe à M. Forster; et la fille, reconnaissant M. Hodges, dont elle avait tant admiré le pinceau, lui en offrit amicalement une troisième. Cette coutume de faire des présens est répandue chez les naturels des îles de la mer du Sud; mais je ne savais pas encore qu'on l'observât à la Nouvelle-Zélande. De tout ce

que mon hôte reçut de moi, les haches et les clous de fiche avaient le plus de prix à ses yeux. Dès qu'une fois il les avait touchés, il ne voulait plus les laisser sortir de ses mains, tandis qu'il portait négligemment partout, et à la fin oubliait de reprendre la plupart des autres présens. Nos hôtes eurent une querelle : l'homme battit la jeune fille, qui lui rendit ses coups et se mit à pleurer. Nous ne savons pas quelle fut la cause de cette dispute; mais, si la jeune Indienne était fille du Zélandais, il paraît qu'ils ne respectent pas beaucoup les droits paternels : on peut dire aussi que cette famille solitaire, méprisant les coutumes et les règlemens de la société civile, agissait en tout d'après l'impulsion de la nature, qui se révolte contre toute espèce d'oppression.

Nos oies les amusèrent beaucoup; ils caressèrent aussi à diverses reprises un joli chat; mais ils lui rebroussaient toujours le poil, quoique nous leur montrassions à le coucher de l'autre côté : ils admiraient probablement la richesse de sa fourrure.

Ils n'entrèrent dans nos chambres qu'après un long débat; ils furent surtout charmés d'apprendre l'usage des chaises, et de voir qu'on les portait de place en place.

Parmi les différentes caresses qu'ils nous firent, l'homme tira de dessous son vêtement un petit sac de cuir; et, après y avoir mis avec beaucoup de

cérémonie ses doigts qui en sortirent couverts d'huile, il voulut oindre mes cheveux; mais je n'acceptai pas cet honneur, parce que l'onguent, qui était peut-être pour les Zélandais un parfum délicieux, sentait mauvais pour nous; et la saleté du sac qui le contenait achevait de nous dégoûter. M. Hodges fut contraint de subir l'opération ; car la jeune fille ayant plongé une touffe de plumes dans cette huile, elle voulut absolument en orner le col de notre dessinateur.

Dès que je me fus débarrassé d'eux, je fis équiper deux chaloupes pour aller examiner le fond de la baie : l'une fut montée par MM. Forster, M. Hodges et moi, et l'autre par le lieutenant Cooper. Je remontai le côté méridional, et nous arrivâmes au fond de la baie au coucher du soleil. En nous éloignant de la mer nous trouvâmes les montagnes élevées, plus escarpées et plus stériles. La hauteur et la grosseur des arbres diminuaient insensiblement; on ne voyait plus que des buissons, ce qui ne s'observe pas dans les autres parties du monde, où l'intérieur d'un pays renferme de plus belles forêts et de plus beaux bois que les côtes de la mer. Nous apercevions très distinctement les Alpes méridionales, dont le haut sommet était couvert de neige. Nous passâmes près de plusieurs îles couvertes, où il y avait de petites anses et de petits ruisseaux; sur une des pointes avancées nous décou-

vrîmes une belle cascade et un grand rocher, revêtu d'arbres et de buissons : l'eau était au bas parfaitement calme, polie et transparente; on y voyait, comme dans une glace, le paysage des environs; et une foule de points de vue pittoresques, réunis par des masses de lumière et d'ombre, produisaient un effet admirable.

Nous choisîmes pour passer la nuit une grève près d'un ruisseau et d'un bois. Les uns rassemblèrent du bois sec; et il est quelquefois difficile d'en trouver dans un pays aussi humide que la Nouvelle-Zélande : les autres firent du feu. Ceux-ci dressèrent une petite tente; ceux-là nettoyèrent et séchèrent le terrain aux environs. Quelques matelots préparèrent le poisson, plumèrent et rôtirent avec empressement la volaille, mirent la table et firent le service : nous soupâmes avec beaucoup d'appétit, discourant sur la petite délicatesse des nations civilisées. Nous écoutâmes ensuite les plaisanteries de nos matelots, qui, en mangeant autour du feu, racontaient des histoires véritablement comiques, entremêlées de juremens, d'imprécations et d'expressions grossières. Après avoir calfeutré notre tente avec des feuilles de fougère, nous nous étendîmes sur nos manteaux : nos fusils et nos havre-sacs de chasse nous servirent de traversins.

Le lendemain je débarquai sur un des côtés, en ordonnant à la chaloupe d'aller à notre rencon-

tre de l'autre côté. A peine fûmes-nous à terre que nous vîmes quelques canards : en me glissant doucement à travers les buissons, je vins à bout d'en tuer un. Au moment où je tirai, les naturels, que nous n'avions pas découverts, poussèrent un cri horrible en deux ou trois endroits près de nous. Nous leur répondîmes par d'autres cris, et nous nous retirâmes à notre chaloupe qui était à un demi-mille au large. Les Zélandais continuèrent leurs cris, mais sans nous suivre. Je reconnus ensuite qu'ils ne le pouvaient pas, parce qu'il y avait un bras de rivière entre eux et nous, et que leur nombre n'était pas proportionné au bruit qu'ils faisaient. Dès que je vis qu'il y avait une rivière, j'y marchai avec la chaloupe, et je fus bientôt joint par M. Cooper. Avec ce renfort je remontai la rivière, tuant des canards sauvages : nous entendîmes de temps en temps les naturels du pays dans les bois. Enfin un homme et une femme se montrèrent sur le bord de la rivière : la femme agitait dans sa main quelque chose de blanc en signe d'amitié. Il est à remarquer que presque toutes les nations de la terre ont choisi la couleur blanche, ou les branches vertes, pour annoncer leurs dispositions pacifiques, et qu'avec ces emblèmes dans leurs mains, ils se confient à la bonté des étrangers, quoique cette couleur blanche et ces branches vertes n'aient aucune liaison intrinsèque avec

l'idée d'amitié et de paix. Comme M. Cooper était près d'eux, je lui dis de débarquer : sur ces entrefaites je profitai de la marée pour remonter la rivière aussi haut qu'il me serait possible. A peine eus-je fait un demi-mille que je fus arrêté par la force du courant et par de grosses pierres qui étaient au milieu du lit.

M. Forster père monta sur une colline, à travers des fougères, des arbres pouris et des forêts épaisses, et il arriva au bord d'un joli lac, d'environ un demi-mille de diamètre. L'eau était limpide, douce et d'un bon goût; mais les feuilles des arbres qui s'y plongeaient de tous côtés lui avaient donné une couleur brunâtre : il ne vit qu'une petite espèce de poisson sans écailles, brun et tacheté de jaune, ressemblant à la truite. Une forêt sombre, composée de grands arbres, enfermait le lac, et des montagnes de différentes formes s'élevaient tout autour. Les environs étaient déserts et silencieux; on n'entendait pas le gazouillement d'un seul oiseau, tant il faisait froid à cette hauteur, et il n'y avait pas une plante qui poussât des fleurs : ce lieu tranquille inspirait une douce mélancolie.

J'appris à mon retour que M. Cooper n'ayant pas débarqué au moment où les Zélandais l'attendaient, ils s'étaient retirés dans les bois; mais deux autres naturels du pays parurent alors sur le bord opposé. J'essayai inutilement d'en obtenir une en-

trevue; car, à mesure que j'approchais de la côte, ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt, qui était si épaisse qu'elle les dérobait à notre vue. Le jusant m'obligea de quitter la rivière, et de me réfugier à l'endroit où nous avions passé la nuit. Après y avoir déjeuné, je m'embarquai pour retourner à bord; mais, au moment où je me mettais en route, nous aperçûmes, sur la côte opposée, deux hommes qui nous appelèrent par des cris, ce qui me détermina à faire ramer vers eux. Je débarquai sans armes avec deux de nos messieurs : les deux Zélandais, à environ cent verges du bord de l'eau, tenaient chacun une pique à la main; ils se retirèrent quand j'avançai avec mes deux camarades; mais ils m'attendirent quand je m'approchai seul.

Il me fallut un peu de temps pour les engager à mettre bas leurs piques. L'un d'eux la quitta cependant, et vint à ma rencontre, ayant à sa main une plante, dont il me donna à tenir une extrémité, tandis qu'il tenait l'autre; et, dans cette position, il commença une harangue, dont je n'entendis pas un mot : il fit de longues pauses, pour me laisser, à ce que je crus, le temps de répondre, car, dès que j'avais prononcé quelques mots, il continuait. Quand cette cérémonie, peu longue, fut finie, nous nous saluâmes l'un l'autre. Il ôta ensuite son habou ou vêtement, et il me le mit sur le dos, et la

paix sembla alors fermement établie. Mes camarades vinrent auprès de moi sans causer aucune alarme aux deux Zélandais, qui, au contraire, saluèrent chacun d'eux, à mesure qu'il arrivait.

Leurs traits étaient un peu sauvages, mais assez réguliers : leur teint brun ressemblait d'ailleurs à celui des individus de la famille de l'Ile de l'Indien; ils avaient les cheveux touffus et la barbe frisée et noire. Leur stature, quoique moyenne, annonçait la force; leurs jambes et leurs cuisses étaient très minces, et leurs genoux trop gros. On doit être étonné de leur courage; car, malgré leur infériorité, ils ne se cachèrent point, quoiqu'ils ne connussent ni nos principes ni notre caractère. Parmi tant d'îles, de havres et de forêts, il nous aurait été impossible de découvrir la famille de l'Ile de l'Indien, si elle ne s'était pas montrée elle-même la première. Ils n'essayèrent point de tomber sur nous à l'improviste, et jamais ils ne nous attaquèrent; et cependant ils en eurent souvent l'occasion, quand nous nous dispersions en petites troupes au milieu des bois. Ils nous donnèrent divers exemples remarquables de courage. Le Zélandais qui vint près de nous avec la jeune femme, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, désira de tirer aussi, et nous y consentîmes volontiers. La jeune femme, que nous regardions comme sa fille, se jeta à terre devant lui, et le supplia, tout effrayée, de renoncer à cette

entreprise; mais il fut insensible, et il tira un premier coup de fusil, et ensuite plusieurs autres, avec beaucoup de fermeté.

Je donnai un couteau et une hache à chacun de ces deux Indiens : c'était peut-être ce que je pouvais leur offrir de plus précieux ; c'était du moins ce qu'il y avait pour eux de plus utile. Ils désiraient nous conduire à leur habitation, et ils nous dirent qu'ils nous présenteraient quelques alimens; je fus fâché que la marée et d'autres circonstances ne me permissent pas d'accepter leur invitation. Nous aperçûmes d'autres naturels du pays sur les bords du bois; mais ils se tinrent éloignés de nous : c'étaient probablement leurs femmes et leurs enfans. Quand je les quittai, ils nous suivirent à notre chaloupe, et, voyant les fusils couchés sur l'arrière, ils firent signe de les ôter. On leur accorda ce qu'ils désiraient : ils s'approchèrent alors, et nous aidèrent à mettre en mer. Nous ne remarquâmes ni pirogues ni bateaux : deux ou trois morceaux de bois attachés ensemble servaient à les transporter sur la rivière, au bord de laquelle ils vivaient. Le poisson et les oiseaux y sont en si grande abondance, qu'ils ne vont pas chercher fort loin leur nourriture, et ils n'ont pas beaucoup d'inquiétude de la part de leurs voisins qui sont en petit nombre. Tous les Zélandais de ce canton n'excédaient pas, je crois, trois familles.

De retour au vaisseau, j'appris que le Zélandais et sa fille avaient resté à bord la veille jusqu'à midi, et que, nos gens leur ayant dit que j'avais laissé des poissons dans l'anse de la Cascade où je les trouvai pour la première fois, ils les allèrent prendre. Cette petite famille quitta ce canton, et nous ne la revîmes point; ce qui est d'autant plus extraordinaire que nous l'avions toujours chargée de présens. Nous ne leur donnâmes pas moins de neuf ou dix haches, trois ou quatre fois autant de grands clous de fiche, outre plusieurs autres choses. Avec autant de meubles précieux, il n'y avait pas de Zélandais aussi riches; et ils avaient eux seuls plus de haches que tout le reste du pays.

Le 21 j'allai sur les îles chasser au veau marin. La houle était si grosse que nous ne pûmes débarquer qu'à un endroit où nous en tuâmes dix. Ces animaux nous étaient d'une grande utilité: les peaux servaient aux agrès, la graisse donnait de l'huile à brûler, et nous mangions la chair.

Le 23 M. Pickersgill, M. Gilbert et le docteur Sparrman allèrent à l'anse de la Cascade, dans le dessein de monter en haut d'une montagne : ils en atteignirent le sommet à deux heures de l'après-midi, ainsi que je le reconnus par les feux qu'ils allumèrent. De retour à bord, le soir, ils m'apprirent que dans l'intérieur du pays on n'apercevait que des montagnes stériles, couvertes de

neige, des roches escarpées, et d'affreux précipices, séparés par des vallées ou plutôt par des abîmes qui inspiraient de la frayeur.

Ils trouvèrent au sommet de l'une d'elles de petits buissons, et diverses plantes alpines que nous n'avions vues nulle part; un peu plus bas, un arbrisseau plus grand, et au-dessous un espace couvert d'arbres secs et morts : les bois vifs commençaient ensuite, et augmentaient en grosseur à mesure que nos voyageurs descendaient la montagne. L'entrelacement des ronces et des lianes avait rendu la montée assez fatigante; mais la descente fut dangereuse, parce qu'ils furent obligés de marcher à l'aide des arbres et des buissons sur le bord des précipices dont on vient de parler. Ils rencontrèrent trois ou quatre arbres qu'ils prirent pour des palmiers, et ils en coupèrent un qui leur fournit des rafraîchissemens.

Il nous restait cinq oies de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Espérance, et le lendemain au matin, j'allai à l'anse des Oies, que j'ai ainsi nommée pour cela, et je les y laissai. Deux raisons me déterminèrent à choisir cette place : il n'y avait point d'habitans qui pussent les troubler; et, comme on y trouve beaucoup de nourriture, je suis persuadé qu'elles se multiplieront, qu'elles se répandront sur toute la Nouvelle-Zélande, et qu'enfin elles rempliront l'intention que

j'ai eue en les y déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse et aux environs, et à dix heures du soir nous fûmes de retour à bord. L'un de nos messieurs tua un héron blanc.

Depuis huit jours nous avions un beau temps continu, circonstance que je crois très peu commune dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, et surtout à cette saison de l'année : je profitai de ce beau temps pour compléter nos provisions d'eau et de bois, faire raccommoder les agrès, calfater le vaisseau, et tout disposer afin de remettre en mer.

Le 27 je partis pour reconnaître le bras ou le goulet que je découvris le jour où je revins du fond de la baie. Après l'avoir remonté, ou plutôt descendu l'espace de deux lieues, je trouvai qu'il communique à la mer, et qu'il offre aux vaisseaux qui vont au nord une meilleure sortie que celui par où j'étais entré. Nous tuâmes quarante-quatre autres oiseaux, pies de mer, canards, etc.; et cependant je ne m'écartai point d'un pied de ma route, et je ne perdis pas plus de temps qu'il n'en fallut pour les ramasser.

Nos tentes, nos munitions étaient à bord le 28; et je n'attendais que du vent pour sortir du havre, par le nouveau passage dont j'ai parlé, et par où je me proposais de rentrer en mer. Comme il n'y avait plus rien sur la côte, je mis le feu à divers

endroits du terrain que nous avions occupé; on le bêcha et on y sema différentes espèces de grains de jardin. Le sol ne promettait pas un grand succès à la plantation, mais je n'en trouvai point de meilleur.

Les améliorations que nous avions faites dans cet endroit annoncent bien la supériorité de puissance des hommes civilisés sur les hommes barbares. En peu de jours dix Européens avaient éclairci et défriché les bois, dans un espace de plus d'une acre : cinquante Nouveaux-Zélandais, avec leurs outils de pierre, n'auraient pas fait le même travail en trois mois. Ce canton, où une quantité innombrable de plantes entassées sans aucun ordre offraient l'image du chaos, était devenu, sous nos mains, un joli champ où cent vingt hommes exerçaient leur industrie sans relâche.

Nous abattîmes de grands arbres qu'on scia en planches, ou qu'on fendit pour le feu. On plaça au bord d'un ruisseau, dont nous facilitâmes l'entrée dans la mer, une longue file de futailles qu'on remplissait avec aisance. Plus loin on tirait des plantes indigènes, dont les naturels du pays ignoraient la propriété, une boisson agréable et salutaire qui rafraîchissait les travailleurs. D'autres apprêtaient soigneusement un repas de poissons délicieux. Les calfats et les agréeurs, placés sur les côtés du vaisseau et sur les mâts, contribuaient à animer la

scène, et remplissaient l'air de leurs chants, tandis que l'enclume, au bas de la colline voisine, résonnait sous les coups du marteau : déjà les arts commençaient à fleurir dans ce nouvel établissement ; le crayon et le pinceau d'un jeune artiste rendaient la forme des animaux et des végétaux de ces bois déserts ; cette contrée pittoresque et sauvage se retrouvait sur une toile : la nature, étonnée de se voir si fidèlement copiée, y conservait ses teintes et ses couleurs les plus brillantes. Les sciences ne dédaignaient point ce lieu solitaire : un observatoire, garni des meilleurs instrumens, occupait le centre des ouvrages, et l'œil attentif d'un astronome y contemplait le mouvement des corps célestes ; des philosophes observaient les plantes et les animaux des forêts et des mers ; en un mot, on apercevait de tous côtés la naissance des arts et des sciences au milieu d'un pays plongé jusque-là dans une longue nuit d'ignorance et de barbarie : mais ce charmant tableau ne devait pas subsister long-temps ; il s'évanouit comme un météore. Nos outils et nos instrumens furent reportés à bord : un reste de culture attesta seul notre séjour. Les ronces étoufferont bientôt les plantes utiles que soignaient nos mains ; bientôt on ne trouvera plus de trace de nos travaux industrieux, et la côte rentrera dans son premier chaos.

Le 29 avril j'appareillai et débouquai entre l'extrémité orientale de l'Ile de l'Indien, et l'extrémité ouest de l'île Longue. Il y eut calme, ce qui m'obligea de mouiller du côté nord de la dernière île. Le mauvais temps et l'examen de plusieurs entrées de la baie nous retardèrent quelques jours. Durant cet intervalle, je fus attaqué de la fièvre, et j'eus à l'aine une violente douleur qui se termina par une enflure au pied droit.

Le matin du 6 mai j'envoyai le lieutenant Pickersgill, accompagné de MM. Forster, examiner le second bras qui tourne à l'est. Le ciel clair, qui avait continué de régner, fut remplacé par une tempête qui dura tout le jour et la nuit suivante. Le 8 M. Pickersgill revint avec ses camarades.

En remontant le nouveau bras, nous aperçûmes des deux côtés une foule de cascades, de poissons et beaucoup d'oiseaux. Les bois, composés principalement d'arbrisseaux, semblaient très nus : la plupart des feuilles étaient tombées, et un jaune pâle déparait ce qui en restait. Ces annonces de l'hiver ne se montraient pas encore dans les autres parties de la baie, et il est probable que les hautes montagnes des environs, couvertes de neige, contribuaient à cette décadence prématurée. Le vent était si fort et les vagues si élevées, qu'en quelques minutes nous fûmes jetés à plus d'un demi-mille sous le vent, et nous courûmes de grands

risques de périr par un naufrage. Nous eûmes beaucoup de peine à regagner le bras d'où nous venions de sortir; nous mouillâmes à l'entrée septentrionale d'une petite anse resserrée. Notre chaloupe amarrée le mieux qu'il nous fut possible, nous gravîmes sur une colline, où nous fîmes du feu au milieu d'un rocher étroit, et nous essayâmes de griller quelques poissons. Quoique nous fussions mouillés jusqu'aux os, nous ne pûmes pourtant pas nous tenir près du feu : les flammes se précipitaient tout autour en tourbillon, et nous étions obligés, à chaque moment, de changer de place, pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut tellement, qu'il était difficile de nous tenir debout sur ce terrain nu : nous résolûmes donc, pour la plus grande sûreté de nous et de notre chaloupe, de traverser l'anse, et de passer la nuit dans les bois, immédiatement sous le vent des hautes montagnes. Nous saisîmes tous un tison ardent, et nous sautâmes dans notre bateau, comme si nous eussions marché à une expédition désespérée. Nous fûmes encore plus mal au milieu des bois que sur le rocher, car ils étaient si humides, que le feu voulait à peine y brûler. Rien ne nous mettait à l'abri d'une grosse pluie : l'eau qui tombait d'ailleurs des feuilles nous mouillait encore davantage, et la fumée, que le vent ne laissait pas monter, nous étouffait. Comme nous étions épuisés de fatigue, nous dormîmes quelques momens;

mais un effrayant coup de tonnerre nous éveilla : la tempête, plus furieuse, était devenue un véritable ouragan. Le rugissement des vagues, qu'on entendait de loin, inspirait l'épouvante ; d'un autre côté, l'agitation des forêts et la chute bruyante des gros arbres, qui se fracassaient en tombant, rendaient la côte tumultueuse. Au moment où j'allais jeter un coup d'œil sur notre chaloupe, un éclair terrible illumina tout le bras de la mer : je vis les vagues fumantes se rouler en montagnes les unes sur les autres ; en un mot, tout semblait présager un bouleversement universel. L'éclair fut accompagné de l'explosion la plus éclatante que j'aie jamais entendue, et ce bruit, répercuté par les roches brisées qui nous environnaient, prit une nouvelle force. Nous passâmes la nuit dans cette situation déplorable.

M. Pickersgill, qui avait reconnu le bras, jugea qu'il s'étend à l'est, l'espace d'environ huit milles. Il y a un bon mouillage, du bois, de l'eau douce, des oiseaux de mer et du poisson. A neuf heures je partis afin d'examiner l'autre entrée, qui était la plus voisine de la mer, et j'ordonnai à M. Gilbert et au maître d'équipage d'aller examiner le passage en mer, tandis que l'équipage à bord disposait tout pour l'appareillage. Je remontai l'entrée jusqu'à cinq heures de l'après-midi : le mauvais temps m'obligea alors de revenir avant d'en avoir vu

l'extrémité. Comme cette entrée est presque parallèle à la côte de la mer, je pensai qu'elle communiquait peut-être avec le havre douteux, ou quelque autre passage au nord. Les apparences cependant ne favorisaient point cette opinion: la pluie ne me permit pas de résoudre la question, quoiqu'il n'eût fallu pour cela que quelques heures. J'avais fait environ dix milles vers le haut de ce passage, et je crus en apercevoir la fin. Je découvris sur le côté septentrional trois anses, dans l'une desquelles, ainsi que sur le côté méridional, entre la grande terre et les îles qui gisent à environ quatre milles, au haut de l'entrée, on trouve un bon mouillage, de l'eau, du bois et tout ce qu'on peut attendre d'ailleurs en poissons et oiseaux de mer. Durant cette excursion, nous tuâmes trente-six de ces oiseaux. Après avoir travaillé contre le vent et la pluie, les rameurs me remirent à bord de *la Résolution* à 9 heures du soir: nous étions tous mouillés jusqu'aux os.

La pluie cessa et le temps s'éclaircit le lendemain 9. Mais, comme il n'y avait point de vent pour nous porter en mer, les officiers se divisèrent en deux parties de chasse. J'allai avec MM. Forster, etc., revoir le bras dans lequel j'étais la veille, et les autres se rendirent dans les anses et sur les îles que M. Gilbert avait découvertes, et qui étaient remplies d'oiseaux de mer. La journée fut agréable, et

le soir nous ramena à bord : notre troupe avait fait bonne chasse, et la seconde une assez mauvaise.

Tout le matin du 10 nous eûmes des vents forts de l'ouest, accompagnés de grosses pluies : les grains étaient si violens sur la haute terre, qu'il aurait été dangereux de mettre à la voile. L'après-midi ils furent plus maniables, et le temps devint bon : nous prîmes deux bateaux, M. Cooper et moi, et nous allâmes tuer des veaux marins sur les rochers qui sont à cette entrée de la baie. Le ciel était un peu défavorable à cette chasse, et une mer très haute rendait le débarquement difficile : cependant nous en tuâmes dix, mais on ne put en ramener que cinq à bord.

Tandis qu'on appareillait, le matin du 11, j'envoyai une chaloupe pour chercher les cinq autres veaux marins. A 9 heures on leva l'ancre avec une brise légère du sud-est. Je portai en mer, et nous prîmes la chaloupe sur notre route. Notre latitude observée était alors de 45 degrés 30 minutes sud.

§ 5.

Baie Dusky. Description du pays voisin, de ses productions et de ses habitans.

Comme je connais peu d'endroits à la Nouvelle-Zélande qui offrent les rafraîchissemens nécessaires aux marins en aussi grande abondance que la baie

Dusky, la courte description que j'en vais faire, ainsi que du pays voisin, sera peut-être agréable aux lecteurs curieux, et, dans la suite, de quelque utilité aux navigateurs. Quoique cette contrée soit fort éloignée des bornes où s'arrête le commerce actuel du monde, on ne peut pas dire quel usage les siècles futurs feront des découvertes des modernes.

Il y a deux entrées dans cette baie. L'entrée méridionale est au côté nord du cap Ouest, par 45 degrés 48 minutes de latitude sud : elle est fermée au sud par la terre du Cap, et au septentrion par la pointe des Cinq-Doigts. Plusieurs rochers pointus qui gisent en son travers, et qui paraissent avoir la forme des cinq doigts de la main, quand on les regarde d'une certaine position, rendent cette pointe remarquable : c'est de là qu'elle a pris son nom. La terre de cette pointe se reconnaît encore mieux par le peu de ressemblance qu'elle a avec les terres voisines : c'est une péninsule étroite, qui court nord et sud ; elle est d'une hauteur médiocre, partout égale, et partout couverte de bois.

Il n'est pas difficile d'entrer dans la baie de ce côté, parce qu'on aperçoit tous les dangers : cependant l'eau est trop profonde pour qu'on puisse y mouiller, excepté dans les anses et les havres, et très près des côtes, qui même en beaucoup d'endroits ne permettent pas de jeter l'ancre ; mais les

mouillages qu'on trouve sont également sûrs et commodes. Je ne connais point de havre pour deux ou trois vaisseaux meilleur que celui de Pickersgill : il gît sur la côte sud, en travers de l'extrémité occidentale de l'Ile des Indiens, qu'on distingue aisément des autres par sa plus grande proximité de cette côte. Il y a un passage qui mène des deux côtés de l'île au havre, devant lequel elle est située. Le passage est plus grand du côté oriental; mais il faut prendre garde à un rocher submergé qui est près de la grande terre, vis-à-vis cette extrémité de l'île. En serrant l'île de près, on évite le rocher, et on se tient sur un lieu propre au mouillage. L'anse de la Cascade est le mouillage qui suit de ce côté: il y a place pour une flotte entière, et un passage y mène de l'un ou de l'autre côté de l'île qui gît à l'entrée.

L'entrée septentrionale gît par 45 degrés 38 minutes de latitude sud, à cinq lieues au nord de la pointe des Cinq-Doigts. Pour bien apercevoir cette entrée, il est nécessaire de s'approcher à peu de milles de la côte, parce que toute la terre, en dedans et de chaque côté, est d'une grande hauteur. On peut cependant reconnaître sa position de beaucoup plus loin, car elle gît au-dessous des premières montagnes escarpées, qui s'élèvent au nord de la terre de la pointe des Cinq-Doigts. La plus méridionale de ces montagnes est remarquable par

deux petits tertres qui sont à son sommet. Quand cette montagne reste au sud-sud-est, vous êtes devant l'entrée, sur la côte sud de laquelle il y a plusieurs îles. L'île la plus occidentale et la plus extérieure est la plus considérable par sa hauteur et par sa circonférence. Je l'ai appelée *Brise-Mer*[1], parce qu'elle met réellement cette entrée à l'abri de la violence de la houle sud-ouest, à laquelle la seconde entrée est si exposée.

Le pays est extrêmement montueux, non-seulement aux environs de la baie Dusky, mais dans toute la partie sud de cette côte occidentale de Tavaï Poemammou. On ne trouve nulle part des sites plus sauvages ni plus escarpés : on ne voit dans l'intérieur que des sommets de montagnes d'une hauteur étonnante, et des rochers stériles absolument pelés, excepté où elles sont couvertes de neige; mais la terre qui touche la mer et toutes les îles sont revêtues d'un bois épais presque jusqu'au bord de l'eau. On n'aperçoit aucune prairie, et il n'y a de terrain plat qu'au fond des anses profondes, où un ruisseau tombe dans la mer. Tout est couvert de forêts ou de ronces : on ne trouve pas un seul endroit de pâturage. Il y a, comme dans le reste de la Nouvelle-Zélande, des arbres de différentes espèces, propres à l'architecture na-

[1] Break-Sea.

vale, à la bâtisse des maisons, à l'ébénisterie, et à plusieurs autres usages. La plupart de ces arbres ont de six à huit et dix pieds de tour, et de soixante à quatre-vingts ou cent pieds de hauteur, et ils sont asses gros pour en faire un grand mât d'un vaisseau de 50 canons.

Cette partie de la Nouvelle-Zélande, ainsi que toutes les autres, est remplie d'un grand nombre d'arbres et de buissons aromatiques, la plupart de l'espèce des myrtes; mais, au milieu de tant de variétés, je n'en ai pas rencontré un seul qui donnât du fruit bon à manger.

Les lianes, les ronces et les buissons, qui rendent presque impénétrable l'intérieur du pays, font croire que, dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, l'industrie des hommes n'a jamais mutilé les forêts, et qu'elles y conservent leur véritable état de nature. Nos différentes excursions appuyèrent cette opinion : non-seulement des plantes et des buissons obstruaient notre passage, mais nous trouvions sur notre chemin un grand nombre d'arbres pourris, que les vents et la vieillesse avaient abattus. De jeunes arbres, des plantes parasites, de la fougère et de la mousse, poussaient de toutes parts au milieu du fertile terreau qui entourait le vieux bois : une écorce trompeuse couvrait quelquefois une substance intérieurement pourie, et en voulant marcher dessus

nous enfoncions jusqu'à la ceinture. Les animaux offrent une autre preuve que les hommes n'y ont point encore changé la nature, et nous crûmes d'abord que la baie Dusky était entièrement inhabitée. Les petits oiseaux qui remplissent les bois connaissent si peu les hommes, qu'ils se juchaient tranquillement sur les branches d'arbres les plus voisines de nous, même à l'extrémité de nos fusils, et peut-être que nous étions pour eux des objets nouveaux, qu'ils regardaient avec une curiosité égale à la nôtre.

Le sol est un terreau très noir, formé évidemment de végétaux pouris; il est si peu compacte, qu'il enfonce sous vous à chaque pas: voilà peut-être pourquoi j'ai vu de si grands arbres abattus par le vent, même dans la partie la plus épaisse des bois. L'espace entre les arbres est tout couvert de mousse et de fougère de différentes espèces; mais, excepté le lin et le chanvre, et un petit nombre d'autres plantes, il y a peu d'herbages, et nous n'en avons point trouvé de comestibles, si ce n'est une poignée de cresson d'eau et une quantité égale de céleri. Le poisson est ce qu'il y a de plus abondant dans la baie Dusky. Les veaux marins sont les seuls animaux amphibies: ils rôdent en grand nombre autour de cette baie, sur les petits rochers et sur les îles près de la côte de la mer.

Nous y avons compté cinq différentes espèces

de canards. Le plus gros est de la taille du canard musqué : il a un beau plumage de couleurs agréablement variées; et c'est pour cela que nous lui donnâmes le nom de *canard peint*. Le mâle et la femelle portent une grande tache blanche sur chaque aile : la femelle est blanche à la tête et au cou; mais toutes les autres plumes, ainsi que celles de la tête et du cou du mâle, sont brunes et variées. La seconde espèce a le plumage brun, les ailes d'un vert brillant, et elle est à peu près de la grosseur d'un canard domestique anglais. La troisième est le canard gris-bleu, dont on a déjà parlé, ou le *canard sifflant*, comme quelques-uns l'appellent, à cause du sifflement qu'il produit. Ce qu'il y a de plus remarquable, le bec des canards de cette troisième espèce est mou et d'une substance cartilagineuse, peut-être parce qu'il suce les vers que laisse le flot sur la grève. La quatrième est un peu plus grosse que la sarcelle, et d'un gris noir extrêmement luisant au-dessus du dos, et d'une couleur de suie grisâtre, foncée au-dessous du ventre : le mâle a quelques plumes blanches à la queue. Elle a une crête rouge sur la tête; le bec et les pieds couleur de plomb; l'œil doré, et quelques rayures blanches dans les plus petites plumes. Il y a peu de canards de cette sorte, et nous n'en avons vu que sur la rivière au fond de la baie. Enfin la dernière espèce ressemble beaucoup à la sarcelle, et l'on m'a dit

qu'elle est très commune en Angleterre. Les autres oiseaux de mer ou de terre se trouvent dans les diverses parties de la Nouvelle-Zélande, excepté le pétrel bleu, dont j'ai parlé auparavant, et les poules d'eau ou de bois. Quoique ces poules soient assez nombreuses là, je n'en ai jamais vu ailleurs qu'une : c'est peut-être parce que, ne pouvant voler, elles habitent les bords des bois, et se nourrissent de ce que la mer répand sur la grève. Elles sont de l'espèce du râle, et si douces et si peu sauvages, qu'elles restaient devant nous, et nous regardaient jusqu'à ce qu'on les tuât à coups de bâton. Les naturels en ont peut-être détruit la plus grande partie. Elles ressemblent beaucoup aux poules ordinaires de nos basses-cours, dont elles ont la grosseur. La plupart sont de couleur noire sale et d'un brun foncé, et très bonnes en pâté et en fricassée. Parmi les petits oiseaux, je ne dois pas omettre l'oiseau à cordon[1], le poy et la queue-d'éventail, à cause de leur singularité, d'autant plus qu'on n'en fait pas mention dans mon premier voyage.

L'oiseau à cordon est ainsi appelé parce qu'il a deux petits appendices au-dessous de son bec, aussi larges que ceux d'un petit coq de basse-cour : il est plus long qu'un oiseau noir anglais. Son bec est court et épais, et il a les plumes couleur de plomb

[1] Wattle-Bird.

foncé : ses appendices sont d'un jaune lourd, presque couleur d'orange.

Le poy est plus petit que l'oiseau à cordon. Il a les plumes d'un beau bleu mazarin, excepté celles du cou, qui sont d'un très joli gris d'argent; et deux ou trois autres courtes et blanches, qu'ils portent à la racine de l'aile. Deux petites touffes de plumes bouclées, et blanches comme la neige, lui pendent en dessous du cou ; on les appelle ses *poies;* et, comme ce mot signifie à Taïti des *pendans d'oreilles*, nous l'avons donné à l'oiseau. Il n'est pas moins remarquable par le charme de sa voix que par la beauté de son plumage. Sa chair est délicieuse, et les bois ne nous fournissaient pas de mets aussi friands. Il y a différentes espèces de queues-d'éventail : le corps de la plus remarquable n'est guère plus gros qu'une bonne aveline; cependant elle étend une queue d'un joli plumage, et qui forme les trois quarts d'un demi-cercle d'au moins quatre ou cinq pouces de rayon. En général aucune partie de la Nouvelle-Zélande ne contient autant d'oiseaux que la baie Dusky. Outre ceux dont on vient de parler, nous y avons trouvé des cormorans, des pies de mer, des albatros, des mouettes, des pinguins, des faucons, des pigeons et des parrots de deux espèces : l'une est petite et grise, et l'autre, grosse, de couleur gris-vert, avec une poitrine rougeâtre. Comme ces oiseaux ne se tiennent ordinai-

rement que dans les climats chauds, nous fûmes fort surpris de les trouver à 46 degrés de latitude, exposés à un temps froid et pluvieux.

Quelques jours après notre arrivée dans le havre de Pickersgill, trois ou quatre de nos gens, qui abattaient des bois pour l'emplacement de nos tentes, virent un quadrupède; mais, comme ils n'en donnèrent pas la même description, je ne puis dire de quelle espèce : ils convinrent cependant tous qu'il était à peu près de la grosseur d'un chat, d'une couleur de souris, et qu'il avait les jambes courtes. Celui des matelots qui le regarda le mieux m'assura qu'il avait une queue touffue, et que, de tous les animaux qu'il connaissait, il ressemblait le plus au chakal. S'ils ont vu véritablement cet animal, il est probable qu'il était d'une nouvelle espèce. Peut-être aussi que réellement ils prirent pour un quadrupède nouveau une des poules de bois, qui sont brunes, et qui se glissent souvent à travers les buissons, ou un de nos chats, qui guettait de petits oiseaux. Mais, quoi qu'il en soit, on ne sait pas encore si la Nouvelle-Zélande est aussi destituée de quadrupèdes que nous l'avions imaginé dans notre premier voyage.

Les plus malfaisans de tous ces animaux sont les petites mouches de sable noires, qui sont très nombreuses et plus incommodes que les guêpes les plus acharnées : partout où elles mordent elles

font enfler la peau; elles causent une démangeaison insupportable, et, comme on ne peut s'empêcher de se gratter, on a bientôt des ulcères semblables à ceux de la petite vérole. Les différens remèdes qu'on essaya furent la plupart inutiles. Nous étions contraints de nous frotter d'une pommade molle, et d'avoir toujours des gants.

Les pluies presque continuelles doivent être comptées parmi les autres inconvéniens de cette baie : peut-être cependant n'arrivent-elles qu'à la saison de l'année où nous y étions; mais la situation du pays, l'élévation considérable et la proximité des montagnes feraient croire qu'il y pleut beaucoup dans tous les temps. L'équipage, exposé chaque jour à la pluie, n'en fut point incommodé; au contraire, ceux qui étaient malades ou indisposés lors du débarquement recouvrèrent peu à peu la santé, et tout le monde eut de la force et de la vigueur. On doit attribuer cet effet à la salubrité de l'endroit et aux provisions fraîches que j'y trouvai : la bière d'ailleurs n'y contribua pas peu. J'ai déjà fait remarquer que nous en fîmes d'abord avec une décoction de feuilles de sapinette; mais elle était trop astringente, et nous y mêlâmes ensuite une quantité égale de plante de thé [1], qui détruisit en partie la qualité astringente de l'autre,

[1] On imagina ce nom dans le premier voyage de Cook, parce qu'en place de thé on se servait de la plante qui le représentait.

et fit une bière extrêmement molle. Nous la fabriquâmes de la même manière que la bière de sapinette.

Quiconque connaît un peu les pins reconnaîtra l'arbre que j'ai distingué par le nom de *sapinette*. Il y en a de trois espèces : nous avons fait de la bière avec celle qui a les plus petites feuilles et la couleur la plus foncée; mais sans doute on pourrait les employer toutes également. La plante à thé est un petit arbre ou arbrisseau à cinq pétales blancs ou feuilles de fleur, de la forme de celles d'une rose, et quelquefois de plus de vingt filamens. Dans un bon sol, et au milieu des forêts épaisses, il a trente ou quarante pieds d'élévation, et plus d'un pied de diamètre. Sur les collines, et dans une disposition aride, c'est un petit buisson de six pouces de haut : sa grosseur ordinaire est d'environ huit ou dix pieds, et de trois pouces de diamètre. Il est communément stérile à la partie inférieure, et il a vers le sommet un nombre de branches qui croissent très serrées les unes contre les autres. Les feuilles sont petites et pointues comme celles du myrte, et des fleurs blanches en ornent la pointe. Il porte une capsule de semence ronde et sèche, et il croît en général dans les lieux secs, près des côtes. Les feuilles nous servaient, de thé, ainsi que je l'ai déjà dit : elles sont savoureuses, et d'un aigrelet agréable quand elles sont

fraîches; mais sèches, elles perdent quelque chose. Lorsque l'infusion était trop forte elle produisait, comme le thé vert, l'effet d'un émétique sur plusieurs estomacs.

Les habitans de cette baie sont de la même race que ceux des autres parties de la Nouvelle-Zélande; ils parlent la même langue, et ils observent à peu près les mêmes coutumes. Avant de recevoir des présens, ils sont dans l'usage d'en faire eux-mêmes, et sur cela ils ressemblent plus aux Taïtiens que le reste de leurs compatriotes. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu engager trois ou quatre familles à s'éloigner ainsi de la société des autres hommes. Puisque nous avons rencontré quelques individus près de nos mouillages, il est probable que toute cette île méridionale est un peu habitée; mais, en comparant le nombre de ceux que nous vîmes avec tous les vestiges d'homme qui frappèrent nos regards en différentes partie de cette baie, on reconnaît qu'ils mènent une vie errante; et, si l'on peut juger par l'apparence, il ne règne pas une amitié parfaite entre ces familles : car, s'il y a de l'intelligence, pourquoi ne se réunissent-elles pas en société, puisque cette réunion est naturelle à l'homme et aux animaux? En quittant un de ces Zélandais, il fit signe qu'il allait tuer des hommes. Leur intrépidité naturelle les excite souvent au carnage.

§ 6.

Traversée de la baie Dusky au canal de la Reine Charlotte. Description de quelques trombes. Réunion de *l'Aventure* et de *la Résolution*.

En quittant la baie Dusky je fis route le long de la côte, sur le canal de la Reine Charlotte, où je m'attendais à trouver *l'Aventure*. A mesure que nous avancions, la hauteur des montagnes semblait diminuer, et en vingt-quatre heures le thermomètre monta de 7 degrés et demi. Il était à 46 degrés le lendemain de notre départ, et, le jour suivant, à huit heures, il fut à 53 degrés un quart. Le 14, en travers du cap Foulwind, notre bon vent nous quitta, comme pour montrer que ce cap est appelé avec raison *Foulwind*[1]. Nous vîmes de grandes troupes de petits pétrels plongeurs voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou nager sous l'eau, à une distance considérable, avec une agilité étonnante. Bientôt après nous aperçûmes six trombes : quatre s'élevèrent et jaillirent entre nous et la terre; la cinquième était à notre gauche; la sixième parut d'abord dans le sud-ouest, au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau : elle passa à cinquante verges de notre arrière sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'environ cinquante

[1] Le mot anglais signifie *vent furieux*.

ou soixante pieds. Sur cette base il se formait un tube ou colonne ronde, par où l'eau ou l'air, ou tous les deux ensemble, étaient portés en jet spiral au haut des nuages. Elle était brillante et jaunâtre quand le soleil l'éclairait, et sa largeur s'accroissait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une des trombes près de nous, et qui en montant était entraîné de force, et tournait comme le balancier d'un tourne-broche. Pendant la durée de ces trombes nous avions de temps à autre de petites bouffées de vent, de tous les points du compas, et quelques légères ondées d'une pluie qui tombait ordinairement en larges gouttes. A mesure que les nuages s'approchaient de nous, la mer était plus couverte de petites vagues brisées, accompagnées quelquefois de grêle ; et les brouillards étaient extrêmement noirs. Le temps continua à être ainsi épais et brumeux quelques heures après, avec de petites brises variables. Enfin le vent se fixa dans son ancien rumb, et le ciel reprit sa première sérénité.

Quelques-unes de ces trombes semblaient par intervalles être stationnaires; d'autres fois elles paraissaient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal, et toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, de sorte que nous remarquâmes une ou deux fois qu'elles se croisaient.

D'après le mouvement d'ascension de l'oiseau, et d'après plusieurs autres circonstances, il est clair que des tourbillons produisaient ces trombes, et que l'eau y était portée avec violence vers le haut, et qu'elles ne descendaient pas des nuages, ainsi qu'on l'a prétendu dans la suite. Elles se manifestent d'abord par la violente agitation et l'élévation de l'eau. Un instant après vous voyez une colonne ronde ou tube qui se détache des nuages placés au-dessus, et qui, en apparence, descend jusqu'à ce qu'elle joigne au-dessous l'eau agitée. Je dis en apparence parce que je crois que cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée, qui est au-dessous, a déjà formé le tube, et qu'il monte trop petit ou trop mince pour être d'abord aperçu. Quand ce tube est fait, ou qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente, et il prend assez de grandeur; il diminue ensuite, et enfin il se brise ou devient invisible vers la partie inférieure. Bientôt après la mer au bas reprend son état naturel, les nuages attirent peu à peu le tube jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé. Le même tube a quelques fois une direction verticale, et d'autres fois une direction courbe ou inclinée.

Quand la dernière trombe s'évanouit il y eut un éclair sans explosion. Notre position, pendant la durée de ce phénomène, était très alarmante : ces trombes, qui servaient de point de réunion à la

mer et aux nuages, frappaient d'admiration et de terreur, et nos marins les plus expérimentés ne savaient que faire. La plupart d'entre eux avaient vu de loin de pareilles trombes, mais jamais ils ne s'étaient trouvés ainsi environnés de toutes parts, et nous connaissions tous la description effrayante qu'on a faite de leurs funestes effets quand elles se brisent sur un vaisseau. Nous éprouvions la juste crainte d'entrer dans le tourbillon. Il est difficile de dire si l'électricité contribue à ce phénomène; cependant l'éclair que nous observâmes à l'explosion de la dernière colonne semble annoncer qu'elle y a certainement quelque part. Ces trombes parurent environ trois quarts d'heure, et nous avions alors trente-six brasses d'eau. Le parage où nous étions est analogue à la plupart de ceux où l'on en a remarqué; du moins nous étions aussi dans une mer resserrée ou dans un détroit. On en a vu dans la Méditerranée et le golfe Persique, et elles sont communes aux îles d'Amérique, au détroit de Malaca et sur la mer de la Chine. Nous n'avons fait d'ailleurs aucune découverte remarquable sur ce phénomène : toutes nos observations tendent seulement à confirmer ce qu'ont déjà dit les autres. Je n'ai point lu de description plus raisonnable de ces trombes que dans le *Dictionnaire de Marine* de M. Falconer : ses explications sont principalement tirées des écrits philosophiques du célèbre docteur

Franklin. Son ingénieuse hypothèse, que les trombes et les dragons de vent ont la même origine, nous semble probable, d'après ce que nous avons pu en juger. On m'a dit que le feu d'un canon les dissipe, et je suis d'autant plus fâché de ne l'avoir pas essayé que nous en étions assez proche, et que nous avions un canon tout prêt; mais, dès que le danger était passé, je ne pensais pas à nous en garantir, et j'étais trop occupé à contempler ces météores extraordinaires [1].

Dans la traversée du cap Farewel au cap Stephens, je vis mieux la côte que, lors de mon voyage, sur *l'Endeavour*, et j'observai qu'environ six lieues à l'est du premier cap, il y a une baie spacieuse qu'une pointe basse de terre met à couvert de la mer. C'est, je crois, la même où le capitaine Tasman mouilla le 18 décembre 1642, et qui fut appelée par lui la baie des *Assassins*, parce que les

[1] Suivant Haüy la trombe provient d'un nuage qui s'offre assez ordinairement sous la forme d'un cône renversé, dont la base adhère à d'autres nuages auxquels le cône est suspendu. Lorsque la trombe est produite au-dessus de la mer, l'eau qui lui correspond s'élève en formant un second cône dont l'axe est sur la même direction que celui du cône supérieur. L'eau qui se précipite de toutes les parties de la trombe, et à laquelle se joint quelquefois une grêle abondante, est lancée au loin par les vents impétueux qui se déchaînent à l'entour. Les ravages que produit ce météore sont affreux. S'il tombait sur un navire il le submergerait à l'instant. S'il passe au-dessus d'une ville, il renverse les toits, les cheminées ou même les murs des maisons. La trombe est beaucoup plus rare sur terre que sur mer.

naturels du pays tuèrent quelques personnes de son équipage. La baie que j'ai nommée des *Aveugles* dans mon premier voyage gît au sud-est de celle-ci, et semble courir assez loin dans l'intérieur des terres au sud : la vue, de ce côté, n'est bornée par aucune terre. Le vent ayant repassé à l'ouest, comme je l'ai déjà dit, je repris ma route à l'est, et le lendemain 18, à la pointe du jour, nous fûmes en travers du canal de la Reine Charlotte, où nous découvrîmes *l'Aventure* par les signaux qu'elle nous fit : il faudrait avoir été dans une situation pareille à la nôtre pour sentir notre joie. Le vent frais de l'ouest qui s'éteignit alors fut suivi de bouffées de vent du sud et du sud-ouest, de sorte qu'il fallut envoyer les bateaux en avant pour nous remorquer. Durant cette opération je découvris un rocher que nous ne vîmes pas en 1770. Il est précisément de niveau avec la surface de la mer, et tout autour l'eau est profonde. A midi le lieutenant Kempt de *l'Aventure* vint à bord et m'apprit que le capitaine Furneaux nous attendait ici depuis environ six semaines. A l'aide d'une brise légère, de nos chaloupes et des marées, nous jetâmes l'ancre à six heures du soir dans l'anse du vaisseau près de *l'Aventure*, qui, pour témoigner sa joie, tira treize coups de canon : nous en tirâmes autant. Le capitaine Furneaux, qui se rendit à l'instant sur *la Résolution*, me donna le récit

qu'on va lire de sa route et de ses opérations, depuis le moment de notre séparation jusqu'à son arrivée à la Nouvelle-Zélande.

§ 7.

Récit du capitaine Furneaux depuis le moment de la séparation des deux vaisseaux jusqu'à leur réunion dans le détroit de la Reine Charlotte, avec une description de la terre de Van-Diémen.

La Résolution étant à environ deux milles en avant le 7 février 1773, le vent sauta à l'ouest, et amena une brume très épaisse, qui nous la fit perdre de vue. Bientôt après nous entendîmes un coup de canon, et je fis tirer un pierrier de quatre à chaque demi-heure; mais on ne répondit point, et nous ne revîmes plus *la Résolution* : je repris alors la route que je suivais avant la brume, afin de croiser suivant nos conventions mutuelles dans le parage où nous avions aperçu le bâtiment la dernière fois; mais, le lendemain, des grains de vent très pesans et du brouillard nous obligèrent de mettre à la cape, ce qui nous empêcha d'atteindre l'endroit projeté. Le vent devenu plus maniable, et la brume s'éclaircissant un peu, je croisai trois jours aussi près de cet endroit qu'il me fut possible. Abandonnant alors toute espérance de nous rejoindre, je marchai vers nos quartiers d'hiver, éloignés de quatorze cents lieues, à travers

une mer absolument inconnue, et je réduisis la ration d'eau à une quarte par jour.

Le 26, au soir, nous aperçûmes un météore extraordinairement brillant, qui répandait au firmament une très grande lueur analogue à celle qui est connue dans le nord sous le nom d'aurore boréale. Nous vîmes cette lueur pendant plusieurs nuits; et, ce qui est remarquable, nous ne rencontrâmes qu'une île de glace, depuis la séparation jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, quoique nous nous fussions tenus la plupart du temps à deux ou trois degrés au sud de la latitude où les premières avaient frappé nos regards. Nous étions suivis chaque jour d'un grand nombre d'oiseaux de mer, et nous vîmes souvent des marsouins tachetés de blanc et de noir, d'une manière curieuse.

Le 5 mars, par 43 degrés 37 minutes de latitude sud, et 145 degrés 36 minutes de longitude est, d'après les observations lunaires, et, suivant l'estime, par 143 degrés 10 minutes, à l'est du méridien de Greenwich, nous vîmes la terre dans le nord-nord-est, à environ huit ou neuf lieues de distance. Elle paraissait peu élevée et inégale près de la mer: les collines plus en arrière formaient une double côte beaucoup plus haute. Nous croyions apercevoir plusieurs îles ou une terre brisée au nord-ouest, ainsi que courait le rivage, mais à

cause des nuages qui le couvraient nous ne pouvions pas être sûrs qu'il ne touchait pas la grande terre. A l'instant, je mis le cap dessus, et à midi nous en étions à trois ou quatre lieues. Une pointe qui ressemble à *ram head* (la *tête du belier*) en travers de Plymouth, et que je pris pour celle que Tasman appelle *cap Sud*, nous restait au nord à quatre lieues. La terre court directement de ce cap à l'est. Dans l'espace de quatre lieues, le long de la côte, il a trois îles d'environ deux milles de long et plusieurs rochers. La côte, qui est escarpée, paraît avoir plusieurs baies ou mouillages, mais je crois que l'eau y est profonde. Du cap sud-ouest, qui gît par 43 degrés 39 minutes de latitude sud, et 145 degrés 50 minutes de longitude est, au cap sud-est, qui gît par 43 degrés 36 minutes de latitude sud, et 147 degrés de longitude est, il faut compter à peu près seize lieues. Le pays est montueux et rempli d'arbres, la côte de roches, et le débarquement difficile, parce qu'un vent y souffle continuellement de l'ouest, ce qui occasione une houle si forte que le sable ne peut pas se tenir sur le rivage. Nous ne vîmes aucun habitant.

Le matin du 10 nous eûmes calme : le vaisseau était à quatre milles de la côte. J'envoyai à terre le second lieutenant avec la grande chaloupe, afin de savoir s'il y avait un havre, ou quelque bonne

baie. Bientôt le vent commença à souffler très fort, et je fis plusieurs fois signal au bateau de revenir, mais le second lieutenant ne me vit et ne m'entendit point : le vaisseau se trouvant à trois ou quatre lieues au large, nous n'apercevions pas de vestige de nos gens, et nous fûmes fort en peine, parce que la mer était très grosse. A une heure après midi nous eûmes le plaisir de les revoir sains et saufs. Ayant débarqué, mais avec beaucoup de peine, ils trouvèrent plusieurs cantons où les Indiens avaient séjourné, et un qu'ils venaient de quitter depuis peu : un feu y brûlait encore parmi un grand nombre de coquilles. Ils apportèrent ces coquilles à bord, avec quelques bâtons brûlés et des branches vertes. De cette place probablement un sentier ouvrait dans les bois, et conduisait à leur habitation; mais le mauvais temps empêcha le second lieutenant d'y entrer. Le sol paraît très fertile, le pays bien boisé, et surtout au côté sous le vent des collines; des eaux abondantes tombent des rochers dans la mer en belles cascades, qui ont deux ou trois cents pieds d'élévation perpendiculaire; mais rien n'annonçait un mouillage sûr.

Je fis voile ensuite pour la baie de Frédéric-Henri. A midi nous étions en travers de la pointe la plus occidentale d'une baie très profonde, appelée par Tasman *baie des Tempêtes*. De l'ouest à la pointe est de cette baie, il y a plusieurs petites

îles et des rochers noirs que j'ai appelés *les Moines*. Le 11 je mouillai à cinq lieues de l'île Maria qui couvre les deux pointes de la côte, de manière qu'on est absolument enfermé dans un havre très spacieux, que j'appelai *baie de l'Aventure*.

Nous y restâmes cinq jours, et ce temps fut employé à faire du bois et de l'eau, et à raccommoder les agrès. Le pays est très agréable, le sol noir, fertile, quoique léger; les flancs des collines sont couverts d'arbres élevés, épais, et qui croissent à une grande hauteur avant de pousser des branches. Sans aucune exception on les voit toujours verts : le bois est très cassant, et il se fend avec aisance : il y a fort peu d'espèces différentes, car je n'en ai observé que deux. Les feuilles de l'une sont longues et étroites, et la graine, dont j'ai rapporté des échantillons, a la forme d'un bouton, et une bonne odeur. L'autre a des feuilles ressemblant à celles du laurier femelle, et elle a une odeur et une saveur agréables d'épicerie. En coupant quelques-uns de ces arbres pour du bois à brûler, il en sortit de la gomme, que notre chirurgien appelait gomme-laque : ils sont la plupart brûlés ou grillés près de la terre, parce que les naturels du pays mettent le feu aux arbrisseaux dans les endroits fréquentés, et par ce moyen ils marchent aisément sous les arbres. Parmi les oiseaux nous en avons remarqué un qui est pareil au

corbeau; plusieurs de l'espèce de la corneille sont noirs, avec les pointes des plumes de la queue et des ailes blanches, le bec long et très pointu. Un de nos messieurs tua un oiseau blanc, de la grosseur d'un grand milan. Il y a aussi des perroquets, et diverses sortes de petits oiseaux. J'ai compté, en oiseaux de mer, des canards, des sarcelles, des tadornes. Quant aux quadrupèdes, nous n'en avons aperçu qu'un : c'était un opossum, ou sarigue; mais nous trouvâmes la fiente de quelques autres que nous jugeâmes de l'espèce des daims. Il y a peu de poisson dans la baie : nous y prîmes cependant des goulus, des chiens de mer, d'autres appelés *nourrices* par nos matelots, et ressemblant aux chiens de mer; excepté seulement qu'ils sont couverts de petites taches blanches, et enfin de petits poissons peu différens des melettes. Les lagunes sont remplies de truites et de quelques autres poissons : nous y en prîmes plusieurs à la ligne; mais, comme le fond est embarrassé par des troncs d'arbres, il ne fut pas possible d'y jeter la seine.

Durant notre mouillage, de la fumée et plusieurs feux s'offrirent à nos regards à environ huit ou dix milles du bord de la côte au nord; mais nous ne vîmes point de naturels : cependant ils fréquentent souvent cette baie, car nous sommes entrés dans différentes huttes, où nous avons trouvé des sacs et des filets d'herbe, avec lesquels, je crois,

[illegible] par les hambeaux des pêcheurs. L'un des officiers, allant se coucher, trouva son lit sans draps : la belle Marorai en avait probablement pris soin quand elle fut abandonnée par son amant. Elle dut mettre à son vol beaucoup d'adresse ; car elle parut ensuite sur le pont, et personne ne s'en aperçut. Le lendemain 17, nous mouillâmes dans la baie de Oaiti-Piha. Les deux vaisseaux étaient remplis d'un grand nombre de naturels du pays, qui

canal de la Reine Charlotte, et des essaims de vermine remplissaient leurs habits. Outre ceux qui avaient le visage sillonné, d'autres y mettaient de l'ocre rouge et de l'huile, et ils étaient très charmés quand nous enduisions leurs joues de vermillon. Ils gardaient dans de petites calebasses, proprement sculptées, une huile très puante : tous leurs outils étaient sculptés d'une manière élégante et faits avec beaucoup de soin; le tranchant d'une hache qu'ils nous vendirent était du plus beau jaspe vert, et le manche relevé par une jolie ciselure.

Ils nous apportèrent quelques instrumens de musique, et entre autres une trompette ou tube de bois, d'environ quatre pieds de long et assez droit, de deux pouces de diamètre à l'embouchure, et de cinq à l'autre extrémité : elle produisait un braiment sauvage, toujours sur la même note : des joueurs plus habiles auraient pu en tirer de meilleurs sons. A l'aide d'une autre trompette montée en bois, sculptée et percée à la pointe où s'applique la bouche, ils excitaient dans l'air un mugissement horrible. Nous donnâmes le nom de *flûte* à un troisième instrument : c'était un tube creux, plus large dans la partie du milieu, où il y avait une grande ouverture, et une seconde et une troisième aux deux extrémités. Cette trompette, ainsi que la première, était composée de deux demi-cylindres creux, placés si exactement

l'un sur l'autre, qu'ils formaient un tube parfait. Une figure humaine décorait, comme à l'ordinaire, la proue de leur pirogue; mais, outre les yeux de nacre de perles, une langue sortait de la bouche, probablement parce qu'ils sont dans l'usage de tirer la langue pour témoigner du mépris et faire un défi à leurs ennemis. La figure de la langue se trouve encore à la proue de leurs pirogues de guerre, et à l'extrémité de leurs haches de bataille; ils la portent sur la poitrine, suspendue à un collier, et ils la sculptent même sur les pelles avec lesquelles ils vident l'eau, et sur leurs pagaies.

Il y eut bientôt un commerce d'échange entre eux et nous. Ils achetaient avec beaucoup d'empressement nos ouvrages de fer. Il ne fut pas possible d'empêcher les matelots de vendre les habits qu'ils portaient pour des bagatelles sans utilité et sans aucun prix; ce qui m'obligea de renvoyer nos hôtes plus tôt que je n'aurais fait. En partant, ils montèrent à Motuara, où, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes quatre ou cinq pirogues et plusieurs Indiens sur la côte. Je résolus de m'y rendre en chaloupe avec M. Forster et un de mes officiers. Le chef et toute la tribu, composée d'environ quatre-vingt-dix ou cent personnes, hommes, femmes et enfans, nous reçurent bien.

Nous leur offrîmes des médailles de cuivre doré, d'environ un pouce trois quarts de diamètre, qu'on

nous avait chargés de répandre parmi les nouveaux peuples comme des monumens de notre expédition. L'un des côtés représente la tête du roi avec l'inscription : *George III, roi de la Grande-Bretagne, d'Écosse et d'Irlande ;* et le revers, deux vaisseaux de guerre, avec ces noms, *la Résolution* et *l'Aventure;* et on lit sur l'exergue la date de leur départ d'Angleterre. Nous avions déjà donné quelques-unes de ces médailles aux naturels de la baie Dusky, et à ceux du canal de la Reine Charlotte. Comme ils avaient beaucoup d'armes, d'outils, de vêtemens, etc., nous en achetâmes un grand nombre, et parce qu'ils montraient un certain respect pour Teiratu, je pensai que c'était un chef. Il est possible que je me sois trompé, car ils ont toujours des égards pour les vieillards, vraisemblablement à cause de leur expérience. Les chefs sont toujours forts, actifs, jeunes et dans la fleur de l'âge. Ils choisissent peut-être, ainsi que les sauvages de l'Amérique septentrionale, des hommes d'un courage et d'un talent reconnus et bons soldats : en effet un peuple en guerre a besoin d'un pareil chef pour l'animer et le diriger par ses connaissances. Plus on considère le caractère guerrier des Zélandais, et leur manière de vivre en petites peuplades, plus cette élection paraît nécessaire. Ils voient clairement que les qualités d'un chef ne se transmettent

pas à son fils, et que le gouvernement héréditaire tend quelquefois au despotisme.

Ces Indiens avaient avec eux six pirogues et tous leurs meubles; d'où l'on peut conclure qu'ils étaient venus résider dans ce canal. Il faut cependant remarquer que, lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils ont coutume de porter avec eux tous leurs biens. Chaque canton leur est indifférent dès qu'ils y trouvent la subsistance nécessaire, et ainsi ils ne sont jamais hors de chez eux. Il est aisé d'expliquer par-là l'émigration de ce petit nombre de familles qu'on trouve dans la baie Dusky. Comme ils vivent dispersés en petites troupes, ils éprouvent plusieurs inconvéniens auxquels ne sont pas sujettes les sociétés réunies en forme de gouvernement. Celles-ci établissent des lois et des règlemens pour l'utilité commune. L'apparition des étrangers ne les alarme pas; et si l'ennemi public les attaque ou envahit leur pays, ils ont des forteresses où ils peuvent se retirer et défendre avec succès leurs propriétés et leurs foyers. Telle paraît être la situation des Zélandais d'Eaheinomauwe, tandis que ceux de Tavaï Poemammou mènent une vie errante, et ne jouissent presque d'aucun des avantages de la réunion, ce qui les expose à des alarmes continuelles. En général nous les avons trouvés sur leurs gardes; soit qu'ils voyagent, soit qu'ils travaillent, ils ont toujours

les armes à la main. Les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes d'en porter, ainsi que je le reconnus à notre première entrevue avec la famille de la baie Dusky : chacune des deux femmes avait une pique de dix-huit pieds de long.

J'ai fait ces réflexions, parce que je ne crois pas y avoir retrouvé un seul des insulaires que j'y avais vus trois ans auparavant : aucun ne m'a reconnu, non plus que les compagnons de mon premier voyage. Il est donc probable que la plus grande partie des Zélandais, qui habitaient ce canal en 1770, en ont depuis été chassés, ou que, de leur propre gré, ils se sont retirés ailleurs. Il est sûr qu'en 1773 le nombre des habitans était diminué de plus des deux tiers. Leur forteresse, sur la pointe de Motuara, était déserte depuis longtemps, et dans toutes les parties du canal il y avait beaucoup d'habitations abandonnées. Il ne faut cependant pas conclure de là que ce canton ait été jadis très peuplé ; car chaque famille, qui se meut de place en place, peut avoir, pour sa commodité, plus d'une hutte, et même plus de deux.

On demandera peut-être comment ces Zélandais, n'ayant jamais vu *l'Endeavour*, ni personne de son équipage, ont appris le nom de Tupia, et pourquoi l'on trouve parmi eux des meubles, etc., qui n'ont pu leur venir que de ce vaisseau. Je répondrai que le nom de Tupia était si populaire chez

eux lors de ma première expédition, que vraisemblablement il se répandit sur une grande partie de la Nouvelle-Zélande, et qu'il devint très familier à tout le monde : ils auraient également demandé des nouvelles de Tupia au premier vaisseau qui y serait arrivé, de quelque nation qu'il eût été. La plupart des meubles, marchandises, qu'y laissa *l'Endeavour*, ont sans doute passé de même entre les mains de ceux qui n'avaient jamais aperçu ce bâtiment. J'obtins d'un des Indiens un pendant d'oreille d'un verre très bien poli : ce verre leur avait sûrement été apporté par *l'Endeavour*. Je menai Teiratu aux jardins que nous avions faits : je lui fis voir toutes les plantes, et en particulier les pommes de terre. Le Zélandais montra beaucoup de goût pour cette dernière. Il semblait la connaître, parce que la patate de Virginie ou la patate douce se trouve sur l'île septentrionale. Il promit qu'il ne détruirait pas la plantation, et même qu'il en prendrait soin.

Après avoir demeuré environ une heure à Motuara avec ces Zélandais, je retournai à bord, et je passai en fête le reste de ce jour, anniversaire de la naissance du roi George III, avec le capitaine Furneaux et ses officiers. J'accordai une double ration aux matelots, et ils partagèrent la joie générale.

Les deux vaisseaux étant prêts à remettre en mer, je donnai au capitaine Furneaux le journal par écrit de la route que je projetais de suivre. Je lui

indiquai Taïti pour rendez-vous, en cas de séparation.

§ 9.

Route de la Nouvelle-Zélande à Taïti, avec une description de quelques îles basses, supposées être les mêmes qui ont été vues par Bougainville.

Le 7 juin nous appareillâmes de conserve avec *l'Aventure*. Le 8 nous étions hors du détroit.

Nous contemplions cette mer immense, que les premiers navigateurs avaient traversée sous la zone torride, et où les géographes supposaient une grande étendue de terre, qu'ils appelaient *Continent austral*. Avant le voyage de *l'Endeavour*, la Nouvelle-Zélande était regardée comme la côte occidentale de cette terre inconnue, et l'on disait que des îles prétendues découvertes près de l'Amérique en formaient les côtes orientales. Comme j'avais pénétré jusqu'au 40e degré sud sans trouver de terre, l'opinion publique restreignit le continent austral dans des bornes plus étroites, mais encore assez considérables pour occuper l'attention des navigateurs. Nous allions entrer au milieu de ces parages nouveaux, et cingler à l'est entre le 50e degré de latitude sud et le 40e; plusieurs personnes de l'équipage croyaient que bientôt nous aborderions sur des côtes dont les productions précieuses nous récompenseraient de nos peines. Les officiers

qui ne pouvaient pas encore s'accoutumer aux provisions salées, tuèrent un chien noir. Nous en mangeâmes à dîner une cuisse rôtie, dont la saveur était exactement la même que celle du mouton.

Le 11 nous passâmes le méridien de 180 degrés, et nous entrâmes dans la longitude ouest. Le capitaine Furneaux, qui vint dîner à notre bord, nous apprit que deux hommes de son équipage étaient infectés du mal vénérien. Cette nouvelle nous causa beaucoup de chagrin, puisqu'il faut que cette peste se soit déjà répandue sur la Nouvelle-Zélande. Frappés des suites horribles qu'elle entraînerait, nous récapitulâmes les occasions qu'ont eues ces insulaires de la recevoir des Européens. Tasman, qui découvrit cette contrée en 1642, n'eut aucun commerce avec les habitans, et il ne paraît pas avoir mis à terre. Je reconnus le pays en 1769 et 1770, venant de Taïti et des îles de la Société, où plusieurs personnes de mon équipage avaient contracté des maladies vénériennes; mais, comme la traversée dura deux mois, le chirurgien déclara, au moment où l'on aperçut la côte, qu'il n'y avait plus de vénérien sur *l'Endeavour*. Malgré cette assurance, j'eus la précaution de ne pas permettre d'aller à terre à ceux qui avaient été traités, et qu'on pouvait soupçonner de quelque venin caché; je ne souffris point non plus que les femmes montassent sur mon bord. M. de Surville, navigateur français,

fit voile de Pondichéry sur *le Saint-Jean-Baptiste*, passa le détroit de Malaca, toucha aux îles Bashées; et, après avoir tourné Manille, il vit terre au sud-est de la Nouvelle-Bretagne, à environ 10 degrés trois quarts de latitude, et 158 deg. de longitude est, qu'il appela *port Surville;* il relâcha ensuite à la Nouvelle-Zélande, où il mouilla dans la baie Doubtless, le 9 décembre 1769, et vit *l'Endeavour* passer près de lui, quoique je ne l'aperçusse pas. Je ne sais point quel séjour y fit M. de Surville, ni quelles entrevues il eut avec les naturels; mais, en considérant la distance entre cette place et le canal de la Reine Charlotte, et le manque de communication qu'il y a entre les habitans des deux ports, supposé que la maladie vénérienne eût été parmi l'équipage de M. de Surville, il n'est pas probable qu'elle ait pu s'étendre si loin au sud. On peut dire la même chose de M. Marion et du capitaine Crozet, qui, dans leur expédition en 1772, ne sortirent pas des environs de la baie des Iles, à la partie la plus septentrionale de l'île nord. Nos deux vaisseaux arrivèrent ensuite à la Nouvelle-Zélande; mais nous n'avons pas la moindre raison de croire qu'ils y aient porté la maladie dont il est ici question. Nous avions quitté le cap de Bonne-Espérance, dernière place où les matelots pouvaient l'avoir contractée, six mois avant d'aborder dans le canal de la Reine Charlotte, et nous en avions

passé cinq en mer : intervalle qui suffit pour opérer une entière guérison, à moins que le mal ne soit très invétéré. Mais nous étions loin d'avoir des vénériens à bord, et il n'est pas probable que le venin se soit calmé pendant un si long-temps chez des hommes qui ne mangeaient que des alimens salés, qui ne buvaient que des liqueurs spiritueuses, et qui enfin étaient exposés à l'humidité et au froid, et à toutes les rigueurs d'un mauvais climat.

La réunion de toutes ces circonstances nous fit conclure que la maladie vénérienne est indigène à la Nouvelle-Zélande, et qu'elle n'y a pas été portée par les Européens. En réfléchissant depuis sur cette matière, je n'ai point changé de sentiment. Si, malgré les apparences, notre conclusion est fausse, c'est un nouveau crime ajouté à tous ceux que commettent les nations civilisées, et qui doit rendre notre mémoire exécrable aux malheureux peuples que nous avons empoisonnés. Rien ne peut expier le tort qu'on a fait aux Zélandais, puisque le prix auquel les matelots achetaient les faveurs des femmes corrompait d'ailleurs l'esprit et la morale de ces insulaires, comme on l'a déjà dit. Il est fâcheux que chez des hommes qui, avec une grossièreté sauvage, un caractère farouche et des usages cruels, sont cependant braves, généreux, hospitaliers et incapables de tromper, l'amour, la source des sentimens les plus

doux, devienne le fléau le plus terrible de la vie.

Le 14 juillet, par 42 degrés 39 minutes de latitude, et 137 degrés 58 minutes de longitude ouest, nous vîmes flotter sur les vagues une bûche de bois, qui semblait couverte de bernacles; et il nous fut impossible de deviner depuis combien de temps elle était dans cette mer, d'où et comment elle y était venue. Le 17, par 39 degrés 44 minutes de latitude, et 133 degrés 32 minutes de longitude ouest, c'est-à-dire un degré et demi plus loin à l'ouest que je ne me l'étais proposé, à peu près dans un point milieu entre ma route au nord en 1769 et mon retour au sud dans la même contrée, et rien n'annonçant la proximité de la terre, je gouvernai nord-est, afin de reconnaître cette partie de la mer qui est entre les deux lignes dont je viens de parler jusqu'au 27e degré de latitude, où aucun navigateur que je connaisse n'avait encore pénétré. Nous venions de passer des jours très ennuyeux à chercher ce continent austral, dont on supposait l'existence au milieu des parages que nous avions reconnus. Le climat avait été rigoureux, les vents contraires, et il n'était survenu aucun événement intéressant; mais nous étions sûrs du moins qu'il n'y a point de grande terre dans la mer du Sud aux environs des latitudes moyennes.

Le 20 nous étions par 32 degrés 30 minutes de latitude, et 133 degrés 40 minutes de longitude

ouest. Le temps était si chaud, qu'il fallut mettre ses habits les plus légers. Le mercure, dans le thermomètre, s'éleva, à midi, à 63 degrés : il n'avait jamais été plus bas que 46 degrés, et rarement à plus de 54 à cette époque du jour, depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. La gaîté de l'équipage se ranimait à mesure que nous approchions du tropique, et les matelots employaient leurs soirées à toutes sortes de jeux.

Ce jour fut remarquable en ce que nous ne vîmes pas un seul oiseau : il ne s'en était encore passé aucun depuis que nous avions quitté terre sans apercevoir ou des albatros, ou des coupeurs-d'eau, des pintades, des pétrels bleus, ou des poules du port Egmont. Ils fréquentent chaque portion de l'océan austral dans les latitudes plus élevées. Enfin nous ne découvrions absolument rien qui pût nous faire penser qu'il y eût quelque terre dans la nature. Le soleil couchant répandit sur les nuages le jaune le plus brillant, ce qui persuada encore davantage que les couleurs du firmament ne sont nulle part aussi riches et aussi belles qu'aux environs des tropiques.

Le 29 j'envoyai à bord de *l'Aventure* pour m'informer de la santé de l'équipage : j'avais appris que le capitaine Furneaux avait des malades; son cuisinier était mort, et le scorbut et le flux de sang retenaient sur les cadres vingt de ses meilleurs ma-

telots. Nous n'en avions alors que trois sur la liste des malades, et un seul était attaqué du scorbut : plusieurs autres cependant avaient des symptômes d'attaque, et on leur donna du moût de bière, de la marmelade de carottes, du jus de limons et d'oranges. Il n'est pas hors de propos de dire ici que le scorbut est plus dangereux et plus virulent sous les climats chauds que sous les climats froids. Tant que nous nous tînmes dans les hautes latitudes, il ne se manifesta point, ou du moins il attaqua seulement quelques individus d'une mauvaise constitution ; mais à peine eûmes-nous essuyé dix jours de la chaleur, qu'un homme mourut, et que beaucoup d'autres eurent des atteintes cruelles à bord de *l'Aventure*. Il paraît que la chaleur contribue à l'inflammation et à la putréfaction, et en général elle produisait de la langueur et de la faiblesse parmi ceux mêmes qui n'avaient pas de scorbut.

Nous étions, le 1er août, au nord de la route tenue en 1767 par le capitaine Carteret, et je n'avais plus aucun espoir de découvrir un continent. Je ne pouvais plus m'attendre qu'à trouver des îles, jusqu'à ce que nous retournassions de nouveau au sud. En y comprenant mon premier voyage, j'avais déjà traversé cet océan l'espace de 30 degrés et plus en latitude, sans rencontrer rien qui me donnât la moindre raison de penser qu'il y a un continent austral. Au contraire, tout me portait à croire qu'il

n'y en a point entre le méridien de l'Amérique et la Nouvelle-Zélande, comme on le verra par les remarques suivantes.

Après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, nous vîmes chaque jour flotter dans la mer des passe-pierre, l'espace de 18 degrés en longitude. Dans mon passage à la Nouvelle-Zélande, en 1760, nous aperçûmes aussi de ces passe-pierre, l'espace de 12 ou 14 degrés en longitude, avant de découvrir terre. Ces plantes proviennent sans doute de la Nouvelle-Zélande, parce que, à mesure que vous approchez de la côte, vous en trouvez une plus grande quantité. A la plus grande distance de cette terre, nous n'en vîmes que de petits morceaux, communément plus pouris et couverts de bernacles: signe certain qu'ils étaient depuis long-temps en mer. Sans cela on conjecturerait peut-être que quelque autre grande île gît dans les environs; car une petite étendue de côte ne suffit pas pour produire cette quantité de plantes répandues sur une si vaste étendue de mer. On a déjà dit que nous n'eûmes pas plus tôt débouqué le détroit, que nous atteignîmes une grosse houle creuse du sud-est qui continua jusqu'à notre arrivée, par 177 degrés de longitude ouest, et 46 degrés de latitude. Nous eûmes, durant cinq jours consécutifs, de larges lames du nord et du nord-est, jusqu'à ce que nous eûmes fait 5 degrés de longitude plus à l'est, quoi-

que le vent soufflât de différens rumbs une grande partie du temps; ce qui indique bien qu'il n'y avait point de terre entre le point où j'étais et ma route à l'ouest en 1769. Nous eûmes ensuite, comme cela est ordinaire dans toutes les mers étendues, de larges lames, de tous les points où le vent soufflait frais, mais surtout du sud-ouest. Ces vagues ne cessèrent jamais avec la cause qui les excitait d'abord : autre preuve que nous n'étions pas auprès de quelque grande terre, et qu'il n'y a point de continent au sud, excepté peut-être dans une latitude avancée. Ce dernier point était trop important pour ne pas l'éclaircir; les faits devaient le déterminer, et, d'après le plan que je m'étais formé, je voulais en conséquence visiter les parties australes l'été suivant.

Comme les vents soufflaient toujours du nord-ouest et de l'ouest, j'étais obligé de porter au nord, inclinant plus ou moins chaque jour à l'est. Par 21 degrés de latitude, nous vîmes des poissons volans, des mouettes et des oiseaux d'œufs. Le 6 je détachai une chaloupe au capitaine Furneaux, qui vint dîner à mon bord : il m'apprit que son équipage se portait beaucoup mieux, que le flux de sang avait cessé, et que le scorbut diminuait. Il avait par hasard du cidre : il en donna à ses scorbutiques, ce qui ne contribua pas peu à cet heureux changement. Une jeune chienne de l'espèce des bassets,

que nous avions prise au cap de Bonne-Espérance, et qui avait été couverte par un épagneul, mit bas dix petits.

Le chien de la Nouvelle-Zélande, dont on a parlé plus haut, qui mangea les os du chien rôti, se jeta sur un de ces petits qui était mort, et le dévora avec avidité. Il était monté si jeune sur notre bord, qu'il n'avait pas pu y acquérir l'habitude de manger la chair des animaux de son espèce, et beaucoup moins de la chair humaine, et cependant un de nos matelots qui s'était coupé le doigt, l'offrit au chien qui le saisit avidement, le lécha et le mordit tout de suite.

Le ciel fut, ce jour, nébuleux, et le vent très incertain : cela semblait annoncer l'approche du vent alisé ; et, à huit heures du soir, après deux heures de calme et quelques ondées très fortes de pluie, nous atteignîmes celui du sud-est, par 19 degrés 36 minutes de latitude sud, et 131 degrés 32 minutes de longitude ouest : il n'est pas nouveau dans cette mer de rencontrer si tard le vent alisé sud-est. Nous l'avions trouvé au mois d'août 1772 à Madère, quoique cette île gise par 33 degrés de latitude nord. Nous comptions qu'en marchant par une latitude moyenne, entre 50 et 40 degrés sud, nous rencontrerions les vents d'ouest réguliers, qui sont communs dans nos mers durant les mois d'hiver ; nous reconnûmes au contraire qu'ils faisaient

le tour du compas, en deux ou trois jours, qu'ils ne se fixaient jamais qu'au rumb de l'est, et qu'ils soufflaient quelquefois avec beaucoup de violence. Ainsi le nom d'*océan Pacifique*, qu'on a donné jadis à toute la mer du Sud, n'est applicable, selon moi, qu'à la partie située entre les tropiques, où les vents sont uniformes, le temps doux et beau, et les flots peu agités. Je dirigeai dès lors ma route à l'ouest-nord-ouest afin de profiter de toute la force de ce vent, de gagner le nord des îles découvertes dans mon premier voyage, et d'en découvrir quelques autres, s'il y en avait sur ma route. Nous vîmes constamment des poissons volans, des dauphins, etc., mais nous ne pûmes en prendre aucun : il aurait fallu une adresse dont manquaient les matelots et même les officiers.

Les dauphins et les bonites donnaient la chasse à des bandes de poissons volans, ainsi que nous l'avions observé dans la mer Atlantique, tandis que plusieurs oiseaux noirs à longues ailes et à queue fourchue, qu'on nomme communément *frégates*, s'élevaient fort haut dans l'air, et, descendant dans la région inférieure, fondaient avec une vitesse étonnante sur un poisson qu'ils voyaient nager, et ne manquaient jamais de le frapper de leur bec. On sait que les mouettes, oiseaux du même genre, emploient cette méthode pour prendre du poisson dans la mer d'Angleterre. Les pêcheurs, sur la

côte, placent une pélamide ou un hareng sur la pointe d'un couteau attaché à une planche flottante, et l'oiseau, en se précipitant dessus, se transperce lui-même.

Le 11 août, à la pointe du jour, on vit terre au sud : plus près on reconnut que c'était une île d'environ deux lieues d'étendue, dans la direction du nord-ouest et du sud-est, et revêtue de bois, par-dessus lesquels les cocotiers montraient leurs têtes élevées.

La seule vue de terre suffisait pour donner de la consolation à des gens épuisés comme nous par la fatigue d'une traversée pénible; et, quoique nous n'espérassions pas y prendre beaucoup de rafraîchissemens, cette île, qui n'offrait d'ailleurs aucune beauté frappante, plaisait à nos yeux par la simplicité de sa forme. Le thermomètre se tint le matin entre 70 et 80 degrés; mais la chaleur n'était pas incommode, parce qu'un vent alisé fort accompagnait le beau temps, et que nos abris étaient étendus sur les ponts.

Je jugeai que c'est une des îles découvertes par M. de Bougainville. Elle gît à 17 degrés 24 minutes de latitude, et 141 degrés 39 minutes de longitude ouest; et, d'après le nom du vaisseau, je l'appelai l'*île de la Résolution*. Les malades de *l'Aventure* me contraignaient à presser ma route pour Taïti, où j'étais sûr de rafraîchir les équipages. Je

n'examinai pas cette île, qui semblait trop petite pour fournir à nos besoins; mais je continuai de marcher à l'ouest, et à six heures du soir on aperçut du haut des mâts une seconde terre : c'était probablement une des autres îles qu'a découvertes M. de Bougainville. Je la nommai *île Douteuse*, et elle gît par 17 degrés 20 minutes de latitude, et 141 degrés 38 minutes de longitude ouest.

Le 12, au lever de l'aurore, nous découvrîmes terre droit à l'avant, à la distance d'environ deux milles; de sorte que le jour naissant ne nous avertit qu'à temps du danger que nous courions. Il se trouva que c'était une de ces îles basses ou à moitié submergées, ou plutôt un grand banc de corail de vingt lieues de tour. Il y avait une très petite portion de terre composée d'îlots rangés le long du côté septentrional, et réunis par les bancs de sable et les brisans : ces îlots étaient couverts de bois, parmi lesquels on distinguait seulement les cocotiers. Nous rangeâmes le côté méridional, à la distance d'un ou de deux milles du banc de corail, contre lequel la mer brisait et formait une houle terrible. Au milieu il y a un grand lac ou goulet de mer, sur lequel nous aperçûmes une pirogue à la voile.

L'eau, dans la partie de la lagune près de nous, était moins profonde; mais elle l'était davantage au-dessous des bois : différence qu'on observait aisément par la couleur plus blanche et plus bleue

du bassin. A l'aide de nos lunettes nous comptâmes six ou sept hommes sur la pirogue, et l'un d'eux, placé à l'arrière, gouvernait avec une pagaie. Ils ne semblaient pas s'être embarqués pour nous reconnaître, car ils n'approchèrent point du récif sud; mais ils serrèrent de près la partie boisée de l'île.

Cette île, à laquelle j'ai donné le nom du capitaine Furneaux, gît par 17 degrés 5 minutes de latitude, et 143 degrés 16 minutes de longitude ouest. Sa position est à peu près la même que celle d'une des îles découvertes par M. de Bougainville.

Le 13 nous vîmes une autre de ces îles basses situées par 17 degrés 4 minutes de latitude, et 144 degrés 30 minutes de longitude ouest, et que j'appelai *île de l'Aventure*. M. de Bougainville nomme avec raison *archipel Dangereux* ce groupe d'îles basses et submergées. La tranquillité de la mer nous apprenait assez que nous en étions entourés, et qu'il ne fallait négliger aucune précaution, surtout la nuit, dans notre marche. Elles sont de niveau avec les flots dans les parties inférieures, et élevées à peine d'une verge ou deux dans les autres. Leur forme est souvent circulaire. Elles renferment à leur centre un bassin d'eau de la mer, et la profondeur de l'eau tout autour des côtes est incommensurable : les rochers s'élèvent perpendiculairement du fond. Elles produisent peu de chose:

les cocotiers sont vraisemblablement ce qu'il y a de meilleur. Malgré cette stérilité, malgré leur peu d'étendue, la plupart sont habitées. Il n'est pas aisé de dire comment ces petits cantons ont pu se peupler; et il n'est pas moins difficile de déterminer d'où les îles les plus élevées de la mer du Sud ont tiré leurs habitans. Le commodore Byron et le capitaine Wallis, qui firent débarquer sur ces îles quelques personnes de leur équipage, trouvèrent les insulaires réservés et craignant les étrangers: caractère qui provient peut-être de ce qu'il leur est difficile de conserver leur existence, à cause de la rareté des provisions. Ils sentent d'ailleurs que leur petit nombre les expose à l'oppression. On ne connaît pas encore la langue de ces peuples, ni leurs coutumes, par où l'on peut seulement conjecturer l'origine des nations qui ne conservent point de monumens.

Dès que nous eûmes passé ces îles basses nous cinglâmes vers Taïti.

§ 10.

Arrivée des vaisseaux à Taïti. Situation critique où nous fûmes. Plusieurs incidens survenus pendant notre relâche dans la baie de Oaiti-Piha.

Le 15 août nous aperçûmes l'île d'Osnabruck ou Maïtéa, découverte par le capitaine Wallis. Bientôt après je fis avertir le capitaine Furneaux que je voulais relâcher dans la baie Oaiti-Piha, près de l'extrémité sud-est de Taïti, afin de tirer de cette partie de l'île le plus de rafraîchissemens qu'il serait possible, avant d'aller à Matavaï. Nous fîmes voile ensuite, et, à six heures du soir, nous vîmes cette île désirée.

Des montagnes sortaient du milieu des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté un matelot ou deux, qui ne pouvaient pas marcher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérance, et qui enchante tous les navigateurs qui y ont abordé. Quiros, qui appareilla de Lima au Pérou, la découvrit probablement le premier en 1605. Il aperçut, le 10 février 1606, une île à laquelle il donna le nom de *Sagittaria*, et qui sans doute est Taïti. Le capitaine Wallis la reconnut ensuite, le 18 juin 1767, et il l'appela *île de George III*. M. de Bou-

gainville arriva dans la partie orientale, le 2 avril 1768, et il apprit le véritable nom de cette île. Touché de l'aimable caractère des insulaires, il passa dix jours parmi eux, et il en reçut le plus tendre accueil. J'y débarquai en avril 1769 pour observer le passage de Vénus, et je fis le tour de l'île. Un séjour de trois mois me procura l'occasion de vérifier les observations qu'on avait déjà publiées sur l'état du pays, le caractère et les mœurs des habitans.

Dans ce second voyage nous passâmes une nuit heureuse qui devait nous faire oublier les fatigues et l'inclémence du climat austral. La tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait. L'image de la maladie et de la mort n'effrayait plus personne.

A la pointe du jour, nous jouîmes d'une de ces belles matinées que les poëtes de toutes les nations ont essayé de peindre. Un léger souffle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, et ridait la surface des eaux. Les montagnes, couvertes de forêts, élevaient leurs têtes majestueuses, sur lesquelles nous apercevions déjà la lumière du soleil naissant; très près de nous on voyait une allée de collines, d'une pente plus douce, mais boisées comme les premières, agréablement entremêlées de teintes vertes et brunes; au pied, une plaine parée de fertiles arbres à pain, et par derrière une quantité innombrable de palmiers qui

présidaient à ces bocages ravissans. Tout semblait dormir encore; l'aurore ne faisait que poindre, et une obscurité paisible enveloppait le paysage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres et des pirogues sur la côte. A un demi-mille du rivage les vagues mugissaient contre un banc de rochers de niveau avec la mer, et rien n'égalait la tranquillité des flots dans l'intérieur du havre. L'astre du jour commençait à éclairer la plaine; les insulaires se levaient, et animaient peu à peu cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, et ramèrent près de nous qui avions tant de joie à les contempler. Nous ne pensions guère que nous allions courir le plus grand danger, et que la destruction menacerait bientôt les vaisseaux et les équipages sur les bords de cette rive fortunée. Nous avions les chaloupes en mer, afin de remorquer les vaisseaux au large; mais tous les efforts ne purent pas les empêcher d'être portés près du récif.

Cependant les pirogues s'approchaient. L'une d'elles arriva au côté de *la Résolution :* elle était montée par deux hommes presque nus, qui avaient une espèce de turban sur la tête, et une ceinture autour des reins. Ils agitaient une large feuille verte en poussant des acclamations multipliées de

tayò [1], que, sans connaître leur langue, je prenais pour une expression d'amitié. Nous jetâmes à ces insulaires un présent de clous, de verroteries et de médailles; et ils nous offrirent en retour une grande tige de plantain, c'est-à-dire un symbole de paix, et ils désirèrent qu'on l'exposât dans la partie la plus visible du vaisseau. On le mit en effet sur les haubans du grand mât, et alors les deux ambassadeurs retournèrent à l'instant vers la terre.

Bientôt nous découvrîmes une foule de peuple qui nous regardait des bords de la côte, tandis que d'autres, d'après ce traité de paix, montaient leurs pirogues et les chargeaient des différentes productions de leur pays. En moins d'une heure, nous fûmes environnés de cent canots, portant chacun une, deux, trois, et quelquefois quatre personnes qui nous montraient une parfaite confiance, et qui n'avaient aucune arme. Le son amical de tayo retentissait de toutes parts, et nous le répétions de bon cœur et avec un extrême degré de plaisir. Nous achetâmes des noix de coco, des plantains [2], des fruits à pain, et d'autres végétaux; du poisson, des pièces d'étoffe, des hameçons, des haches de pierre, etc., etc. : et les pirogues, remplissant l'intervalle qui se trouvait entre notre bâtiment et la

[1] Voyez le voyage de Bougainville, t. v, p. 211.
[2] C'est une espèce particulière de bananes.

côte, présentaient le tableau d'une nouvelle espèce de foire.

La bonté était peinte sur les traits des Taïtiens qui nous entouraient. Leur maintien était agréable et leur teint d'un brun pâle; leur taille ne surpassait pas la nôtre: ils avaient de beaux cheveux et de beaux yeux noirs. Nous remarquâmes plusieurs femmes assez jolies pour attirer notre attention. Leur vêtement était une pièce d'étoffe avec un trou au milieu où elles passaient leur tête, de manière que les deux bords pendaient devant et derrière jusqu'aux genoux. Une jolie toile blanche, pareille à une mousseline, formait différens plis autour de leur corps, un peu au-dessous de la poitrine, et l'une des extrémités retombait avec grâce par-dessus l'épaule. Si cet habit n'a pas la forme parfaite qu'on admire avec tant de raison dans les draperies des anciennes statues grecques, il est plus joli que je ne l'imaginais, et plus avantageux à la taille et à la figure qu'aucune des robes européennes que nous connaissions. Les deux sexes étaient embellis ou plutôt défigurés par ces singulières taches noires [1] dont parlent les premiers voyageurs. On en voyait particulièrement sur les fesses des hommes.

Ils ne tardèrent pas à venir à bord. La douceur

[1] Ils se piquent la peau, et ils mettent une couleur noire dans les piqûres.

singulière de leur caractère se montrait dans leurs regards et dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient les marques de tendresse et d'affection; ils nous prenaient les mains; ils s'appuyaient sur nos épaules, ou ils nous embrassaient. Ils admiraient la blancheur de nos corps, et souvent ils écartaient nos habits de dessus notre poitrine, comme pour se convaincre que nous étions faits comme eux.

Plusieurs, voyant que nous désirions parler leur langage, puisque nous demandions les noms des différens objets, ou que nous répétions ceux qui se trouvent dans les vocabulaires des premiers voyageurs, se donnèrent beaucoup de peine pour nous l'enseigner : ils semblaient charmés quand nous rendions exactement la prononciation du mot. Aucune langue ne me paraît plus aisée à apprendre que celle-ci : toutes les articulations aigres et sifflantes en sont bannies, et presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seulement une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs sons, qui donnent une grande délicatesse à l'expression. Parmi plusieurs autres observations, nous reconnûmes que l'*o* et l'*e*, qui commencent la plupart des noms et des mots qui se trouvent dans mon premier voyage, sont l'article que les langues orientales mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs, et que M. de

Bougainville avait saisi heureusement le nom de l'île sans l'*O*, en disant *Taïti* au lieu de *O-Taïti*.

Une chaloupe fut détachée en avant pour sonder le récif : nos gens, descendus à terre, furent bientôt environnés de naturels du pays. Entendant les cris des cochons, ils demandèrent à en acheter; mais on répondit à toutes leurs instances que ces animaux appartenaient à l'aree ou au roi, et qu'ils ne pouvaient pas les vendre.

Une autre pirogue, plus grande que les autres, nous amena un homme de plus de six pieds et trois femmes. L'insulaire, qui nous apprit tout de suite qu'il s'appelait O-Taï, semblait être un personnage de quelque importance dans cette partie de l'île, et nous le prîmes pour un de ces vassaux ou tenanciers dont parle mon premier voyage. Il monta sur le gaillard d'arrière, pensant probablement qu'une place où s'asseyaient les chefs lui convenait. Il était beaucoup plus beau que les autres naturels, et son teint ressemblait à celui des métis des îles d'Amérique. Ses traits étaient réellement agréables et réguliers : il avait un front haut, des sourcils arqués, de grands yeux noirs, étincelans de feu et un nez bien fait. Une douceur particulière se montrait autour de sa bouche. Ses lèvres étaient proéminentes, mais non pas démesurément larges; sa barbe, noire et bien frisée; ses cheveux très noirs tombaient en grosses boucles sur ses épaules : s'a-

pèrcevant que les nôtres étaient en queue, il se servit d'un mouchoir de soie noire, que M. Clarke lui avait donné, pour se mettre à notre mode.

Des trois femmes, l'une était son épouse, et les deux autres ses sœurs. Les deux plus jeunes eurent beaucoup de plaisir à nous apprendre à les appeler par leurs noms, qui étaient assez harmonieux : l'une portait celui de Maroya, et l'autre celui de Maroraï. Elles étaient encore plus belles qu'O-Taï, mais plus petites d'au moins neuf ou dix pouces. Maroraï avait la figure la plus gracieuse, les mains parfaitement potelées, et les contours des bras, des épaules et des reins d'une délicatesse inexprimable: un sourire ineffable animait leurs visages. Elles semblaient n'avoir jamais vu de vaisseaux, et tous les objets excitaient leur admiration : elles ne se contentèrent point de regarder les entours des ponts, elles descendirent dans les chambres des officiers, où un de nos messieurs les conduisit, et elles en examinèrent les plus petits détails avec attention. Maroraï prit fantaisie d'une paire de draps qu'elle aperçut sur un des lits, et fit différentes tentatives inutiles pour les obtenir de son conducteur. Celui-ci lui demanda en échange quelques faveurs. Après avoir hésité un instant, elle y consentit avec une feinte répugnance; mais, au moment où la victime approchait de l'autel de l'hymen,

le vaisseau toucha : cet événement malheureux interrompit la solennité.

Notre position devenait de plus en plus dangereuse. Nous n'étions cependant pas sans espérance de doubler la pointe occidentale du récif et de gagner la baie. A deux heures de l'après-midi nous arrivâmes en travers d'une ouverture ou brisant dans le récif, à travers lequel je comptais faire passer les vaisseaux. Mais on l'examina, et il n'y avait pas assez d'eau, quoique le flot s'y portât en abondance: ce qui manqua d'être funeste à *la Résolution;* car, dès que les bâtimens entrèrent dans ce courant, ils furent jetés avec impétuosité sur le récif. Les horreurs du naufrage s'offrirent alors à nos yeux. Nous n'étions pas à plus de deux encâblures des brisans; et, ne pouvant point trouver de fond pour mouiller, nous ne voyions aucun moyen probable de nous sauver. On jeta cependant une ancre; mais, avant qu'elle eût pris fond, le vaisseau n'avait pas trois brasses d'eau, et il touchait à chaque chute de mer qui brisait en houle terrible au-dessous de notre poupe, et qui nous menaçait à chaque moment d'être engloutis dans les vagues. Heureusement *l'Aventure* vint se placer à notre avant sans se briser : toutes les chaloupes travaillèrent à l'instant à remorquer *la Résolution* au large. Un souffle de vent s'éleva de terre au même moment, ce qui aida les chaloupes, et nous fûmes hors de danger.

L'Aventure en fut quitte pour perdre ses trois ancres, un de ses câbles et deux hansières. Nous nous retrouvâmes en pleine mer, après avoir couru les plus grands périls de naufrage sur cette même île que nous désirions avec tant d'ardeur voir quelques jours auparavant.

Durant cette position si alarmante, plusieurs naturels du pays étaient sur nos bords et autour des vaisseaux. Ils paraissaient insensibles à nos dangers; ils ne montraient ni surprise, ni joie, ni crainte, quand les bâtimens touchaient. Cependant ils nous aidaient machinalement à virer le cabestan, et à manier les cordages. Pendant ces entrefaites, le thermomètre était à plus de 90 degrés dans l'ombre, et le ciel brillait avec éclat dans un firmament radieux. Ils nous quittèrent un peu avant le coucher du soleil, sans nous donner la moindre marque d'intérêt.

La nuit fut orageuse, et nous vîmes les dangereux récifs éclairés par les flambeaux des pêcheurs. L'un des officiers, allant se coucher, trouva son lit sans draps : la belle Maroraï en avait probablement pris soin quand elle fut abandonnée par son amant. Elle dut mettre à son vol beaucoup d'adresse; car elle parut ensuite sur le pont, et personne ne s'en aperçut. Le lendemain 17, nous mouillâmes dans la baie de Oaiti-Piha. Les deux vaisseaux étaient remplis d'un grand nombre de naturels du pays, qui

nous apportaient des noix de coco, des plantains, des bananes, des pommes, des ignames et d'autres racines, qu'ils échangèrent contre des clous et des verroteries. Les cris de ces insulaires nous étourdissaient; leurs pirogues chaviraient souvent; mais ces accidens ne les déconcertaient point, car les hommes et les femmes sont d'habiles nageurs. En montant sur nos ponts, ils avaient volé différentes bagatelles; quelques-uns même rejetaient secrètement du haut de nos vaisseaux les noix de coco que nous avions déjà achetées une fois à leurs camarades qui étaient dans leurs pirogues, et qui venaient sur-le-champ nous les revendre une seconde fois. Afin de prévenir cette friponnerie, on les chassa de nos bords, après les avoir punis du fouet, châtiment qu'ils supportèrent avec patience. La chaleur était aussi grande que la veille : malgré la transpiration abondante qu'occasionait le temps, le climat ne nous affectait pas trop. Nous étions charmés de remplacer un biscuit mangé de vers par des fruits à pain et des ignames; et l'é-vée [1] nous fournissait un dessert délicieux : nous désirions seulement acheter des cochons et des volailles.

L'après-midi je débarquai avec le capitaine Furneaux, afin d'examiner l'aiguade et de sonder les dispositions des Taïtiens. Il ne nous restait presque plus d'eau à bord, et une chaloupe alla tout de

[1] L'é-vée est un fruit de la forme d'une pomme.

suite en remplir quelques futailles. Nous trouvâmes une aiguade aussi convenable que je pouvais l'espérer, et les naturels nous traitèrent fort bien.

Durant cette petite expédition, les ponts furent remplis de Taïtiens, et entre autres de plusieurs femmes, qui se livraient aisément aux sollicitations pressantes des matelots : quelques-unes, qui semblaient être venues à bord pour faire ce commerce, ne paraissaient pas avoir plus de neuf ou dix ans, et l'on ne voyait en elles aucune marque de puberté. Un libertinage si prématuré doit avoir des suites funestes sur la nation en général, et je fus frappé d'abord de la petite stature de la classe inférieure du peuple, à laquelle appartiennent toutes les prostituées. Nous y avons remarqué peu d'individus au-dessus d'une taille moyenne; un grand nombre était au-dessous : observation qui confirme ce que M. de Buffon a dit si judicieusement sur l'union prématurée des deux sexes. En général, leurs traits n'avaient rien de régulier ni de distingué, si l'on en excepte les yeux toujours grands et pleins de vivacité : mais un sourire naturel et un désir constant de plaire suppléaient tellement à la beauté, que l'amour ôtait la raison à nos matelots, et ils donnaient imprudemment leurs chemises et leurs habits à leurs maîtresses. La simplicité d'un vêtement qui exposait à la vue un sein bien formé et des bras charmans contribuait d'ailleurs à exciter

leur flamme amoureuse, et enfin le spectacle de plusieurs de ces nymphes, qui nageaient avec grâce toutes nues, aux environs de nos vaisseaux, aurait suffi seul pour détruire le peu de force qu'un marin oppose à ses passions.

Une circonstance très minutieuse les engagea à se jeter à l'eau. Un des officiers placé sur le gaillard d'arrière, voulant donner des grains de verre à un enfant de six ans, qui était sur une pirogue, les laissa tomber dans la mer : l'enfant se précipita au même instant à l'eau, et il plongea jusqu'à ce qu'il les eût rapportés du fond. Afin de récompenser son adresse, nous lui jetâmes d'autres bagatelles, et cette générosité tenta une foule d'hommes et de femmes, qui nous amusèrent par des tours surprenans d'agilité au milieu des flots, et qui non-seulement repêchaient des grains de verre, répandus par nous sur les vagues, mais même de grands clous, qui, par leurs poids descendaient promptement à une profondeur considérable. Quelques-uns restaient long-temps sous l'eau, et nous ne revenions point de la prestesse avec laquelle ils plongeaient. Les ablutions fréquentes de ce peuple rendent l'art de nager familier dès la plus tendre enfance. A voir leur position aisée dans l'eau, et la souplesse de leurs membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies.

Je me promenai avec plusieurs personnes le long

de la côte à l'est : une quantité innombrable de naturels du pays nous suivaient; ils voulurent absolument nous porter sur leurs épaules, lorsqu'il fallut passer un ruisseau. Ils nous laissèrent ensuite sous la garde d'un seul homme, qui nous mena à une pointe de terre en friche, où croissaient en abondance, parmi des buissons, différentes espèces de plantes. En sortant du milieu de ces buissons, nous aperçûmes un bâtiment de pierre, qui avait la forme d'une pyramide tronquée : la base était d'environ dix verges. Tout l'édifice consistait en plusieurs terrasses ou escaliers placés les uns au-dessus des autres, tombant en ruines et couverts d'herbes et d'arbrisseaux, surtout dans la partie de derrière. Le Taïtien nous apprit que c'était le cimetière, ou le temple de Wahéatua, roi actuel de Tiarrabou. Tout autour étaient placées quinze perches minces, d'environ dix-huit pieds de long, sur lesquelles on voyait sculptées six ou huit figures qui allaient toujours en diminuant. Il y avait alternativement des figures mâles et femelles; mais celle d'en haut était toujours mâle. Toutes ces figures faisaient face à la mer, et ressemblaient parfaitement à celles qui sont sculptées à l'arrière de leurs pirogues et qu'ils appellent *é-tée*. Au-delà du morai, nous découvrîmes un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel, sur un treillage de bâtons, étaient placées des bananes et des noix de coco pour

le dieu. Nous nous assîmes à l'ombre de ce toit, afin de nous y reposer, et notre guide, les voyant très fatigués, prit plusieurs des bananes et nous les offrit, en nous assurant qu'elles étaient bonnes à manger. Nous les trouvâmes réellement délicieuses, et nous partageâmes sans scrupule ces mets destinés aux dieux.

Le 18 août, ayant commencé nos excursions dès le grand matin, nous contemplâmes avec ravissement la scène charmante qui s'offrait à nos yeux. Le havre où mouillaient les vaisseaux était très petit, et il ne pouvait pas contenir d'autres navires. L'eau y était aussi unie qu'un miroir, tandis qu'en dehors du récif la mer jetait une écume blanche. La plaine au pied des collines, resserrée en cet endroit, présentait l'image de la fertilité, de l'abondance et du bonheur; elle se partageait devant nous entre les collines, et formait une longue vallée étroite, couverte de plantations, entremêlées de maisons. Les pentes des collines, revêtues de bois, se coupaient les unes les autres des deux côtés; et derrière la vallée nous apercevions les montagnes de l'intérieur du pays séparées en différens pics, et entre autres une pointe remarquable dont le sommet, courbé d'une manière effrayante, semblait à chaque instant sur le point de tomber. La sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, la beauté du paysage, tout enchantait notre imagination, et nous inspirait la gaîté.

Plus nous avancions, plus nous reconnaissions la fidélité du tableau d'un pays que M. de Bougainville a comparé à l'Élysée. Entrant au milieu d'un bosquet d'arbres à pain, sur la plupart desquels nous ne vîmes point de fruit à cette saison de l'hiver, nous suivîmes un sentier propre mais serré, qui nous conduisit à plusieurs habitations à demi cachées sous des arbrisseaux. Les grands palmiers s'élevaient sur le reste des arbres; les bananiers déployaient leur large feuillage, et l'on apercevait çà et là quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres, couverts de branches d'un vert sombre, portaient des pommes d'or, qui, par le jus et la saveur, ressemblaient à l'ananas. Les espaces intermédiaires étaient remplis de petits mûriers, dont les insulaires employaient l'écorce à fabriquer des étoffes de différentes espèces de petits mûriers, d'ignames et de cannes à sucre.

Les cabanes des naturels, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont peu éloignées les unes des autres, et entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le gardenia, la guettarda et le calophyllum. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur structure que de la beauté naturelle des bocages qui les environnaient. Les longues feuilles du pandang ou palmier servaient de couverture à ces édifices, et l'arbre à pain en fai-

sait les colonnes. Comme un simple toit suffit pour mettre les Taïtiens à l'abri des pluies et des rosées de la nuit, et que le climat de cette île est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes sur les côtés : quelques-unes cependant, destinées aux opérations secrètes, étaient entièrement fermées avec des bambous réunis par des pièces transversales de bois, de manière à donner l'idée d'une vaste cage. Celles-là ont communément un trou par où l'on entre : ce trou est fermé par une planche.

Nous observâmes devant chaque hutte des groupes d'habitans couchés ou assis, comme les Orientaux, sur un vert gazon ou sur une herbe sèche, et passant ainsi des heures fortunées dans la conversation ou dans le repos. Les uns se levaient à notre approche, se joignaient à la foule et nous suivaient ; mais le plus grand nombre, et surtout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentaient de prononcer *tayo* lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous voient rassembler des plantes s'empressèrent d'en cueillir de pareilles, qu'ils vinrent nous offrir.

Les bocages d'arbres à pain étaient remplis de petits oiseaux dont le chant était très agréable. quoiqu'on dise communément en Europe, je ne sais pourquoi, que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très petits

perroquets, d'un joli bleu de saphir, habitaient la cime des cocotiers les plus élevés; tandis que d'autres, d'une couleur verdâtre, tachetée de rouge, se montraient plus ordinairement parmi les bananes, et souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent, et qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur, d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son cou blanc; un gros coucou, et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles se juchaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre se promenait gravement sur le bord de la mer, mangeant des poissons à coquilles et des vers.

Un beau ruisseau, qui roulait ses ondes argentées sur un lit de cailloux, descendait d'une vallée étroite, et, à son embouchure dans la mer, offrait ses eaux à ceux de nos gens qui étaient à terre pour remplir les futailles. J'en remontai le courant jusqu'à l'endroit où je rencontrai une troupe de Taïtiens qui suivaient trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes et rouges, avec de jolis turbans des mêmes couleurs. Chacun d'eux portait à la main un long bâton ou une baguette, et le premier était accompagné d'une femme qu'on nous dit être son épouse. Je demandai qui ils étaient, et l'on me répondit que c'étaient les te-aponnées; mais, remarquant que je n'entendais pas assez leur langue pour comprendre ce terme, ils ajoutèrent que c'é-

taient des tata-no-t'eatooa, des ministres de Dieu et du moraï ou du temple. Je m'arrêtai quelque temps parmi eux, et, comme ils ne firent aucune cérémonie religieuse, je les quittai.

J'eus dans ma chambre, la plus grande partie du jour, un des prétendus earées, et je lui donnai, à lui et à tous ses amis, beaucoup de présens. Enfin on le surprit saisissant des effets qui ne lui appartenaient pas, et les tendant du haut des bouteilles à ses compatriotes qui étaient en dehors. On fit contre ceux qui étaient sur le pont plusieurs autres plaintes de même espèce, ce qui me contraignit à les chasser tous du vaisseau. Celui que j'avais dans ma chambre s'empressa de sortir. J'étais si blessé de sa conduite, que, quand il fut un peu plus loin, je tirai deux coups par-dessus sa tête: alors il quitta sa pirogue et se jeta à la nage. Je détachai un bateau pour saisir son embarcation; mais, dès que nos gens approchèrent de la côte, les Taïtiens les assaillirent de pierres. Comme ils n'étaient point armés, je craignis pour eux; je montai un autre bateau afin de les secourir, et je fis tirer un gros canon chargé à balles le long du rivage : à l'instant ils abandonnèrent tous la grève, et j'emmenai deux de leurs pirogues sans la moindre opposition. Il y avait sur une de ces pirogues un petit garçon qui était fort effrayé; mais je dissipai bientôt sa peur en lui donnant quelques bagatelles et en le mettant à

terre. Quatre ou cinq heures ensuite nous redevînmes tous bons amis, et je rendis les pirogues à la première personne qui vint les demander.

Jusqu'à ce soir aucun Taïtien n'avait demandé des nouvelles de Tupia : deux ou trois s'informèrent de lui. Ils ne firent plus de question dès qu'ils apprirent la cause de sa mort, et il ne parut pas qu'ils eussent éprouvé la moindre affliction de ce qu'il était mort autrement que de maladie. Ils parlèrent aussi peu d'Aoutourou, l'homme qu'avait emmené M. de Bougainville ; mais ils m'entretinrent sans cesse de M. Banks, et de plusieurs autres qui étaient avec moi lors du premier voyage.

Le 19 nous eûmes de petites brises, avec des ondées de pluie très vives. Dans une excursion que nous fîmes, le capitaine Furneaux et moi, le long de la côte, nous rencontrâmes un chef qui nous régala d'excellens poissons, de fruits, etc. : et, pour le remercier de son accueil hospitalier, je lui donnai une hache et des clous. Il nous reconduisit ensuite aux vaisseaux où il ne resta que peu de temps.

Dans une autre excursion nous parvînmes à un petit hangar où cinq ou six femmes, assises sur les deux côtés d'une longue pièce de bois carrée, battaient l'écorce fibreuse du mûrier, afin d'en fabriquer leurs étoffes. Elles se servaient pour cela d'un morceau de bois carré qui avait des sillons

longitudinaux et parallèles, plus ou moins serrés, suivant les différens côtés. Elles s'arrêtèrent un moment pour nous laisser examiner l'écorce, le maillet, et la poutre qui leur servait de table : elles nous montrèrent aussi dans une gousse de noix de coco une espèce d'eau glutineuse dont elles se servaient de temps à autre, afin de coller ensemble les pièces de l'écorce. Cette colle, qui, à ce que nous comprîmes, vient de l'*hibiscus esculentus*, est absolument nécessaire dans la fabrique de ces immenses pièces d'étoffe, qui, ayant quelquefois deux ou trois verges de large et cinquante de long, sont composées de petits morceaux d'écorce d'arbre d'une très petite épaisseur. En examinant avec soin leurs plantations de mûriers, nous n'en avons jamais trouvé un seul de vieux : dès qu'ils ont deux ans on les abat et de nouveaux s'élèvent de la racine : car heureusement il n'y a pas d'arbre qui se multiplie davantage; et si on le laissait croître jusqu'à ce qu'il fût en fleurs et qu'il pût porter des fruits, peut-être couvrirait-il bientôt tout le pays. Il faut toujours enlever l'écorce des jeunes : on a soin que leur tige devienne longue sans aucune branche, excepté seulement au sommet; de sorte que l'écorce est entière le plus possible. Nous ne connaissions pas alors la méthode de la préparer avant qu'on la mette sous le maillet. Les femmes occupées de ce travail

portaient de vieux vêtemens sales et déguenillés, et leurs mains étaient très dures et très calleuses.

Un peu plus loin, un homme, dont le regard prévenait en sa faveur, nous invita à nous asseoir à l'ombre devant sa maison, au milieu d'une vallée étroite. Sur une petite cour pavée de larges pierres il étendit des feuilles de bananes pour nous, et, apportant un petit banc de bois assez propre, fait d'une seule pièce, il pria celui d'entre nous qu'il croyait être le principal personnage de s'y asseoir. Quand nous fûmes tous assis, il courut à sa maison chercher des fruits à pain cuits qu'il nous offrit sur des feuilles de banane fraîches; et il nous présenta en outre un panier natté de vée, ou de pommes de Taïti, fruit du genre de *spondias*, dont le goût ressemble à celui de l'ananas. Nous déjeunâmes de bon cœur : l'exercice que nous venions de faire, l'air frais du matin et l'excellence de ces fruits, avaient excité notre appétit. La méthode taïtienne d'apprêter la pomme à pain et les autres alimens avec des pierres chaudes nous parut fort supérieure à celles de nos cuisines. Pour que rien ne manquât à son festin, notre hôte ouvrit cinq noix de coco; il versa dans une coupe très propre, qui était une gousse de noix de coco, la liqueur fraîche et limpide qu'elles renfermaient, et chacun de nous but à son tour. Les insulaires nous avaient témoigné de la bienveil-

lance et de l'amitié dans toutes les occasions ; ils nous avaient toujours donné pour des bagatelles des noix de coco et des fruits quand nous leur en demandions, mais nous n'avions pas encore vu d'exemples d'une hospitalité exercée d'une manière si complète. Nous tâchâmes de récompenser notre ami avec des verroteries et des clous de fer qui lui causèrent une extrême joie.

Après avoir quitté cet asile de l'hospitalité patriarcale, nous continuâmes notre promenade dans l'intérieur du pays, malgré la répugnance de plusieurs Taïtiens : quand ils virent que nous persistions à le vouloir, la plus grande partie se dispersa au milieu des différentes habitations, et il n'en resta que peu pour nous accompagner et nous servir de guides au pied des premières collines. Nous laissâmes les huttes et les plantations des naturels du pays derrière nous, et nous montâmes un sentier battu; et, en passant à travers des arbrisseaux mêlés de plusieurs gros arbres, et en examinant les coins les plus touffus, nos naturalistes trouvèrent plusieurs plantes et des oiseaux inconnus jusqu'ici aux naturalistes. Avec ces richesses nous nous remîmes en route du côté de la mer, et les naturels en témoignèrent leur satisfaction. Un immense concours d'insulaires remplissait notre marche sur la grève. La chaleur excessive du soleil nous engagea à nous baigner dans la rivière voisine, et nous allâmes

ensuite dîner à bord. La pluie nous retint l'après-midi sur le vaisseau.

Le peu d'étendue de l'île, et son vaste éloignement du continent oriental et du continent ouest ne comportent pas une grande variété d'animaux. Nous n'y avons vu en quadrupèdes que des cochons, des chiens domestiques, et des quantités incroyables de rats que les naturels laissent courir en liberté, sans jamais essayer de les détruire. Il y a cependant assez d'oiseaux; et, quand les insulaires se donnaient la peine de pêcher, ils nous vendaient toute sorte de différens poissons, parce que cette classe d'animaux court plus aisément d'une partie de l'Océan à l'autre, et surtout dans la zone torride, où certaines espèces sont communes tout autour du monde.

Le 20, à midi, je fis avec plusieurs officiers une promenade à la pointe orientale du havre. Arrivé à un petit ruisseau assez large et assez profond pour porter une pirogue, nous passâmes de l'autre côté, et nous aperçûmes parmi des arbrisseaux une maison assez vaste. Nous vîmes, devant, une grande quantité des plus belles étoffes de Taïti étendues sur l'herbe, et les naturels du pays nous dirent qu'on venait de les laver dans la rivière. Près de l'habitation je remarquai un bouclier de forme demi-ronde, d'osier et de filasse de noix de coco, suspendu à un bâton : il était couvert de

plumes éclatantes gris-bleu d'une espèce de pigeon, et orné de dents de goulu, déployées en trois cercles concentriques. Je demandai si l'on voulait le vendre; mais on me répondit que non, et j'en conclus qu'on l'avait exposé à l'air, ainsi que nous exposons de temps en temps les choses que nous tenons dans des boîtes fermées. Un homme d'un âge mûr, couché fort à son aise au milieu de la hutte, nous invita à nous asseoir près de lui, et il examina avec curiosité mon habillement. Les ongles de ses doigts étaient très longs, et il en paraissait fier : c'est une marque de distinction parmi eux, parce que, pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume : il est peut-être difficile de déterminer si les Taïtiens l'ont tirée de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à la même idée. En différens coins de la hutte, des hommes et des femmes mangeaient séparément du fruit à pain et des bananes, et tous à notre approche nous invitèrent à partager leur dîner.

En quittant cette habitation nous nous rendîmes, à travers des arbrisseaux odoriférans, à une seconde maison, où nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfans et ses sœurs, Maroya et Marorai. L'officier qui avait perdu les draps de son lit était avec nous; mais, ne jugeant pas à propos de les redemander, il essaya plutôt de gagner les bonnes grâces de la

belle. Elle accepta les grains de verre, les clous, etc., qu'on lui offrit, mais elle fut inexorable aux sollicitations passionnées de son amant. Il est probable qu'ayant obtenu les draps qu'elle désirait, et pour lesquels seuls elle avait pu se soumettre à une prostitution, rien ne l'excitait à supporter les embrassemens volages d'un étranger. Cette idée nous semblait encore plus vraisemblable quand nous considérions que sa famille jouissait d'un certain rang, et que, durant mon long séjour lors de mon premier voyage, il n'y avait eu que très peu d'exemples de ce libertinage chez les femmes les plus qualifiées.

Le soir du 20, un des naturels du pays s'enfuit avec un des fusils de la garde qui était à terre. Je fus témoin de ce vol, et j'envoyai après le voleur quelques-uns de nos gens : cet expédient aurait peu servi si les insulaires, de leur propre mouvement, n'avaient pas poursuivi le voleur. Après l'avoir renversé à terre ils lui arrachèrent le fusil qu'ils nous apportèrent. La crainte, dans cette occasion, fit certainement plus d'impression sur eux que les principes de la probité. Cet acte de justice mérite cependant des éloges ; car, sans leur prompt secours, il m'était presque impossible de recouvrer le fusil autrement que par la force.

Un chef qui vint me voir le matin m'offrit une grande quantité de fruits, et entre autres des noix

de coco, dont on avait ôté l'eau. Il avait rassemblé celles-ci, et en avait fait des paquets avec tant d'art, que nous n'aperçûmes pas d'abord la tromperie. Quand on lui en parla il ne parut ému en aucune manière; et, comme s'il n'eût pas su ce qu'on voulait lui dire, il en ouvrit lui-même deux ou trois. Il nous déclara alors que nous avions raison, et il alla ensuite à terre, d'où il nous envoya des plantains et des bananes.

Souvent nous rencontrâmes les naturels allant à leurs occupations ordinaires. Il ne faut pas supposer que les besoins de ces peuples les forcent à un travail constant; car ils se rassemblaient en foule autour de nous, ils nous suivaient toute la journée, et quelquefois même ils négligeaient pour nous leurs repas : ils ne nous accompagnaient point sans quelque motif d'intérêt. En général leur conduite à notre égard était douce, amicale, et même officieuse : mais ils guettaient toutes les occasions d'enlever adroitement quelques bagatelles; et, lorsque nous leur rendions les regards de tendresse qu'ils jetaient sur nous, ils profitaient du moment pour nous dire d'un ton mendiant *tayo-poë* (ami, quelque chose.) Quand nous ne leur donnions rien, ils n'étaient pas moins affectueux. Si ces demandes devenaient trop fréquentes, nous avions coutume de les contrefaire, et de répéter leurs paroles sur le même ton, ce qui excitait parmi eux des éclats de

rire universels. Ils parlaient communément très haut, et il semblait qu'ils s'entretenaient de nous. Chaque nouveau venu apprenait sur-le-champ des autres nos noms qu'ils réduisaient à un petit nombre de sons et d'articulations plus doux; et l'on ne manquait pas de l'amuser en lui racontant ce que nous avions dit ou fait le matin. Les derniers arrivés voulaient ordinairement entendre un coup de fusil : nous y consentions, à condition qu'ils nous montreraient un oiseau pour but. Nous étions souvent embarrassés quand ils nous en indiquaient un éloigné de quatre ou cinq cents verges : ils ne pensaient point que l'effet de nos armes à feu fût borné à un certain espace. Comme il n'était pas prudent de leur découvrir ce mystère, nous prétendions ne voir l'oiseau que lorsque nous étions assez près pour le tuer. La première explosion les effraya beaucoup, et produisit sur quelques-uns une consternation si forte, qu'ils tombèrent à terre et s'enfuirent ensuite à environ vingt verges de nous. Ils se tinrent ainsi à l'écart, jusqu'à ce que nous eussions calmé leurs craintes par des démonstrations d'amitié, ou jusqu'à ce qu'un de leurs compatriotes plus courageux eût ramassé l'oiseau que nous venions de tuer. Bientôt ils se familiarisèrent avec ce bruit, et, quoiqu'ils exprimassent toujours quelque émotion soudaine, cependant peu à peu ils surmontèrent la frayeur.

Malgré la réception amicale qu'on nous faisait de toutes parts, les insulaires avaient grand soin de cacher leurs cochons à nos yeux : si nous en parlions, ils semblaient affligés; ils disaient qu'ils n'en avaient point, où ils nous assuraient qu'ils appartenaient à Wahéatua, leur roi. Quoique nous vissions des étables pleines presque autour de chaque hutte, nous ne fîmes plus semblant de nous en apercevoir, et cette conduite augmenta leur confiance à notre égard.

Après une marche d'un ou de deux milles, nous nous assîmes sur quelques larges pierres qui formaient une espèce de cour pavée, devant une des habitations, et nous priâmes les habitans de nous donner du fruit à pain et des noix de coco, en échange de nos marchandises. Ils nous en apportèrent à l'instant, et nous déjeunâmes. La foule qui nous suivait se tint à quelque distance, ainsi que nous l'avions désiré, pour que personne ne nous prît nos armes, etc., que nous étions obligés de quitter en mangeant. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une gousse de noix de coco, remplie de petits poissons frais que les Taïtiens ont coutume de manger crus sans autre sauce que de l'eau : j'en goûtai, et je ne les trouvai point désagréables; mais, comme nous étions dans l'usage de les manger cuits, nous les distribuâmes, avec

le reste du fruit, à ceux de nos favoris qui se trouvaient dans la foule.

Nous poursuivîmes alors notre promenade, marchant du côté des collines, malgré les sollicitations importunes des naturels qui nous pressèrent de nous tenir sur la plaine : nous reconnûmes tout de suite que c'était uniquement parce qu'ils n'aimaient pas la fatigue ; mais, sans changer de résolution, et laissant derrière nous presque toute la troupe, nous gagnâmes, avec un petit nombre de guides, une ouverture entre deux collines. Nos botanistes y trouvèrent plusieurs plantes sauvages nouvelles pour nous ; et nous vîmes des hirondelles volant sur un petit ruisseau qui roulait ses eaux avec impétuosité. Nous en côtoyâmes les bords jusqu'à un rocher perpendiculaire, festonné par différens arbrisseaux, et d'où il tombait en colonne de cristal : des fleurs odoriférantes environnaient au pied une nappe tranquille et limpide. Ce lieu, d'où nous découvrions la plaine sous nos pieds, et plus loin la mer, était un des plus beaux qui eût jamais frappé mes regards, et il rappelait à mon souvenir et surpassait les descriptions les plus délicieuses des poëtes. A l'ombre des arbres, dont les branches se courbaient mollement sur les ondes, nous jouîmes d'un zéphyr agréable qui calmait la chaleur du jour. Le bruit uniforme

et imposant de la cascade n'était interrompu que par le gazouillement des oiseaux.

Lorsque nous poursuivîmes notre route, un jeune homme, d'une physionomie très heureuse, qui s'était distingué par des démonstrations particulières d'attachement, fut chargé du portefeuille où M. Hodges conservait les esquisses et dessins qu'il faisait en se promenant : ce naturel parut enchanté de cette confiance, et il se regarda comme un personnage devenu plus important aux yeux de ses compatriotes. Cette circonstance produisit un effet général sur tous ceux qui nous entouraient, car leur familiarité et leur affection semblèrent fort augmentées.

Nous entrâmes ensemble dans une hutte spacieuse, où nous vîmes une grande famille assemblée. Un vieillard, d'un visage calme, était couché sur une natte propre, et il appuyait sa tête sur un petit tabouret qui lui servait de coussin. Des cheveux blancs couvraient sa tête vénérable, et une barbe épaisse, aussi blanche que la neige, descendait sur sa poitrine : il avait les yeux vifs, et ses joues arrondies annonçaient la santé. Ses rides, symptômes de la vieillesse parmi nous, étaient en petit nombre; car l'inquiétude, la peine et le chagrin, qui sillonnent nos fronts de si bonne heure, sont peu connus de cette nation fortunée. De jeunes enfans, que nous prîmes pour ses petits-fils, abso-

lument nus, suivant la coutume du pays, jouaient avec le vieillard, et ses actions et ses regards nous apprirent que sa manière simple de vivre n'avait pas encore émoussé ses sens. Des hommes bien faits et des nymphes sans art, en qui la jeunesse suppléait à la beauté, entouraient le patriarche, et nous jugeâmes, en arrivant, qu'ils conversaient ensemble après un repas frugal. Ils nous prièrent de nous asseoir sur leurs nattes au milieu d'eux, et nous ne leur donnâmes pas la peine de réitérer leur invitation.

Comme ils n'avaient peut-être jamais vu d'étrangers, ils examinaient nos vêtemens et nos armes, sans cependant s'arrêter plus d'un moment sur chaque objet. Ils admiraient la couleur de notre teint; ils serraient nos mains, et ils paraissaient étonnés de ce que nous n'étions pas *tatoués*[1] et de ce que nous n'avions pas de grands ongles à nos doigts. Ils demandaient nos noms d'un air empressé, et quand ils les avaient appris, ils les répétaient avec un grand plaisir. Ces noms, prononcés à leur manière, différaient tellement des originaux, qu'un étymologiste aurait eu peine à les reconnaître; mais, en revanche, ils étaient plus harmonieux et plus faciles à retenir : Forster fut changé en *Matara*,

[1] Ce mot exprime les petits trous peints qu'ils se font sur la peau avec des pointes de bois.

Hodges en *Oreo*, Grindall en *Térino*, Sparrman en *Pamanée*, et George en *Téorée*.

Nous retrouvâmes ici, comme partout ailleurs, l'hospitalité des anciens patriarches. On nous offrit des noix de coco et des é-vées pour étancher notre soif. Un des jeunes hommes avait une flûte de bambou à trois trous : il en joua en soufflant avec le nez tandis qu'un autre l'accompagna de sa voix. Toute la musique vocale et instrumentale consistait en trois ou quatre notes, entre les demi-notes et les quarts de note; car ce n'étaient ni des tons entiers ni des demi-tons. Ces notes, sans variété ou sans ordre, produisaient seulement une espèce de bourdonnement léthargique, qui ne blessait pas l'oreille par des sons discordans, mais qui ne faisait aucune impression agréable sur notre esprit. Il est surprenant que le goût de la musique soit si général sur toute la terre, tandis que les idées de l'harmonie sont si différentes parmi les nations diverses. Charmé de ces tableaux de bonheur qui s'offraient à nos yeux, M. Hodges remplit son portefeuille de dessins, qui transmettront à la postérité les beautés d'une scène que les paroles seules ne peuvent pas faire connaître. Quand il dessinait, tous les naturels le regardaient attentivement, et ils semblaient enchantés de trouver de la ressemblance entre ses portraits et quelques-uns d'entre eux. Notre connaissance de leur langue, malgré

nos efforts pour l'apprendre, était encore très imparfaite; ce qui nous priva du plaisir que nous auraient procuré des conversations avec ces bonnes gens. Quelques mots et une pantomime muette nous tinrent lieu d'un discours suivi. Cela suffisait cependant pour amuser les naturels, et notre docilité et nos efforts pour leur plaire leur étaient au moins aussi agréables que leur caractère social et leur empressement à nous instruire l'étaient pour nous.

Le vieillard, sans changer d'attitude, la tête toujours appuyée sur le tabouret, nous proposa plusieurs questions; auxquelles nous répondîmes de notre mieux; et cette visite se termina par divers petits présens de verroteries et d'autres bagatelles.

Ces pauses dans les cabanes hospitalières des naturels du pays nous rafraîchissaient tellement, que nous n'étions point du tout fatigués, et nous aurions fait aisément le tour de l'île de la même manière. La plaine, au pied des montagnes, ne présentait aucun obstacle à notre marche; au contraire, les sentiers y étaient bien battus et toute la surface parfaitement de niveau, et couverte presque partout de jolis gramens. Nos pas ne rencontraient aucun animal malfaisant : ni cousins ni mousquites ne bourdonnaient autour de nous, et nous ne craignions la piqûre d'aucun insecte. Les bocages d'arbres à pain interceptaient, par leur épais feuil-

lage, les rayons du soleil à midi, dont une brise de mer calmait, au reste, la chaleur. Les insulaires cependant, accoutumés à consacrer au repos le milieu du jour, s'échappaient un à un au milieu des arbrisseaux, de façon qu'il en restait peu avec nous. Environ deux milles plus loin à l'est, nous atteignîmes la côte de la mer, à un endroit où elle forme un petit golfe.

Là, environnés de plantations de toutes parts, nous parvînmes à une clairière ou plaine, au milieu de laquelle nous aperçûmes un moraï ou cimetière, composé de trois rangées de pierres en forme d'escaliers, chacune d'environ trois pieds et demi de hauteur, et couvertes d'herbes, de fougères et de petits arbrisseaux. Du côté de l'intérieur du pays, l'édifice était entouré, à quelque distance, d'un enclos oblong de pierres d'environ trois pieds d'élévation, en dedans duquel deux ou trois palmiers solitaires et quelques jeunes casuarinas, avec leurs rameaux pleurans, répandaient une mélancolie touchante sur cette scène. Un peu loin du moraï, et parmi un groupe épais d'arbrisseaux, je vis une hutte ou hangar peu considérable, où, sur une espèce de théâtre de la hauteur de la poitrine, était placé un cadavre, couvert d'une pièce d'étoffe blanche qui pendait en différens plis. De jeunes cocotiers, des bananiers et des dragons végétaux s'élevaient et fleurissaient tout autour.

Près de cette cabane il y en avait une autre, où étaient des alimens pour la divinité, et un bâton planté en terre, sur lequel nous vîmes un oiseau mort enveloppé dans un morceau de natte. Au milieu de cette hutte, adossée contre une éminence, nous trouvâmes une femme assise dans l'attitude de la réflexion, qui se leva à notre approche, et ne voulut pas nous permettre d'avancer vers elle. Nous lui offrîmes un petit présent, mais elle refusa de le toucher. Les naturels qui nous accompagnaient nous dirent qu'elle dépendait du morai, et que le corps mort était celui d'une femme, dont elle achevait peut-être les obsèques.

En revenant nous achetâmes quelques pièces d'étoffe de la fabrique du pays, ce qui fit un plaisir infini aux insulaires. Nous entrâmes dans l'habitation d'un homme très gras qui semblait chef du canton, et qui se berçait voluptueusement sur son coussin de bois. Deux domestiques préparaient son dessert devant lui, en mêlant de l'eau, du fruit à pain et des bananes, dans un grand vase de bois, où ils avaient soin d'ajouter de la pâte aigrelette de fruit à pain fermenté, appelé *maheï*. Ils se servaient pour cela d'un pilon de pierre noire polie, qui me parut être une espèce de basalte [1]. Pendant ce temps une femme assise près de lui remplissait par poignées la bouche de ce glouton avec les restes

[1] Voyez la relation du premier voyage.

d'un grand poisson bouilli, et de plusieurs fruits à pain qu'il avalait avec un appétit vorace. Une insensibilité parfaite était peinte sur son visage, et je jugeai que toutes ses pensées se bornaient au soin de son ventre. Il daigna à peine nous regarder ; s'il prononçait quelques monosyllabes, quand nous jetions les yeux sur lui, c'était seulement pour exciter sa nourrice et ses valets à faire leur devoir avec empressement. La vue de ce chef et les réflexions qu'elle fournit diminuèrent le plaisir dont nous avions joui dans nos différentes promenades sur l'île. Jusque-là nous nous flattions d'avoir enfin trouvé un petit coin de terre où les membres d'une nation qui n'est plus dans le premier état de barbarie partageraient la même égalité jusque dans les repas, et dont les heures de jouissance seraient proportionnées à celles du travail et du repos; mais nous vîmes un individu dans l'inaction la plus stupide, ravir à la multitude qui travaille les productions de la terre, pour s'engraisser comme les parasites privilégiés, et dont l'indolence ressemblait à celle qu'on trouve si fréquemment dans l'Inde.

En quittant ce Taïtien hébété, nous visitâmes l'habitation du bon insulaire chargé du portefeuille. C'était une cabane petite, mais propre, devant laquelle un grand tapis de feuilles vertes était répandu sur des pierres, et par-dessus une quantité

prodigieuse d'excellentes noix de coco, et de fruits à pain parfaitement grillés. Notre hôte courut sur-le-champ vers un homme et une femme âgés qui travaillaient à écarter les rats du milieu du festin, et il nous présenta son père et sa mère, qui témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, et qui nous prièrent d'accepter le repas qu'ils nous avaient préparé. Nous fûmes d'abord très étonnés de trouver ces fruits tout prêts; mais je me souvins que notre ami avait envoyé en avant un de ses camarades il y avait quelques heures : comme c'était le premier repas en règle de la journée, on conçoit aisément que nous mangeâmes de bon appétit. Il est impossible d'exprimer la satisfaction que nous témoignèrent le père et la mère de cet aimable jeune homme : ils se croyaient très heureux de ce que nous goûtions leurs agréables mets. Servis par des hôtes si respectables, nous fûmes en danger d'oublier que nous étions des hommes, et nous aurions cru habiter la cabane de Baucis et de Philémon, si notre impuissance à les récompenser ne nous eût fait souvenir que nous étions mortels. Nous rassemblâmes tous nos grains de verre et tous nos clous, et je les leur donnai plutôt comme une marque de notre reconnaissance affectueuse que comme un salaire. Le jeune Taïtien nous reconduisit jusqu'à la grève, vis-à-vis nos vaisseaux, en nous apportant beaucoup de provisions que nous

n'avions pas consommées à notre dîner. M. Hodges et M. Grindall lui offrirent une hache, une chemise et d'autres présens; et le soir il retourna dans sa famille, extrêmement content de ses richesses.

J'avais pris à bord de l'eau, des fruits et des racines, et je résolus d'appareiller le lendemain pour Matavaï, parce qu'il y avait peu d'apparence que j'obtinsse une entrevue de Wahéatua, et sans cela je ne pouvais pas espérer d'acquérir des cochons. Deux naturels du pays, instruits de ce dessein, couchèrent à bord, afin de venir avec nous à Matavaï. Ce furent les premiers qui y passèrent la nuit : dans la première expédition, les habitans de la baie de Matavaï couchaient souvent sur *l'Endeavour*. Comme Tuahow connaissait déjà les différens objets qui frappaient d'étonnement ses compatriotes, il se mit tout de suite à discourir avec nous. Il se réjouit beaucoup d'apprendre que M. Banks et le docteur Solander se portaient bien; il se fit répéter souvent cette bonne nouvelle, et, demandant s'ils ne reviendraient pas à Taïti, il témoigna un désir très vif de les revoir.

Ce sujet étant épuisé, nous lui montrâmes la carte de Taïti, publiée dans mon premier voyage, sans lui dire ce que c'était. Il était cependant trop habile pilote pour ne pas le deviner, et, charmé de voir une représentation de son pays, il indiqua

sur-le-champ avec son doigt la position de tous les whennuas ou districts, en les nommant en même temps par ordre, ainsi que nous les voyions écrits sur le plan. Lorsqu'il en fut à O-whai-urua, le district et le havre voisin au sud de notre mouillage, il nous tira par le bras pour le laisser regarder attentivement, et il nous dit qu'un bâtiment (*paheï*), qu'il appelait *paheï no peppe*, avait mouillé là cinq jours; que les étrangers avaient reçu dix cochons des naturels du pays, et qu'un des hommes de l'équipage, qui s'était enfui du vaisseau, vivait actuellement sur l'île. Nous en conclûmes que les Espagnols avaient envoyé un autre vaisseau pour reconnaître Taïti. Ce qui paraîtra étrange aux lecteurs, le nom même de *peppe* confirma nos conjectures, quoiqu'il soit très différent d'Espana, d'où nous supposions qu'il dérivait. En effet, les Taïtiens rendent absolument méconnaissables les noms étrangers, comme on l'a déjà vu. Nous fîmes à Tuahow plusieurs questions sur ce vaisseau; mais nous ne pûmes rien en apprendre, sinon que le déserteur accompagnait toujours Wahéatua, et qu'il lui avait conseillé de ne nous vendre aucun cochon. Quels que fussent les motifs d'intérêt ou de superstition d'un pareil avis, c'était réellement le conseil le plus amical et le meilleur qu'il pût donner à son protecteur. Afin de conserver les richesses de ces insulaires, parmi lesquelles on doit compter leurs

cochons, et d'empêcher de nouveaux besoins de s'introduire parmi ce peuple, il fallait se débarrasser de nous le plus tôt possible en nous refusant les rafraîchissemens les plus nécessaires.

Le 22, comme nous ne pouvions pas mettre à la voile, quelques-uns de nos gens allèrent, suivant l'usage, faire des échanges à terre. Ils trouvèrent Wahéatua qui les admit à sa présence sans aucune cérémonie. Le prince, environné de toute sa cour, donna la moitié de son siége à M. Smith, l'un de nos bas-officiers : il l'assura en même temps qu'il désirait me parler et qu'il me vendrait autant de cochons qu'on lui offrirait de haches. Ils nous avertirent à leur tour qu'ils avaient vu un homme qui, par les traits et le teint, ressemblait à un Européen, mais qu'en voulant lui parler il s'était retiré dans la foule. Je ne puis dire si c'était réellement un Européen, ou si l'histoire contée la veille par Tuahow avait affecté leur imagination.

Le soir j'appris que Wahéatua était venu dans notre voisinage et demandait à me voir. Je résolus de différer mon départ d'un jour, afin de parler à ce prince. En conséquence, le lendemain, je me mis en marche, accompagné du capitaine Furneaux, de M. Forster et de plusieurs naturels du pays. Nous rencontrâmes le chef à environ un mille de la place du débarquement : il s'avançait vers nous; mais, dès qu'il nous aperçut, il s'arrêta en plein air, avec

sa nombreuse suite. Je le trouvai assis sur un tabouret de bois : ses sujets formaient un cercle autour de lui. Il me reconnut au premier abord, et je le reconnus aussi : nous nous étions vus plusieurs fois en 1769. Il était alors enfant, et on le nommait *Te-arée;* mais il changea de nom à la mort de son père Wahéatua.

Après les premières salutations, il me fit asseoir sur son siége, et il commença à s'informer, en les citant par leurs noms, de plusieurs Anglais qui avaient été de mon premier voyage. Il me demanda ensuite combien je voulois rester de temps à Taïti; et, lorsque je lui dis que je mettais à la voile le lendemain, il parut affligé : il m'engagea à séjourner quelques mois, et enfin il se réduisit à cinq jours, et il me promit de me fournir, dans cet intervalle, des cochons en abondance. Mais, comme j'étais là depuis une semaine, sans avoir pu en acheter un seul, je ne devais pas compter beaucoup sur sa parole : même dans un pays si peu civilisé, la bienveillance aimable du peuple, qui se montrait à chaque instant par des actes d'hospitalité, ne donnait aucun poids à la politesse spécieuse de la cour et des courtisans. Je crois cependant que, si nous fussions restés, nous y aurions eu plus de provisions qu'à Matavaï. Je lui présentai une chemise, un drap, une grosse hache, des clous de fiche, des couteaux, des miroirs, des médailles,

des grains de verre, une aigrette ou touffe de plumes rouges, montées sur un fil-d'archal. Le roi y attacha un prix particulier; et, à la vue de l'aigrette, toute la foule poussa un cri général d'admiration, exprimé par le mot *awhai*. En retour, il fit porter sur notre chaloupe un assez bon cochon. Nous passâmes avec lui la matinée, et jamais il ne me permit de m'éloigner de ses côtés quand il s'asseyait. Je fus donc obligé de partager toujours son tabouret, qui était porté de place en place par un des hommes de sa suite, que nous appelâmes pour cela le *porteur de tabouret*. Enfin nous prîmes congé de lui, afin de retourner dîner à bord. Nous lui fîmes dans la suite de nouvelles visites et de nouveaux présens. Il offrit au capitaine Furneaux et à moi, un cochon à chacun. Nous en obtînmes quelques autres par échange dans les marchés; et, en tout, nous en eûmes assez pour donner du porc frais aux équipages des deux vaisseaux. C'est à l'entrevue du chef que nous en fûmes redevables.

La foule qui nous accompagnait avait soin d'arracher les vêtemens supérieurs et de découvrir les épaules de tous les nouveaux venus : cette marque de respect n'est due qu'au roi. Tandis que je partageais le siége du prince, une quantité innombrable de Taïtiens nous pressaient de toutes parts; et, comme ils nous renfermaient dans un cercle très étroit, les officiers de la suite du monarque

étaient souvent obligés de les faire reculer et de les battre.

Wahéatua, roi de Taïti-Étée (de la *Petite-Taïti*), âgé de dix-sept ou de dix-huit ans, était bien fait : il avait environ cinq pieds six pouces de haut, et il semblait qu'il deviendrait plus grand. Sa physionomie, douce d'ailleurs, manquait d'expression et annonçait de la crainte et de la défiance; ce qui est peu d'accord avec les idées de majesté. Il avait un teint assez blanc, et les cheveux lisses d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistait en une ceinture blanche de la plus belle étoffe, qui pendait jusqu'aux genoux : sa tête, ainsi que le reste de son corps, était découverte. A ses côtés se voyaient plusieurs chefs et nobles, remarquables par leur haute stature, effet naturel de la quantité prodigieuse d'alimens qu'ils consomment. L'un d'eux était tatoué d'une manière très surprenante et très nouvelle pour nous : de grandes taches noires couvraient ses bras, ses jambes et ses côtés. Cet insulaire, qui s'appelait *É-tée*, avait d'ailleurs une corpulence énorme. Le roi montrait pour lui beaucoup de déférence, et il le consultait dans presque toutes les occasions. Pendant que le prince fut assis sur le tabouret qui lui servait de trône, son maintien fut plus grave et plus raide qu'on ne devait l'attendre de son âge; il semblait cependant étudié

et factice, et l'on voyait qu'il le prenait pour rendre l'entrevue plus auguste.

Durant cette entrevue, les spectateurs, au nombre d'au moins cinq cents, faisaient tant de bruit, qu'il nous fut quelquefois impossible d'entendre un seul mot de la conversation : alors quelques officiers du roi criaient, d'une voix de Stentor, *mamou!* (silence), et accompagnaient leurs commandemens de quelques bons coups de bâton.

Le prince nous conduisit jusqu'au rivage. En marchant il quitta sa gravité, qui ne lui était pas naturelle, et il parla avec beaucoup d'affabilité même à nos matelots. Il vint me demander les noms de tous les Anglais présens, et si nous avions nos femmes à bord : je lui répondis que non; et sa majesté, dans un accès de bonne humeur, nous permit à tous de choisir des compagnes parmi les Taïtiennes. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter de sa politesse.

Il s'assit ensuite sous une cabane de roseaux qui appartenait à Étée, et la chaleur nous contraignit à nous retirer près de lui. Il fit venir des noix de coco, et il se mit à raconter l'histoire du *paheï no peppe*, ou du vaisseau espagnol dont Tuahow nous avait parlé le premier. Suivant le récit du prince, un vaisseau étranger, quelques mois avant notre arrivée, mouilla dix jours à Whaïurua : le capitaine fit pendre quatre hommes de son équi-

page, et un cinquième échappa à la corde par la fuite. Nous demandâmes plusieurs fois, mais inutilement, à parler à cet Européen, qu'ils nommaient *O-pahootu*. Les officiers de Sa Majesté nous voyant si empressés sur cet article nous assurèrent qu'il était mort. Nous avons appris depuis, qu'à peu près dans le temps mentionné par les naturels du pays, Domingo Buenechea, envoyé du port de Callao au Pérou, avait visité Taïti : mais les particularités de son voyage n'ont pas transpiré. Tandis que nous étions dans la maison d'Étée, le chef d'un si grand embonpoint, et qui paraissait être le principal conseiller du roi, nous demanda très sérieusement si nous avions un dieu (*Eatua*) dans notre pays, et si nous le prions (*epoore*). Quand nous lui dîmes que nous reconnaissions une divinité invisible, qui a créé toutes choses, et que nous lui adressions nos prières, il parut fort content, et il fit des réflexions sur nos réponses à plusieurs des personnes assises autour de lui. Il semblait ensuite nous avouer que les idées de ses compatriotes correspondaient aux nôtres en ce point. Tout sert à nous convaincre que l'idée simple et juste d'un dieu a été connue des hommes dans tous les âges et dans tous les pays, et que ces systèmes embrouillés et absurdes d'idolâtrie, qui déshonorent l'histoire de presque toutes les nations, ont été inventés par des fourbes. L'amour de la domina-

tion, ou le goût du plaisir et de l'indolence, inspirèrent aux prêtres païens l'idée d'asservir l'esprit des peuples, en éveillant la superstition.

Tandis qu'Étée parlait de matières religieuses, le roi Wahéatua s'amusait avec ma montre. Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de tant de rouages qui semblaient marcher seuls, et montré son étonnement du bruit qu'elle faisait, ce qu'il ne pouvait pas exprimer autrement qu'en disant : *elle parle* (*parou*), il la rendit en demandant à quoi elle servait : nous lui fîmes concevoir avec beaucoup de peine qu'elle mesurait le jour, et qu'en cela elle était semblable au soleil, dont lui et ses compatriotes employaient la hauteur pour diviser le temps. Dès qu'il eut compris cette explication, il lui donna le nom de *petit soleil*, afin de nous montrer qu'il entendait parfaitement tout ce que nous lui avions dit.

Nous fîmes une seconde visite au roi l'après-midi : un de nos soldats de marine joua de la cornemuse devant le prince, et sa musique grossière, insupportable pour nous, charma les oreilles du monarque et de ses sujets. La défiance qu'annonçaient ses regards à notre première entrevue s'était dissipée. Sa jeunesse et son bon caractère le portaient à une confiance sans bornes, et il commençait déjà à nous en donner des preuves. On ne retrouvait plus en lui la gravité et la morgue qu'il avait affec-

tées; quelques-unes de ses actions étaient même remarquables par leur puérilité : par exemple, il s'amusait à couper des bâtons en mille morceaux, et à abattre par degrés des plantations de bananes avec une de nos haches.

Le 24, dès le grand matin, nous mîmes en mer avec une brise légère de terre. Dès que nous fûmes au large, le vent souffla de l'ouest par rafales accompagnées de grosses ondées de pluie. Plusieurs pirogues nous suivirent chargées de noix de coco et d'autres fruits; et les Taïtiens qui les montaient ne nous quittèrent qu'après avoir vendu leur cargaison. Plutôt que de manquer la dernière occasion d'acquérir des marchandises d'Europe, ils nous donnèrent leurs fruits à très bon marché. Le goût de la frivolité si universel sur toute la terre était alors si extravagant ici, qu'un seul grain de verre suffisait pour payer une douzaine des plus belles noix de coco, et on le préférait même à un clou. Les échanges se faisaient aussi avec plus de bonne foi; les insulaires craignaient sans doute de rompre un commerce auquel ils mettaient un si grand intérêt.

Les fruits que nous prîmes dans cette baie contribuèrent beaucoup à rétablir les malades de *l'Aventure*. Plusieurs de ceux qui auparavant ne pouvaient pas marcher sans secours, marchaient déjà d'eux-mêmes. Au moment où nous mouillâmes

la Résolution n'avait qu'un scorbutique à bord, et un soldat de marine malade depuis long-temps, et qui mourut deux jours après notre arrivée, comme on l'a dit, d'une complication de maladies, sans aucune atteinte de scorbut. Je laissai le lieutenant Pickersgill par derrière, avec le canot dans la baie, et je le chargeai d'acheter des cochons : plusieurs Taïtiens avaient promis d'en amener ce jour-là, et je ne voulais pas les perdre.

Tant de nouveaux objets, et le peu de temps qu'on nous donna pour les examiner, avaient produit en nous un étourdissement et une agitation continuels : enfin nous respirions un peu. Ce moment de repos était d'autant plus doux que nous pûmes suivre avec moins de désordre les réflexions qui s'étaient offertes en foule à notre esprit durant la relâche. Un résultat qui ne variait jamais, c'est que cette île est un des pays les plus heureux de la terre. Les rochers de la Nouvelle-Zélande charmèrent d'abord nos yeux long-temps fatigués du spectacle de la mer, de la glace et du firmament ; mais nous fûmes bientôt détrompés, et nous nous formâmes une idée juste de cette contrée qui semble encore plongée dans le chaos. Taïti, au contraire, qui offre de loin une perspective agréable, et dont la beauté se développe à son approche, devint plus enchanteresse à mesure que nous faisions des excursions sur les plaines. Une traversée

si longue produisit sans doute de l'illusion les premiers jours; mais tout servait à terre à confirmer les émotions délicieuses que nous communiqua le premier coup d'œil, quoique nous n'eussions pas encore trouvé autant de rafraîchissemens qu'à la Nouvelle-Zélande, et que nous mangeassions encore des provisions salées. La saison qui répondait à notre mois de février avait rendu les fruits rares; l'hiver ne refroidit pas l'air comme dans les climats éloignés du tropique : c'est cependant le temps où la végétation recrée les sucs qui ont formé la dernière récolte, et en amasse de nouveaux. Plusieurs plantes déposent alors leurs feuilles; quelques-unes meurent jusqu'à la racine; les autres se dessèchent, parce qu'elles sont privées de pluie, et il ne pleut plus, parce que le soleil est dans un hémisphère opposé : un brun pâle ou sombre revêt toutes les plaines; les montagnes élevées conservent seulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs forêts humectées par les brouillards qui pendent chaque jour sur leurs cimes. Les naturels tirent de ces forêts, entre autres choses, une grande quantité de plantains sauvages et ce bois parfumé avec lequel ils donnent à leur huile de noix de coco une odeur très suave.

Le délabrement où l'on voit le sommet de ces montagnes semble avoir été causé par un tremblement de terre; et les laves qui composent la

plupart des rochers, et dont les insulaires font plusieurs outils, nous convainquaient que jadis il y a eu un volcan sur cette île : le riche sol des plaines, qui est un terreau végétal, mêlé de débris de volcans et de sable de fer noir, qu'on trouve souvent aux pieds des collines, confirme cette assertion. Les allées extérieures des collines, qui sont quelquefois extrêmement stériles, contiennent beaucoup de glaise jaunâtre, mêlée avec de la terre ferrugineuse; mais les autres sont couvertes de terreau, et boisées comme les plus hautes montagnes. On y rencontre des morceaux de quartz : je n'ai cependant jamais rien vu qui indiquât des minéraux précieux ou des métaux d'aucune espèce, excepté le fer, qui même est en petite quantité dans les laves. L'intérieur des montagnes cache peut-être des mines de fer assez riches pour être exploitées. Quant au morceau de salpêtre, gros comme un œuf, que le capitaine Wallis dit être une production de Taïti, il me semble que le salpêtre natif n'a jamais été trouvé en masse solide. La vue de Taïti, que nous côtoyâmes au nord, nous suggéra ces observations rapides sur ses productions fossiles, tandis que nos yeux contemplaient avec avidité ce fortuné coin de terre, qui nous procurait tant d'instruction et de plaisir.

Nous eûmes calme le soir et une grande partie de la nuit; mais le lendemain au matin nous lon-

geâmes de nouveau la côte, à la vue de la partie la plus septentrionale de Taïti et de l'île d'Éiméo. Les montagnes formaient de plus grosses masses, et offraient aux yeux un plus grand spectacle qu'à Oaiti-Piha. La pente des collines basses, quoique presque entièrement dépouillée d'arbres et de verdure, était plus considérable. La bande de terre qui les entoure était aussi plus étendue, et paraissait en quelques endroits de plus d'un mille de large. A dix heures nous eûmes le plaisir d'apercevoir de nouvelles pirogues qui s'avançaient de la côte vers nous. Leurs longues voiles étroites, composées de plusieurs nattes jointes ensemble, leurs banderoles de plumes, et les tas de noix de coco et de bananes qu'elles avaient à bord formaient un joli coup d'œil. Nous achetâmes ces cargaisons pour des clous et des grains de verre, et elles retournèrent à terre en prendre d'autres.

Le 28, à midi, M. Pickersgill revint avec huit cochons qu'il se procura à Oaiti-Piha. Le roi Wahéatua avait été présent au marché : il se tint assis près du tas de nos marchandises de fer. Il voulut lui-même faire les échanges de part et d'autre, et il donna, avec beaucoup d'équité, des haches plus ou moins bonnes, suivant les différens degrés de grosseur des cochons : dans les intervalles il s'amusait, comme la veille, à couper des bâtons en mille morceaux. Notre lieutenant passa

la nuit à Ohedéa, et fut bien traité par O-Rettée, chef de ce canton.

O-Rettée et son frère Taroorée s'embarquèrent avec M. Pickersgill afin de venir voir les vaisseaux, qu'ils aperçurent au large. Nous reconnûmes d'abord qu'il avait de l'embarras dans la langue, et qu'il mettait un *K* où il fallait un *T;* défaut que nous remarquâmes ensuite dans plusieurs autres individus. Il dîna avec nous ainsi qu'un second Taïtien, nommé *O-Wahow*, qui le premier était venu à notre rencontre de cette partie de l'île.

On remarqua que ce chef O-Rettée ne fit pas une seule question sur Aotourou, et il ne parut pas y prendre garde lorsque M. Pickersgill prononça son nom. Cependant M. de Bougainville raconte que ce même chef lui présenta Aotourou; et il est très extraordinaire qu'il ne nous ait demandé de ses nouvelles ni alors ni quand il était avec nous à Matavaï, surtout puisqu'il croyait que M. de Bougainville et nous venions du même pays, c'est-à-dire de *Pretane;* car c'est ainsi que ces insulaires appellent notre patrie. Nous dîmes à plusieurs que M. de Bougainville était de *France*, nom qu'ils ne vinrent jamais à bout de prononcer; ils ne prononçaient guère mieux celui de *Paris*, et il est probable qu'ils auront bientôt oublié l'un et l'autre: au contraire, tous les enfans prononçaient celui de

Pretana, et il est presque impossible qu'ils l'oublient jamais.

Nous approchions peu à peu de la côte, poussés par une petite brise : le soleil couchant répandait sur le paysage une charmante couleur de pourpre. Nous distinguions alors cette longue pointe avancée, qui, d'après les observations qu'on y fit en 1769, fut nommée *pointe Vénus*, et tout le monde convint que c'est, sans aucune comparaison, la plus belle partie de l'île. Le district de Matavai, qui se montrait à nos yeux, présentait une plaine plus étendue que nous ne l'attendions; et la vallée, qui remonte entre les montagnes, formait un bocage très spacieux, comparé aux petites clairières étroites de Tiarrabou. En tournant cette pointe à trois heures, nous la vîmes couverte d'une foule prodigieuse de naturels qui nous regardaient avec attention; mais, dès que nous fûmes à l'ancre dans une belle baie que cette pointe met à l'abri, la plus grande partie des insulaires s'enfuirent précipitamment autour de la grève, à Opparée, district voisin à l'ouest. Nous n'aperçûmes, dans toute la troupe, qu'un seul homme dont les épaules fussent couvertes, et O-Wahow nous dit que c'était le roi O-Too. Il était grand et d'une taille bien prise : il s'enfuit lentement avec ses sujets, auxquels vraisemblablement nous fîmes peur.

§ 11.

Récit de plusieurs visites que nous fit le roi O-Too, et que nous lui rendîmes. Incidens survenus tandis que les vaisseaux mouillaient dans la baie de Matavaï.

Nos ponts étaient remplis de Taïtiens avant d'avoir jeté l'ancre; j'en connaissais la plus grande partie, et ils me connaissaient presque tous. Une autre foule nombreuse était rassemblée sur la côte: le roi O-Too se trouvait parmi ceux-ci, ainsi qu'on l'a dit. J'allais lui faire une visite quand on m'avertit qu'il venait de se retirer à Opparée. Comme chacun semblait charmé de me revoir, je ne pouvais pas concevoir la cause de sa fuite ni de sa frayeur. Un chef nommé *Maritata*, qui était alors à bord, me conseilla de différer l'entrevue jusqu'au lendemain matin : il promit de m'accompagner, et il tint sa parole.

La reconnaissance qui se fit entre plusieurs de nos officiers et de nos matelots fut très touchante. Le vieil et respectable O-Whaw, dont j'ai cité le caractère paisible et la bienveillance dans la relation de mon premier voyage, se ressouvint tout de suite d'avoir vu M. Pickersgill, et l'appelant par son nom taïtien, Pétrodoro, compta sur ses doigts que c'était le troisième voyage qu'il faisait sur l'île : en effet, M. Pickersgill y avait déjà accompagné le capitaine Wallis en 1767, et moi en 1769.

Un homme très grand et très gras, à la suite de Maritata, et qui était son beau-père, recueillit parmi nous beaucoup de dons, qu'il ne rougit pas de mendier bassement. Ces Taïtiens changèrent de noms avec nous en signe d'amitié, et ils choisirent tous un ami particulier, à qui ils faisaient des démonstrations spéciales d'attachement. Nous n'avions pas observé ces coutumes aux environs de notre premier mouillage, où les insulaires, infiniment plus réservés, témoignent quelque défiance. Ils quittèrent le vaisseau à sept heures, mais ils promirent de revenir le lendemain.

La lune brilla toute la nuit au milieu d'un ciel sans nuages, et couvrit de ses rayons argentés la surface polie de la mer, tandis qu'elle nous montrait, dans le lointain, un paysage charmant qui semblait avoir été créé par la main d'une fée. Un silence parfait régnait dans l'air : on entendait seulement par intervalles les voix de quelques Taïtiens qui étaient restés à bord, et qui jouissaient de la beauté du firmament, avec les amis qu'ils avaient connus en 1769. Assis aux côtés du vaisseau, ils conversaient de paroles et par signes. Nous les écoutions : ils demandaient surtout ce qui était arrivé aux étrangers depuis leur séparation, et ils racontaient à leur tour la fin tragique de Tootahah et de ses partisans. Gibson, le soldat de marine qui fut si enchanté de cette île, lors du premier voyage, qu'il

déserta pour y rester, jouait un grand rôle dans cette conversation, parce qu'entendant le mieux la langue, les naturels l'aimaient davantage. La confiance de ce peuple et sa conduite cordiale et familière nous causèrent un grand plaisir. Son caractère se montrait à nous dans un jour plus favorable que jamais, et nous fûmes convaincus que le ressentiment des injures et l'esprit de vengeance tourmentent peu les bons et simples Taïtiens. Il est doux de penser que la philanthropie semble naturelle aux hommes, et que les idées sauvages de défiance et de haine ne sont que la suite de la dépravation des mœurs. Les découvertes de Colomb, de Cortez et de Pizarre, en Amérique, et celles de Mindana, de Quiros, de Schouten, de Tasman et de Wallis dans la mer du Sud, ne démentent point cette assertion [1]. L'attaque faite par les Taïtiens sur *le Dauphin* naquit probablement de quelque outrage commis par les Européens sans le vouloir; et quand cette supposition ne serait pas fondée, si la conservation de soi-même est une des premières lois de la nature, cette nation avait sûrement droit de regarder les Anglais comme des usurpateurs, et même de trembler pour sa liberté. Malheureusement, après que les Européens eurent employé la supériorité de leurs forces, quand les insulaires reconnurent que le capitaine Wallis se

[1] J'en excepte les sauvages de la Nouvelle-Zélande.

proposait seulement de passer quelques jours parmi eux, afin d'acheter des rafraîchissemens, et que les étrangers n'étaient pas absolument destitués d'humanité et de justice, ils leur ouvrirent les bras; ils oublièrent le massacre, et ils offrirent avec empressement leurs richesses. Ils leur prodiguèrent, de concert, des témoignages de bonté et d'amitié, depuis le dernier des sujets jusqu'à la reine, de façon que chacun de leurs hôtes eut lieu de regretter cette côte hospitalière.

Après avoir donné ordre de dresser des tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers et la garde, je partis le 26, afin de me rendre à Opparée : le capitaine Furneaux, M. Forster et d'autres, Maritata et sa femme, charmés de ce qu'on les avait admis dans nos chambres, tandis que leurs compatriotes demeuraient dehors, m'accompagnèrent.

Dès que nous fûmes dans la pinasse, Maritata et sa femme y entrèrent sans aucune cérémonie, et se mirent aux meilleures places de l'arrière. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes; mais, comme ils remplissaient tellement le bateau que nos matelots ne pouvaient pas manier leurs rames, il fallut en chasser la plus grande partie : ceux qu'on mit ainsi dehors n'étaient pas trop contens; car ils avaient paru très fiers de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui était nouvellement peint, et qui avait

un très joli abri vert pour nous préserver du soleil. Nous traversâmes la baie, et nous approchâmes de la côte près d'une pointe où de petits arbrisseaux environnaient un moraï de pierre, tel que nous en avions déjà observé à Oaiti-Piha. Je connaissais ce cimetière et ce temple sous le nom de moraï de Tootahah; mais quand je l'appelai par ce nom, Maritata m'interrompit, en m'avertissant que, depuis la mort de Tootahah, on l'appelait moraï d'O-Too. Belle leçon pour les princes, qu'on fait souvenir ainsi pendant leur vie qu'ils sont mortels, et qu'après leur mort le terrain qu'occupera le cadavre ne sera pas même à eux! Le chef et sa femme ôtèrent en passant leurs vêtemens de dessus leurs épaules, marque de respect que donnent les insulaires de tous les rangs devant un moraï, et qui semble attacher à ces lieux une idée particulière de sainteté. Peut-être suppose-t-on qu'ils sont honorés de la présence immédiate de la divinité, suivant l'opinion qu'on a eue des temples, dans tous les temps, et chez toutes les nations.

Au-delà du moraï, nous côtoyâmes de près un des plus beaux districts de Taïti, où les plaines paraissaient très spacieuses, et où les montagnes se prolongeaient par une douce pente, jusqu'à une longue pointe. Un nombre prodigieux d'habitans bordait les côtes, couvertes d'herbes et de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. La multitude nous reçut

avec des acclamations de joie, et l'on nous conduisit à un groupe de maisons cachées sous des arbres.

On nous mena ensuite à O-Too : il était assis à terre, les jambes croisées à l'ombre d'un arbre, et une immense troupe de ses sujets formait un cercle autour de lui. Ayant fini les premiers complimens, je lui offris tout ce qui me parut avoir plus de prix à ses yeux : je sentais combien il était important de gagner l'amitié de cet homme. Je fis d'autres présens à plusieurs personnes de sa suite, et en retour, on me présenta une étoffe que je refusai d'accepter, en disant que nos dons provenaient de *tayo* (de pure amitié). Le roi s'informa de Tupia, et de tous les officiers, naturalistes, etc., qui étaient sur *l'Endeavour* lors de mon premier voyage : il les appela par leur nom, quoique je ne me souvienne pas qu'il en ait connu personnellement aucun. Il m'assura qu'on m'amènerait quelques cochons le lendemain ; mais j'eus toutes les peines du monde à lui arracher la promesse qu'il viendrait me voir à bord. Il me dit qu'il était *mataou no to poupone*, c'est-à-dire qu'il craignait les canons. Toutes ses actions annonçaient en effet la timidité de son caractère. Il avait environ trente ans, une taille de six pieds : il était beau, très bien fait, et de bonne mine. Ses sujets paraissaient devant lui sans être couverts : son père n'en était pas excepté. On entend

ici par *découverts*, qu'ils avaient la tête et les épaules nues, et qu'ils ne portaient aucune espèce de vêtement au-dessus de la poitrine.

Le respect pour le souverain n'empêcha pas la populace de se précipiter vivement sur nous, et de s'agiter avec beaucoup de curiosité pour nous voir. La foule était bien plus nombreuse que lors de notre entrevue avec Wahéatua; et les officiers même de la suite du roi étaient contraints d'étendre tous leurs membres, afin de ne pas être écrasés. L'un en particulier déploya son activité d'une manière un peu brutale : il battit impitoyablement les curieux, et il brisa plusieurs bâtons sur leur tête.

Le roi de Taïti n'avait jamais vu nos compatriotes durant mon premier voyage : son oncle Tootahah avait, à cette époque, l'administration de toutes les affaires, et il craignait probablement de perdre son crédit parmi les Européens, s'ils venaient à découvrir qu'il n'était pas le plus grand personnage de l'île : on ne sait pas si Tootahah avait usurpé son autorité.

Les longues moustaches d'O-Too, ainsi que sa barbe et ses cheveux touffus et bouclés, étaient parfaitement noires. La même habitude de corps et une quantité aussi étonnante de cheveux croissant en touffes épaisses tout autour de la tête caractérisaient ses frères, l'un âgé d'environ seize ans et l'autre de dix, et ses sœurs, dont l'aînée semblait

en avoir vingt-six. Les Taïtiennes portent en général leurs cheveux courts : il était donc extraordinaire de voir tant de cheveux sur les têtes de celles-ci, et sans doute c'est un privilége réservé aux princesses du sang royal. Leur rang cependant ne les dispense pas de l'étiquette générale de découvrir leurs épaules en présence du roi : cérémonie qui procurait aux femmes des occasions sans nombre de montrer toutes l'élégance de leurs formes. Pour leur commodité, elles arrangent de cent manières différentes, suivant leurs talens et leur bon goût, la simple draperie d'une longue étoffe blanche : il n'y a point parmi elles de modes qui les forcent à se défigurer comme en Europe, mais une grâce naturelle accompagne leur simplicité. Le seul qui ne se découvrît pas devant le monarque, était l'hoa[1] de sa personne, l'un de ses officiers, qu'on peut comparer à nos gentilshommes de la chambre : on nous dit qu'il y en a douze qui servent par tour. Le nombre des oncles, des tantes, des cousins et des autres parens de Sa Majesté, parmi lesquels nous étions assis, s'empressaient à l'envi de jeter sur nous des regards de tendresse, de nous faire des démonstrations d'amitié, et de nous demander des grains de verre et des clous. Ils prenaient divers moyens pour obtenir nos richesses, et ils ne réussissaient pas toujours. Quand nous

[1] L'ami.

distribuions des présens à un groupe de peuple, des jeunes gens ne craignaient pas d'insinuer quelquefois leurs mains au milieu de celles des autres, et ils demandaient leur part, comme si ce n'eût pas été une pure libéralité : afin de les corriger de ces tentatives, nous ne manquions jamais alors de leur faire un refus net. Il était difficile cependant de ne rien donner à des vieillards vénérables, qui, d'une main que l'âge allait bientôt paralyser, pressaient les nôtres avec ardeur, et nous adressaient leurs prières d'un ton de confiance, qui ne pouvait manquer de nous intéresser. Les femmes âgées étaient sûres d'obtenir quelque chose en mêlant adroitement un peu de flatterie à leurs sollicitations : elles s'informaient communément de nos noms, et nous adoptant ensuite comme leurs fils, elles nous présentaient plusieurs des parens que nous donnait cette adoption. Après beaucoup de petites caresses, la vieille disait : *aima poe-eatee no te tayo mettua!* c'est-à-dire *N'avez-vous pas quelque petite chose pour votre bonne mère?* Une pareille épreuve de notre attachement filial produisait toujours son effet, et nous en tirions les conséquences les plus favorables au caractère général du peuple : car c'est un raffinement des mœurs des nations polies d'attendre des autres de bonnes qualités que nous n'avons pas nous-mêmes. Les jeunes femmes gagnaient notre affection en nous appelant du ten-

dre nom de *frères* : la plupart étaient belles, et elles faisaient toutes des efforts continus pour nous plaire.

Nous fûmes bientôt récompensés de nos présens, surtout de la part des femmes, qui envoyèrent à l'instant leurs domestiques chercher de grandes pièces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de rose ou de paille, et parfumées de leur huile la plus odorante. Elles les mirent sur nos premiers habits, et elles nous en chargèrent si bien, qu'il nous était difficile de remuer. Après ces présens mutuels, elles nous firent toutes sortes de questions sur Tabano (M. Banks), et sur Tolano (M. Solander), et très peu sur Tupia.

Durant cette conversation, notre Écossais réjouit infiniment les Taïtiens en jouant de la cornemuse : il les jeta dans l'admiration et le ravissement ; le roi, en particulier, fut si charmé de ses talens, qui étaient bien médiocres, qu'il lui fit donner une grande pièce de l'étoffe la plus grossière.

Comme cette visite n'était qu'une visite de cérémonie, nous retournâmes bientôt à notre chaloupe ; mais nous fûmes retenus un peu plus longtemps sur la côte par l'arrivée de Happaï, père du roi. Cet homme était grand et maigre ; il avait la barbe et les cheveux gris ; il paraissait âgé, mais il montrait encore de la force. Les relations des premiers voyageurs nous avaient déjà informés de cette

étrange constitution, en vertu de laquelle un enfant exerce la souveraineté pendant la vie de son père; mais nous ne pouvions pas voir sans surprise le vieil et vénérable Happaï, nu jusqu'à la ceinture, en présence de son fils. Ils ont aboli les sentimens de respect attachés universellement à la paternité, pour donner plus de poids à la dignité royale, et un si grand sacrifice à l'autorité politique suppose plus de civilisation que n'en ont attribué aux Taïtiens les premiers navigateurs. Quoique Happaï ne jouît pas du suprême commandement, sa naissance et son rang lui attiraient les égards du peuple, et une protection spéciale du roi. La province ou le district d'Opparée était sous ses ordres immédiats, et fournissait à ses besoins et à ceux des personnes de sa suite. Nous prîmes congé du vieux chef et du roi, et nous retournâmes à bord de la pinasse, dont Maritata n'était pas sorti pendant toute l'entrevue. Il était très fier de ce qu'il semblait avoir des liaisons avec nous.

A mon retour d'Opparée, je trouvai les tentes dressées, ainsi que les observatoires de l'astronome, à la même place où nous observâmes le passage de Vénus en 1769. L'après-midi on mit les malades à terre.

Le 27, dès le grand matin, O-Too, avec une suite nombreuse, vint me voir. Il envoya d'abord dans le vaisseau une grande quantité d'étoffes, des fruits,

un cochon et deux gros poissons. Je priai Sa Majesté d'entrer; mais le prince ne se remua de dessus son siége qu'après que j'eus été enveloppé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui me donnèrent une grosseur monstrueuse. Enfin il monta à bord lui-même, ainsi que sa sœur, un frère plus jeune que lui, et un cortége de plusieurs Taïtiens. Je leur fis à tous des présens.

Sa Majesté fut accompagnée dans la grand'-chambre par tous les insulaires de sa suite, qui avaient à peine assez de place pour se remuer. Chacun d'eux choisit parmi nous un ami particulier, et des présens réciproques furent le sceau de cette nouvelle liaison. Quand il fallut s'asseoir pour déjeuner, ils furent frappés de la nouveauté et de la commodité de nos chaises. Le roi fit beaucoup d'attention à notre déjeuner. Il était fort étonné de nous voir boire de l'eau chaude [1], et manger du fruit à pain avec de l'huile [2]. Il ne voulut goûter d'aucun de nos mets : ses sujets ne furent pas si réservés.

Dès qu'on eut déjeuné, je pris dans ma chaloupe le roi, sa sœur et autant d'autres qu'il put y en entrer, et je les ramenai à Opparée. Le capitaine Furneaux offrit au roi deux chèvres, un mâle et une femelle. On avait fait comprendre à O-Too le

[1] Du thé.
[2] Du beurre.

prix des chèvres; mais, pendant le passage, il proposa beaucoup de questions sur ces animaux, qui absorbaient toute son attention. On lui répéta souvent de quoi ils se nourrissaient, et comment il fallait les soigner. Dès que nous fûmes à terre, on lui montra un coin de terre couvert de gramens, à l'ombre de quelques arbres à pain, et on l'avertit de les laisser toujours dans de pareils endroits. La côte était remplie, à notre débarquement, d'une foule d'insulaires, qui témoignèrent par des acclamations leur joie de revoir leur souverain.

Une vieille femme respectable, mère de Tootahah, vint bientôt à ma rencontre. Elle me prit par les deux mains, et versa un torrent de larmes, en me disant: *Tootahah tayo no Toutee matty Toutaha;* ce qui signifiait: *Tootahah, votre ami,* ou *l'ami de Cook, est mort.* Je fus si touché de son maintien et de sa tendresse, qu'il m'aurait été impossible de ne pas mêler mes larmes aux siennes, si O-Too, qui survint, ne m'avait pas éloigné d'elle. J'obtins de lui, avec peine, la permission de la revoir, et il fallut pour cela lui donner une hache et quelques autres choses.

Nous retournâmes dîner à bord. Les ponts furent bientôt remplis de Taïtiens des deux sexes, qui furetaient partout, et qui commettaient des vols dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Le soir, un grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance

par nos matelots, restèrent à bord, au coucher du soleil, après le départ de leurs compatriotes. Nous avions vu des exemples de prostitution parmi les femmes d'Oaiti-Piha; mais, quelles que fussent leurs faiblesses pendant le jour, elles ne s'avisaient point de passer la nuit sur le vaisseau. Celles de Matavai connaissaient mieux le caractère des matelots anglais; elles savaient bien qu'en se fiant à eux elles emporteraient les grains de verre, les clous, les haches, et même les chemises de leurs amans. Avant qu'il fût parfaitement nuit, elles s'assemblèrent sur le gaillard, et l'une d'elles jouant de la flûte avec son nez, les autres exécutèrent toutes sortes de danses du pays, et plusieurs fort indécentes. Comme la simplicité de leur éducation et de leur vêtement donne un caractère d'innocence à des actions qui sont blâmables en Europe, on ne peut pas les accuser de cette licence effrénée qu'on reproche aux femmes publiques des nations polies. Enfin elles se retirèrent sous les ponts, et celles dont les amans purent les régaler de porc frais soupèrent sans réserve, quoiqu'elles eussent refusé auparavant de manger en présence de leurs compatriotes.

Le 28, dès le grand matin, j'envoyai M. Pickersgill sur le canot jusqu'à Ottahourou, afin de tâcher de nous procurer des cochons. Un peu après le lever du soleil, O-Too me fit une autre visite, et il m'apporta de nouvelles étoffes, un cochon et des

fruits. Sa sœur, qui l'accompagnait, et quelques personnes de sa suite, montèrent à bord; mais le prince et ses officiers allèrent sur *l'Aventure* offrir un pareil présent au capitaine Furneaux, qui fut obligé comme moi de se laisser charger d'étoffes. M. Furneaux amena bientôt le monarque sur *la Résolution*, où je lui rendis en dons plus qu'il ne m'avait donné. J'habillai sa sœur le plus élégamment qu'il me fut possible : elle se tenait couverte devant O-Too ce jour-là, ainsi que son frère, et un ou deux de ses sujets. Quand le roi entra dans ma chambre, Éréti et plusieurs de ses amis y étaient assis, couverts. Au moment où ils le virent, ils se découvrirent, c'est-à-dire se déshabillèrent en partie avec beaucoup d'empressement. S'apercevant que j'étais étonné de leur conduite, ils me dirent : Éarée, éarée; et ils me firent entendre que c'était à cause de la présence d'O-Too. Il ne lui donnèrent pas d'autres marques de respect; ils ne se levèrent jamais de dessus leur siége, et rien d'ailleurs n'annonça leur soumission ni leur obéissance.

Toutes les femmes eurent grand soin de se découvrir aussi les épaules devant Tedua Torvraï : on rendait les mêmes honneurs au jeune Téarée Watow, qui était avec le roi son frère, et il nous parut que le titre d'*éarée*, commun à tous les chefs des cantons et à la noblesse en général, se donne en-

core par excellence aux personnes de la famille royale. Lorsque le roi jugea à propos de s'en aller, je le remenai à Opparée dans ma chaloupe. Les cornemuses, dont il aimait passionnément la musique, et les danses des matelots l'amusèrent pendant la route. Il ordonna de son côté à quelques-uns de ses gens de danser : ils ne firent guère que des contorsions; plusieurs imitaient assez bien les matelots qui sautaient au son des cornemuses. Tandis que j'étais à Opparée, la mère de Tootahah m'envoya un présent d'étoffes. Cette bonne vieille ne pouvait pas jeter les yeux sur moi sans verser des larmes : cependant elle était beaucoup plus tranquille que la première fois. Quand je quittai le roi il promit de venir me voir le lendemain; mais il ajouta que je devais moi-même lui faire une visite auparavant.

Le lendemain j'allai rendre visite au roi, comme il l'avait désiré : j'étais accompagné du capitaine Furneaux et de plusieurs officiers. Nous lui fîmes présent de différentes choses qu'il ne connaissait pas encore, et entre autres d'un large sabre. La seule vue de cette arme l'effraya tellement que je ne pouvais pas lui persuader de l'accepter ni de la ceindre : il ne la porta que peu de temps à son côté; il me pria tout de suite de la détacher, et de permettre qu'on l'ôtât de devant ses yeux.

On nous mena ensuite au théâtre, où l'on joua

pour nous un héava, ou pièce dramatique en danses et en paroles. Cinq hommes et une femme, qui n'était rien moins que la sœur du roi, composaient les acteurs : il n'y avait d'autre musique que trois tambours. La comédie dura environ une heure et demie ou deux heures; et en tout elle fut assez bien jouée. Il ne nous fut pas possible d'en deviner le sujet : quelques parties semblaient adaptées à la circonstance présente, car mon nom y revenait souvent. D'autres n'avaient certainement aucun rapport à nous : elle ne nous parut différer que par la manière de jouer de celles que nous avions vues à Uliétéa dans mon premier voyage.

L'habit de danse de Tédua était le plus joli de tous ceux que j'ai remarqués : de longs glands de plumes pendaient de la ceinture en bas, et relevaient sa parure. Nous retournâmes à bord chargés de présens.

Dès la pointe du jour, MM. Forster avaient pénétré dans l'intérieur du pays pour en examiner les productions. Une rosée abondante, tombée pendant la nuit, avait rafraîchi tous les végétaux. Quelques naturels qui étaient autour des tentes accompagnèrent les explorateurs jusqu'à une rivière large de vingt verges; et, pour un grain de verre, ils les portèrent sur l'autre bord sans les mouiller. Arrivés aux bocages, MM. Forster virent plusieurs insulaires au moment où ils se levaient, et qui

firent leur ablution accoutumée. Sans doute les bains fréquens sont extrêmement salutaires dans ces climats chauds, et surtout le matin lorsque l'eau est froide. Ils raffermissent les fibres, qui d'ailleurs seraient trop relâchées ; et la propreté qui résulte de cet usage est sûrement un des meilleurs préservatifs contre les maladies putrides. Ce peuple est plus en état de jouir des consolations de la société que ces sauvages qui, fuyant l'eau, deviennent indifférens l'un à l'autre, et dégoûtans pour les étrangers par leur puanteur et leur saleté. MM. Forster marchèrent jusqu'à une petite hutte habitée par une pauvre veuve qui avait une nombreuse famille. Son fils aîné, Noona, jeune homme de douze ans, d'une physionomie heureuse, et qui annonçait beaucoup d'esprit, avait toujours eu un attachement particulier pour les Européens. Il avait promis le soir de la veille de servir de guide dans l'excursion d'aujourd'hui. Sa mère, assise sur des pierres devant sa cabane, venait de préparer pour les voyageurs des noix de coco et d'autres provisions : elle était environnée de ses fils, dont le plus jeune n'avait pas quatre ans. Elle paraissait assez active, mais très âgée. Il est remarquable que les femmes des pays chauds perdent de bonne heure leur fécondité, et cependant les Taïtiennes ont des enfans pendant un espace de vingt années. Cela vient de ce qu'elles passent leur vie sans in-

quiétudes ni besoins : telle est la cause de la grande population de leur île.

Un homme robuste, loué pour quelques grains de verre, porta les fruits que la vieille femme voulut donner aux voyageurs; il les suspendit en portions égales aux deux extrémités d'un fort bâton qu'il plaça sur son épaule. Le jeune Noona et son petit frère Topartée, âgé d'environ quatre ans, les suivirent en riant : toute cette famille fut enrichie de grains de verre, de clous, de miroirs et de couteaux.

A quatre heures après midi les voyageurs retournèrent au rivage : une foule d'insulaires traversèrent les collines chargés de plantain, qui croît presque sans culture, et qu'ils portaient vendre aux vaisseaux : en descendant avec eux, des enfans offrirent de petits langoustins pris entre les pierres du lit de la rivière. Après deux heures de marche on arriva aux tentes sur la pointe Vénus, où était le généreux O-Wahow, qui apportait un nouveau présent.

Pendant cette promenade, MM. Forster avaient remarqué plus d'oisifs qu'à Oaiti-Piha : les cabanes et les plantations semblaient plus négligées et tombaient en ruines; et plusieurs Indiens, au lieu de faire des invitations ou de donner des marques d'hospitalité, demandèrent d'une manière importune des grains de verre et des clous. En général,

cependant, on eut lieu d'être satisfait de leur accueil dans tous les cantons de cette île délicieuse. Ils montrèrent de temps en temps quelque disposition au vol, mais on ne perdit rien de précieux. Le vol n'est pas si haïssable chez les Taïtiens que parmi nous. Un peuple qui satisfait si aisément ses besoins, et chez qui les hommes de tous les rangs vivent de même, a peu de motifs de commettre des vols : les maisons ouvertes, sans portes et sans grillages, sont des preuves bien sensibles de leur sécurité mutuelle. Nous sommes plus blâmables qu'eux, puisque nous les exposons à des tentations trop fortes pour qu'ils puissent y résister. Ils semblent attacher peu d'importance à leurs larcins, peut-être parce qu'ils voient qu'ils ne nous causent pas de grands dommages.

Le 30 nous fûmes alarmés par des cris de meurtre, et un grand bruit sur la côte, près du fond de la baie, à quelque distance de notre camp. Soupçonnant que ce trouble provenait de quelques-uns de nos gens, j'armai sur-le-champ une chaloupe, et je l'envoyai à terre pour en connaître la cause, et ramener les personnes de notre équipage qui s'y trouveraient. Je dépêchai un autre exprès à *l'Aventure* et à ceux de ses travailleurs qui étaient à terre, afin de savoir s'il ne manquait personne à bord; car, excepté ceux qui faisaient leur service, tout mon monde était sur *la Résolution*. La chaloupe revint

bientôt avec trois soldats de marine et un matelot. On en saisit aussi quelques-uns des nôtres qui n'étaient pas à leur poste, et on les mit tous en prison. Le lendemain au matin, je les fis punir suivant qu'ils le méritaient. Je ne reconnus pas qu'ils eussent commis aucun délit, et ils ne voulurent rien avouer. Je crois que les libertés qu'ils prirent avec les femmes occasionèrent ce mouvement. Quoi qu'il en soit, les naturels furent si effrayés, qu'ils s'enfuirent de leurs habitations au milieu de la nuit, et la terreur se répandit à plusieurs milles le long de la côte; car, quand j'allai visiter O-Too le matin, suivant le rendez-vous qu'il m'avait donné, je trouvai qu'il s'était retiré, ou plutôt qu'il s'était caché à plusieurs milles de la place qu'il habitait. Il me fit dire, par un ambassadeur, qu'il ne pouvait pas me donner audience. Parvenu au lieu de sa retraite, je fus obligé d'y attendre plusieurs heures avant de lui parler : enfin je le vis et il se plaignit du désordre de la nuit précédente.

Comme cette visite devait être la dernière, je voulus joindre un présent à mes adieux, et je lui offris, entre autres choses, trois moutons du Cap, qu'il avait vus précédemment, et qu'il m'avait demandés; car ce peuple ne perd jamais aucune occasion de mendier. Ce don lui plut beaucoup, quoiqu'il ne pût pas en retirer de grands avantages, parce que les moutons étaient tous coupés; circonstance

qu'on lui fit remarquer. Nos présens dissipèrent entièrement sa frayeur, et ouvrirent tellement son cœur qu'il envoya chercher trois cochons; l'un pour moi, un second pour le capitaine Furneaux, et l'autre pour M. Forster: ce dernier était petit, et nous nous en plaignîmes en l'appelant *ete, ete.* Un Taïtien, durant cette entrevue, ayant pénétré jusqu'au milieu du cercle, parla au roi avec chaleur, et d'une manière très décidée, à l'occasion des cochons. Nous crûmes d'abord qu'il était fâché de ce que le roi nous en donnait autant; et, comme il prit avec lui le petit cochon, cela confirma notre opinion. Nous reconnûmes cependant qu'un motif contraire l'animait; car, bientôt après son départ, on nous apporta, en place du petit cochon, deux autres encore plus gros que le mien et que celui du capitaine Furneaux. En prenant congé, j'informai O-Too que je quitterais l'île le lendemain : il en parut affligé, et il m'embrassa à diverses reprises. Nous nous embarquâmes pour retourner à bord; et le prince et sa nombreuse suite dirigèrent leur marche vers Opparée.

Dans une dernière excursion sur les collines, M. Forster découvrit un des plus beaux arbres du monde, qu'il appela *barringtonia.* Il avait une grande abondance de fleurs plus larges que des lis, et parfaitement blanches, excepté la pointe de leurs nombreux filets, d'un cramoisi brillant: il était déjà

tombé une si prodigieuse quantité de ces fleurs que la terre en était toute jonchée. Les naturels, qui donnent à l'arbre le nom d'*huddoo*, assurèrent que, si on brise le fruit, qui est une grosse noix, et qu'après l'avoir mêlé avec des poissons à coquilles, on le répande sur la mer, il enchante ou enivre les poissons pendant quelque temps, de manière qu'ils viennent à la surface de l'eau, et qu'ils se laissent prendre à la main. Il est singulier que diverses plantes maritimes des climats du tropique aient une pareille propriété. Les *cocculi indici*, en particulier, sont très connus, et on les emploie pour cela aux Indes orientales. Ne voulant pas différer l'examen d'une plante si remarquable, M. Forster se retira dans une petite maison construite de roseaux, et entourée d'arbrisseaux odoriférans et de très jolis cocotiers. Le propriétaire fit monter un jeune homme sur un des plus grands palmiers, afin de cueillir des noix; et l'opération se fit avec une agilité surprenante. Il attacha à ses deux pieds l'écorce dure d'une tige de bananier, de manière qu'il environnait l'arbre des deux côtés. Ce morceau d'écorce servait d'escalier ou de point d'appui, tandis qu'il s'élevait plus haut avec ses mains. L'excroissance naturelle du palmier, qui forme annuellement une espèce d'écorce gonflée sur la tige, aidait le Taïtien; mais la promptitude et l'aisance avec laquelle il se

tavaï formait divers détours dans la vallée d'un bord à l'autre; et, comme il fallut la passer plusieurs fois, le nouvel hôte et son domestique voulurent toujours porter sur leur dos les conviés jusqu'à son habitation, placée au haut d'une petite éminence, où un ruisseau murmurait doucement sur un lit de cailloux. Dans un coin de la cabane fermée partout de roseaux, on étendit pour eux une très belle natte par-dessus l'herbe sèche. Un grand nombre de parens s'assirent à l'instant près des Européens; et sa fille, qui, par l'élégance de ses formes, la blancheur de son teint et l'agrément de ses traits, égalait et surpassait peut-être toutes les beautés qu'ils avaient vues jusqu'alors à Taïti, souriait amicalement en les regardant, et fit beaucoup d'efforts, ainsi que ses jeunes compagnes, pour leur être utiles, surtout en leur frottant toutes les parties du corps, pour rendre l'élasticité aux muscles fatigués. Le capitaine Wallis, qui avait éprouvé le même remède, parle aussi de son excellence, ainsi que de la bonté généreuse des Taïtiens. Osbeck, dans son voyage à la Chine, dit que ce frottement est commun parmi les barbiers chinois, qui s'en acquittent avec beaucoup d'habileté. M. Grose, dans son voyage aux Indes orientales, fait aussi une description très détaillée de l'art de pétrir les membres, qui semble être un raffinement de volupté ajouté à cet agréable restaurant. On

peut remarquer ici que cet auteur ingénieux rapporte des citations de Martial et de Sénèque, qui prouvent que les Romains connaissaient cet usage[1].

Après avoir passé environ deux heures avec cette famille hospitalière, et distribué, pendant cet intervalle, la plus grande partie des grains de verre, des clous et des couteaux apportés du vaisseau, on se remit en marche à trois heures, et l'on traversa différens hameaux, dont les habitans jouissaient en troupe de la beauté de l'après-dînée à l'ombre de leurs arbres fruitiers. Dans l'une des maisons un homme préparait une teinture rouge pour une étoffe d'écorce de mûrier à papier, appelé communément l'*arbre d'étoffe*. En recherchant de quels matériaux il faisait usage, on apprit que le suc jaune d'une petite espèce de figue, qu'ils nomment *mattée*, et le suc jaunâtre d'une sorte de fougère, de liane, ou de plusieurs autres plantes, simplement mêlées ensemble, forment un cramoisi brillant, que les femmes répandent avec leurs mains si toute la pièce doit être de la même couleur; si elle doit être bariolée ou tachetée, la couleur s'applique avec un roseau de bambou. Cette couleur se flétrit bientôt, et devient d'un rouge sale, sujette d'ailleurs à être enlevée par la pluie. Cependant

[1] Percurrit agili corpus arte tactatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.
MARTIAL.

les Taïtiens estiment infiniment l'étoffe ainsi teinte, ou plutôt ainsi enduite, et elle n'est portée que par les principaux du pays. Arrivés enfin à leurs tentes, les voyageurs se rembarquèrent sur des pirogues, et pour deux grains de verre on les remit sains et saufs à bord.

Les malades avaient assez bien recouvré leur santé; les futailles étaient réparées; nous avions fait assez d'eau; enfin tout était prêt à remettre en mer, et je résolus de ne pas différer plus longtemps. Le premier septembre 1773 je fis enlever tout ce qui se trouvait sur la côte, et préparer les vaisseaux à démarrer. Ce travail employa toute la journée. L'après-midi, M. Pickersgill revint d'Attahourou : je l'y avais envoyé deux jours auparavant, afin qu'il rapportât les cochons qu'on lui avait promis. Pottatow, mon vieil ami, le chef de ce canton, sa femme ou sa maîtresse (je ne sais laquelle des deux), et quelques-uns de ses amis, accompagnèrent M. Pickersgill et vinrent me faire visite. Ils m'offrirent en présent deux cochons et du poisson, et M. Pickersgill obtint d'Oamo deux autres cochons par échange. Il était allé dans la chaloupe jusqu'à Paparra, où il vit la vieille Oberéa[1]. Elle semblait avoir perdu ses dignités depuis

[1] On voit, dans le voyage du capitaine Wallis, le rôle que jouait cette femme, son attachement pour le navigateur anglais, et les adieux touchans qu'elle lui fit.

le départ du capitaine Wallis : elle était pauvre et de peu d'importance. Les premiers mots qu'elle adressa à M. Pickersgill furent : *Earee*, *mataou*, *ina boa;* (L'éarée a peur, vous ne pouvez pas avoir de cochons) : d'où l'on peut conclure qu'elle n'avait point de propriété, ou qu'elle était peu riche et soumise à l'éarée. Je crois qu'elle ne dépendait de personne lors de mon premier voyage.

Ayant reconnu tout de suite M. Pickersgill, elle lui fit toutes sortes de caresses. Son mari, Oamo, l'avait répudiée bientôt après le départ du capitaine Wallis, et il avait perdu sa souveraineté. Le lendemain M. Pickersgill arriva à l'endroit où vivait le roi détrôné avec son fils le jeune, et une des plus jolies et des plus jeunes femmes du pays, sa concubine. Cette belle donna un cochon au lieutenant. Acompagnée de quelques autres Taïtiennes, elle sauta dans la chaloupe à son embarquement, et elle marcha tout le jour avec nos gens, tandis que sa propre pirogue suivait pour la reconduire à terre. Pendant le chemin elle montra une extrême curiosité, ce qui faisait croire qu'elle voyait des Européens pour la première fois. Elle doutait s'ils étaient formés en tous points comme ses compatriotes, et elle ne fut contente que lorsqu'elle eut examiné de ses yeux toutes les parties du corps sans exception.

Voici comment s'était passée l'entrevue de Pot-

tatow et de M. Pickersgill, dont on n'a dit qu'un mot plus haut. Le premier témoigna au second le désir de l'accompagner à Matavaï pour me faire une visite; mais il demanda à ne pas être maltraité. L'Anglais l'assura qu'il serait très bien reçu. Le chef alors, pour plus de sûreté, tira de dessous son vêtement des plumes jaunes, liées ensemble de manière qu'elles formaient un petit panache, et il voulut que M. Pickersgill tînt ces plumes, tandis qu'il répèterait sa promesse que Toote (le capitaine Cook) serait l'ami de Pottatow : il enveloppa ensuite les plumes soigneusement dans un morceau d'étoffe, et il les mit sous son turban. Pottatow fut si persuadé de la bonne foi de ses amis après ce serment, que lui, ses femmes et plusieurs personnes de sa suite marchèrent à l'instant vers notre chaloupe, portant deux cochons et une grande quantité d'étoffes, au milieu d'une foule immense de peuple. Arrivé au bord de l'eau, toute la multitude le supplia instamment de ne pas se hasarder parmi les étrangers, et, s'attachant à ses pieds, ses sujets tâchèrent de le remporter de force. Plusieurs femmes, inondées de larmes, s'écrièrent à diverses reprises que Toote le tuerait dès qu'il serait à bord, et un vieillard, qui semblait être un serviteur de la famille, le tira en arrière par les bords de son vêtement. Pottatow fut ému, et il eut un instant de défiance; mais, s'armant bientôt de tout son

courage, il repoussa doucement le vieillard en disant à très haute voix : *Toote aipa matte te tayo* (Cook ne tuera pas ses amis), et il entra dans la chaloupe hardiment et avec un air de majesté qui frappa d'étonnement. C'était un des hommes les plus grands de l'île, et ses traits avaient tant de grâce, de douceur et de noblesse, que M. Hodges lui demanda sur-le-champ la permission de le peindre comme un des plus beaux modèles de la nature. La stature de son corps était d'une force et d'une fermeté remarquables; la circonférence d'une de ses cuisses égalait presque celle du corps d'un de nos plus gros matelots mesuré à la ceinture. L'ampleur de son vêtement, et la blancheur et l'élégance de son turban donnaient à sa figure une nouvelle grâce, et son maintien courageux nous frappait d'autant plus que nous le comparions avec la timidité d'O-Too. Polatéhéra, sa première femme, était aussi d'une taille et d'une stature si fortes, que nous la regardâmes comme une des femmes les plus extraordinaires de celles qui avaient frappé nos regards. Son port et sa démarche avaient quelque chose de très mâle : elle semblait née pour la supériorité et le commandement. Durant la relâche de *l'Endeavour*, en 1769, elle voulut s'appeler ma sœur. Un jour qu'on lui refusa l'entrée au fort construit sur la pointe Vénus, elle terrassa la

sentinelle, et elle se plaignit à son frère adoptif de l'injure qu'elle avait reçue.

Le vent qui avait soufflé de l'ouest toute la matinée ayant passé tout d'un coup à l'est, nous appareillâmes, et je fus obligé de congédier mes amis plus tôt que je ne le désirais; mais ils furent bien contens de notre accueil. Ils demandèrent les larmes aux yeux et d'une manière caressante quand nous reviendrions, et nous leur dîmes dans sept mois.

Quelques heures avant de mettre à la voile un jeune homme, appelé *Poréo*, vint me prier de l'embarquer avec nous. J'y consentis, parce que j'espérais que dans l'occasion il nous serait utile. Plusieurs autres s'offrirent de même; mais je refusai de les prendre. Ce jeune homme me demanda une hache et un clou de fiche pour son père qui était alors à bord : je les lui donnai. Au moment de l'appareillage ils se séparèrent plutôt comme deux étrangers que comme un père et un fils. Ce peu de tendresse me fit douter de la paternité : deux hommes qui montaient une pirogue, et qui vinrent se ranger le long du vaisseau, au moment où nous sortions de la baie, me confirmèrent ce doute, et réclamèrent le jeune homme au nom d'O-Too. Je vis qu'ils employaient cette ruse pour obtenir quelque chose de moi, car je savais qu'O-Too n'était pas dans le voisinage, et qu'il n'était point instruit

de cette affaire. Poréo sembla pourtant indécis au premier moment s'il partirait avec *la Résolution*, ou s'il resterait. Il pencha bientôt pour le premier parti, et je dis aux prétendus envoyés de me rendre la hache et le clou, et qu'ensuite ils seraient les maîtres de reprendre leur compatriote : ils répondirent que ces meubles étaient à terre, et ils nous quittèrent. Quoique le jeune homme parût assez content, il ne put pas s'empêcher de pleurer quand il vit la terre à notre arrière.

Nous quittâmes avec beaucoup de regret cette île délicieuse, au moment où nous venions de renouveler connaissance avec ses heureux habitans. La brise qui nous portait était si modérée que nous restâmes près de la côte toute la soirée, et nous eûmes encore une occasion de remarquer la fertilité charmante de la plaine, assez belle même pendant l'hiver pour le disputer aux plus riches paysages qu'ait répandus la nature sur les diverses parties du globe. La douceur du climat et la bonté du sol qui produit presque sans culture toutes sortes de végétaux nourrissans assurent la félicité des naturels. En examinant ce qu'est le bonheur dans ce monde, je ne crois pas qu'il y ait des nations dont l'état soit si désirable. Lorsque les moyens de subsister sont si faciles, et les besoins en si petit nombre, il est naturel que le mariage n'entraîne pas cette multitude effroyable de misères, qui accompagnent

l'union conjugale dans les pays civilisés. On suit alors sans crainte les impulsions de la nature; et voilà pourquoi il y a une grande population, en proportion des cantons de l'île qui sont cultivés. Les plaines et les vallées étroites sont les seules parties habitées, quoique la plupart des collines soient très propres à la culture, et capables de nourrir un nombre infini d'hommes. Peut-être dans la suite, si la population s'accroissait considérablement, les naturels mettraient-ils en culture les districts qui leur sont maintenant inutiles et superflus.

La distinction trop manifeste des rangs qui subsiste à Taïti n'affecte pas autant la félicité du peuple qu'on serait porté à le croire. Il y a un souverain général et différentes classes de sujets, telles que celles d'éarée, de manahouna et de towtow, qui ont quelque rapport éloigné avec celles du gouvernement féodal. La simplicité de leur manière de vivre tempère ces distinctions et ramène à l'égalité.

Dans une contrée où le climat et la coutume n'exigent pas un vêtement complet, où il est aisé de cueillir à chaque pas assez de plantes pour en former une habitation décente et pareille à celles de tout le monde; où, avec peu de travail, chaque individu se procure tout ce qui est nécessaire à la vie, on ne doit pas beaucoup connaître l'ambition

ni l'envie. Il est vrai que les premières familles possèdent presque exclusivement quelques articles de luxe, les cochons, le poisson, la volaille et les étoffes; mais le désir de satisfaire son appétit peut tout au plus rendre malheureux les individus, mais non pas les nations.

La populace de quelques États policés est infortunée parce qu'elle manque de tout, et elle manque de tout parce que les riches ne mettent aucun frein à leurs plaisirs. L'affection des insulaires pour les éarées nous donne lieu de supposer qu'ils se regardent comme une seule famille, et qu'ils respectent leurs vieillards dans les personnes de leurs chefs. L'origine de ce gouvernement est patriarcale, et, avant que la constitution eût pris la forme actuelle, la vertu élevait peut-être seule au titre de *père du peuple*. La familiarité qui règne entre le souverain et le sujet offre encore des restes de la simplicité antique. Le dernier homme de la nation parle aussi librement au roi qu'à son égal, et il a le plaisir de le voir aussi souvent qu'il le désire. Le prince s'amuse quelquefois à faire les mêmes travaux que ses sujets, et n'étant pas encore dépravé par de fausses idées de noblesse et de grandeur, il rame souvent sur sa pirogue sans croire qu'il déroge à sa dignité.

§ 12.

Réception qu'on nous fit à Huaheine. Incidens survenus tandis que les vaisseaux y mouillaient. O-Maï, l'un des naturels du pays, s'embarque sur *l'Aventure*.

Dès que nous fûmes hors de la baie, et qu'on eut repris les chaloupes à bord, je fis route vers l'île d'Huaheine, éloignée d'environ vingt-cinq lieues, où je me proposais de toucher. Plusieurs personnes de l'équipage se plaignaient déjà des femmes de la baie de Matavaï, et avaient des symptômes de la maladie vénérienne, mais ils étaient peu considérables. La question agitée entre les navigateurs français et anglais, sur la première introduction de ce venin à Taïti, peut être décidée à l'avantage des uns et des autres, en supposant qu'il existait avant leur arrivée. Quand on dit qu'aucun des hommes du capitaine Wallis ne prit ce mal, cela prouve que les femmes qui se prostituèrent à son équipage étaient saines, et peut-être que les naturels, craignant de s'exposer à la colère des étrangers s'ils les empoisonnaient ainsi, avaient eu la précaution de leur donner des Taïtiennes non corrompues.

Pendant notre séjour dans l'île nous avons entendu parler d'une maladie de différente nature : les insulaires l'appelaient *o-pay-no-Peppe* (le mal de

Peppe) : ils disaient qu'elle venait d'un vaisseau auquel ils donnaient ce nom, et qui, suivant les uns, avait été deux ou trois, et suivant les autres, cinq mois avant nous à Taïti : d'après la description des symptômes, il nous parut que c'est une espèce de lèpre. Il est facile d'imaginer comment les étrangers, les Espagnols qui visitèrent Taïti sur ce vaisseau, ont pu être accusés innocemment d'avoir apporté cette maladie. Pour donner naissance à une pareille erreur, il suffit que la maladie se soit manifestée à peu près au temps de leur arrivée, et les rapports les plus éloignés sont alors bons pour cela. Ceci est d'autant plus probable, que certainement il y a plusieurs espèces de lèpres parmi les habitans, telle est l'éléphantiasis : il y a aussi une éruption sur toute la peau, et enfin un ulcère pouri, d'un aspect très dégoûtant. A la vérité on en voit peu, car l'excellence du climat et la simplicité de leurs alimens préviennent non-seulement ces maladies, mais encore presque toutes les autres qui sont dangereuses et mortelles.

Nous aperçûmes Huaheine le 3 au matin, et nous courûmes sur le havre d'Owharre, où *la Résolution* mouilla. Dès que nos bâtimens furent en sûreté, je débarquai avec le capitaine Furneaux, et les insulaires nous reçurent d'une manière très cordiale. Je leur distribuai quelques présens, et bientôt après ils nous amenèrent des cochons, des

volailles, des chiens et des fruits, qu'ils échangèrent contre des haches, des clous, des verroteries. On ouvrit aussi la même branche de commerce à bord des vaisseaux, de sorte que nous espérions être abondamment pourvus de porc frais et de volaille, et cette perspective était très agréable dans la position où nous étions. J'appris que mon vieil ami Oréo, le chef de l'île, vivait toujours, et qu'il s'avançait en hâte vers nous afin de me voir.

Un golfe profond sépare Huaheine en deux péninsules, réunies par un isthme entièrement inondé à la marée haute. Ses collines sont moins élevées que celles de Taïti, mais leur aspect annonce des restes de volcan. Le sommet de l'une d'elles ressemblait beaucoup à un cratère; et l'on voyait sur un de ses côtés un rocher noirâtre et spongieux qui paraissait être de la lave. Au lever du soleil nous contemplâmes quelques autres des îles de la Société, O-Rarétéa (Uliétéa), O-Taha et Borabora (Bolabola). La dernière forme un pic pareil à Maitéa, mais beaucoup plus élevé et plus considérable, au sommet duquel on apercevait aussi le cratère d'un volcan.

L'aspect du pays est le même que celui de Taïti, mais en petit. La circonférence de toute l'île n'a que sept ou huit lieues. Les plaines sont peu grandes, et il y a à peine quelques collines entre elles et les montagnes les plus hautes qui

s'élèvent immédiatement des bords de la plaine : la contrée offrait cependant d'agréables points de vue.

Le 4 le lieutenant Pickersgill monta le canot, et se rendit vers l'extrémité méridionale pour faire des échanges. J'envoyai aussi, dans le même dessein, un autre détachement sur la côte, près des vaisseaux, et j'y descendis ensuite moi-même, afin de voir si le trafic s'établissait et se conduisait honnêtement, point dont il était essentiel de m'occuper. Tout se passa suivant mes désirs. J'allai de là, avec le capitaine Furneaux et M. Forster, faire une première visite à Oréo, qui, à ce qu'on me dit, m'attendait. Un des insulaires nous conduisit à l'endroit où il était; mais on ne nous permit pas de sortir de la chaloupe avant d'avoir accompli, en partie, la cérémonie suivante, que les habitans de cette île pratiquent ordinairement en pareille occasion. Le bateau, dans lequel on nous pria de rester, débarqua devant la maison du chef, située près de la côte. On apporta à notre bord, les uns après les autres, et avec quelques simagrées, cinq petits bananiers, qui sont leurs emblèmes de paix. Trois petits cochons, dont les oreilles étaient ornées de fibres de noix de coco, accompagnèrent les trois premiers, et un chien accompagna le quatrième. Chacun avait son nom particulier, et un sens un peu trop mystérieux pour que nous l'entendissions.

Enfin le roi m'envoya l'inscription gravée sur un petit morceau d'étain que je lui laissai en 1769 : elle était dans le même sac où je l'avais placée, et il y avait en outre une pièce fausse de monnaie anglaise, et quelques grains de verre; ce qui prouve combien il avait eu soin du tout.

Quand ils eurent mis à bord des bateaux les bananiers, les cochons, le chien, etc., notre guide, qui se tenait toujours près de nous, nous pria de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries, etc., etc. Nous obéîmes à l'instant. Nous débarquâmes, portant à la main les bananiers ainsi parés, et on nous conduisit vers le chef à travers la multitude. Les naturels du pays eurent soin de se ranger en haie sur notre passage. On nous fit asseoir à quelques pas du chef; on nous ôta des mains nos bananiers, et on les posa devant lui, l'un après l'autre, ainsi qu'on nous avait offert les précédens. L'un était destiné à l'éatoua, ou dieu; le second à l'éarée, ou roi; et le troisième à tayo, ou l'amitié. Je voulus ensuite aborder le roi; mais on me dit qu'il allait s'avancer lui-même : il vint effectivement se jeter à mon cou. Il n'observait plus de cérémonial, car les larmes coulaient abondamment sur ses joues vénérables, et il se livra à toute l'effusion de sa tendresse. Il me présenta ensuite ses amis, et je leur fis à tous des présens. J'offris à Oréo ce que j'avais de plus

précieux; car je regardais cet homme comme un père. Il me donna en retour un cochon, et une grande quantité d'étoffes, et il me promit de pourvoir à tous nos besoins. On verra bientôt avec quelle exactitude il tint sa parole. Enfin nous prîmes congé de lui, et nous retournâmes à bord; et bientôt M. Pickersgill revint aussi avec quatorze cochons. Les échanges sur la côte et le long du vaisseau nous en procurèrent à peu près autant, outre des volailles et des fruits.

Ce bon vieux chef vint me voir le lendemain, 5, dès le grand matin, avec un jeune enfant d'environ onze ans : il m'amena un cochon et des fruits; et, de mon côté, je ne manquai pas de lui faire de nouveaux présens. Il porta son amitié si loin, qu'il m'envoyait régulièrement chaque jour, pour ma table, les meilleurs de ses fruits, avec des racines tout apprêtées, et il n'épargnait pas la quantité. Je chargeai le lieutenant Pickersgill de prendre deux bateaux, et d'aller de nouveau chercher des cochons; et le soir il en ramena vingt-huit, et on en acheta environ cent dix à terre et le long des vaisseaux.

Dans une de nos promenades nous fûmes témoins d'un exemple remarquable d'attachement : nous vîmes une femme, peu âgée, présenter ses mamelles pleines de lait à un petit chien accoutumé à la téter. Ce spectacle nous surprit tellement, que

nous ne pûmes pas nous empêcher de témoigner notre dégoût; mais elle sourit, et elle nous apprit qu'elle se laissait téter par de petits cochons. Nous reconnûmes ensuite qu'elle avait perdu ses enfans, et que cet expédient, très innocent, était pratiqué jadis en Europe[1]. Les chiens de toutes ces îles sont courts, et leur grosseur varie depuis celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul. Ils ont la tête large, le museau pointu, les yeux très petits, les oreilles droites, les poils un peu longs, lisses, durs, et de différentes couleurs, mais plus communément blancs et bruns. Ils aboyaient rarement, mais ils hurlaient quelquefois, et ils montraient beaucoup d'aversion pour les étrangers.

Le 6 j'envoyai à terre, comme de coutume, les deux ou trois personnes qui faisaient les échanges; je m'y rendis moi-même après déjeuner, et j'appris qu'un des insulaires avait été très incommode et très insolent. On me montra cet homme, tout couvert de rouge, complétement équipé en habit de guerre, tenant une massue à chaque main; et, comme il menaçait avec ses deux massues, je les lui arrachai; mais il fallut pour cela me battre avec lui, et enfin tirer mon épée. Après les avoir brisées devant ses yeux, je le forçai à se retirer de

[1] Les Américaines, qui ont beaucoup de lait, recourent souvent à cet expédient pour dessécher leurs mamelles. Voyez les *Recherches philosophiques sur les Américains*, vol. 1.

la place. Parce qu'on m'assura qu'il était chef, je me défiais davantage de lui, et j'envoyai chercher une garde, précaution que jusqu'alors j'avais crue peu nécessaire. Tous les insulaires convinrent que c'était un méchant homme (*tata-eeno*), et qu'on l'avait traité ainsi qu'il le méritait. M. Sparrman, ayant imprudemment pénétré seul dans l'intérieur du pays, pour faire des recherches de botanique, deux naturels l'invitèrent à s'avancer plus loin; ils lui firent plusieurs protestations d'amitié, et ils répétèrent souvent le mot *tayo;* mais, profitant bientôt d'un moment où il regardait d'un autre côté, ils arrachèrent de sa ceinture une dague, la seule arme qu'il eût, et ils lui en donnèrent un coup sur la tête à l'instant où il se baissait pour s'armer d'un caillou. Ce coup le jeta par terre, et alors ils lui déchirèrent une veste de satin noir, et ils enlevèrent par lambeaux une partie de son habit. Cependant il se débarrassait de leurs mains, et, s'enfuyant vers la grève, il les devançait; mais des ronces embarrassèrent tellement ses pieds, que les Indiens l'atteignirent. Ils lui appliquèrent alors sur les tempes et sur les épaules un grand nombre de coups qui l'étourdirent; ils lui relevèrent sa chemise sur la tête, et ils se préparaient à lui couper les mains, parce que ses boutons la retenaient au poignet; heureusement il ouvrit la manche avec ses dents, et les voleurs s'enfuirent emportant leur

butin. A cinquante verges au-delà, des Indiens, qui dînaient, l'invitèrent à s'arrêter; mais il marcha en hâte vers le rivage.

Deux autres naturels le voyant ainsi dépouillé ôtèrent sur-le-champ leurs vêtemens d'étoffe dont ils le couvrirent, et ils le menèrent à la place du marché, où se trouvait un grand nombre d'insulaires. Au moment où M. Sparrman parut dans l'état que je viens de décrire, ils prirent tous la fuite en grande hâte. Je conjecturai d'abord qu'ils avaient volé quelque chose; mais je fus bientôt détrompé quand nous aperçûmes M. Sparrman, et qu'on nous raconta l'affaire. Je rappelai quelques Indiens, et je les assurai que je ne me vengerais point sur les innocens : j'allai me plaindre à Oréo de cet outrage, et j'emmenai l'homme qui était revenu avec M. Sparrman, afin d'appuyer mon témoignage.

Dès que le chef eut entendu les détails de cette attaque, il pleura et poussa des cris, ainsi que plusieurs autres. Lorsque les premiers transports de son chagrin furent calmés, il se mit à faire des reproches à son peuple, et il dit, autant que nous pûmes le comprendre, de quelle manière amicale je l'avais traité dans ce voyage, ainsi que dans le précédent, et combien il était honteux de commettre de pareilles actions. Il se fit répéter de nouveau ce qu'on avait volé à M. Sparrman, et il promit de ne rien négliger de tout ce qui dépendrait de

lui pour le retrouver, et, se levant, il me pria de l'accompagner à mon bateau. Ses sujets présens craignirent, à ce que j'imagine, pour sa sûreté, et ils employèrent toute sorte d'argumens, afin de le dissuader de son projet qui leur semblait téméraire. Il entra cependant sur mon bord, malgré tout ce qu'ils purent dire ou faire.

Dès qu'ils aperçurent leur chef bien-aimé absolument en mon pouvoir, ils poussèrent un grand cri. Le chagrin qu'annonçait leur visage est inexprimable : ils étaient tout inondés de larmes ; ils priaient, ils suppliaient, et même ils entreprirent de l'en arracher par force. Je joignis alors mes prières aux leurs, car je souffrais trop de les voir dans une si cruelle détresse : tout fut inutile. Il insista pour m'attirer à bord près de lui, et quand j'y fus, il ordonna de voguer au large. Sa sœur, avec autant de courage que lui, fut la seule personne qui ne s'opposa pas à son départ. Comme son intention était de courir avec nous après les voleurs, nous marchâmes par eau, aussi loin que la côte le permit. Après avoir débarqué nous entrâmes dans l'intérieur des terres, et nous parcourûmes quelques milles, le chef nous servant de guide, et adressant des questions à tous ceux qu'il rencontrait. Enfin il arriva à une maison au bord du chemin : il prépara des noix de coco pour nous, et, lorsque nous eûmes pris un léger rafraîchisse-

ment, il nous conduisit plus loin. Je m'y opposai, croyant qu'il nous mènerait peut-être à l'extrémité la plus éloignée de l'île : les bagatelles que nous redemandions ne valaient presque pas la peine d'être remportées quand on nous les aurait rendues. Le chef employa plusieurs raisons afin de me persuader de continuer notre route : il me dit que mon bateau pourrait faire le tour des côtes, et venir à notre rencontre, ou qu'une de ses pirogues nous ramènerait sur notre vaisseau, si je croyais que le chemin fût trop long pour retourner à pied. Mais j'étais décidé à m'en retourner, et il fut obligé de condescendre à ma volonté dès qu'il vit que je ne le suivrais pas davantage. Je le priai seulement d'envoyer quelqu'un des insulaires à la recherche de ce qu'on nous avait volé; car je reconnus que les voleurs étaient si bien instruits de notre marche, qu'en les suivant jusqu'aux cantons les plus éloignés de l'île il nous eût été difficile même de les apercevoir. D'ailleurs, comme je me proposais d'appareiller le lendemain au matin, cette rupture nous causait une grande perte, en arrêtant toute espèce de commerce : en effet, les naturels du pays étaient si effrayés, qu'aucun d'eux ne s'approchait de nous, excepté le cortége du chef. Il était donc encore plus nécessaire d'abandonner la poursuite, afin de rétablir les choses dans leur premier état.

En arrivant à notre bateau nous y trouvâmes

la sœur d'Oréo et plusieurs autres insulaires qui s'étaient rendus par terre au rivage. Sur-le-champ nous repartîmes pour le vaisseau, sans même dire au chef de nous accompagner. Il persista cependant à nous suivre aussi, et il monta avec nous en dépit de l'opposition et des prières des naturels qui l'entouraient : sa sœur imita son exemple, et les larmes et les supplications de sa fille, âgée d'environ seize ou dix-huit ans, ne l'arrêtèrent point. Cette jeune personne, dans l'accès de sa douleur, se faisait des blessures à la tête avec des coquilles, et sa mère fut obligée de les lui arracher des mains.

Le chef s'assit à notre table, et dîna de bon cœur : sa sœur, suivant la coutume, ne mangea rien. Après dîner je payai, par mes libéralités, la confiance qu'ils avaient eue en moi, et je les mis tous deux à terre, au milieu de plusieurs centaines de leurs sujets qui les attendaient pour les recevoir : un grand nombre embrassèrent leur chef avec des larmes de joie. Tout respirait alors le contentement et la paix : le peuple accourait en foule de tous les cantons avec des cochons, des volailles et des fruits, de sorte que nous en remplîmes deux bateaux. Oréo lui-même m'offrit un gros cochon et quantité de fruits. On nous rapporta la dague (la seule chose de valeur que M. Sparrman eût perdue) avec un pan de son habit, et on nous assura que nous recevrions le reste le lendemain.

On avait volé aussi différens effets à quelques-uns de nos officiers qui étaient à la chasse, et on les rapporta de la même manière.

Les femmes avaient paru fort sensibles au départ d'Oréo, et nous eûmes bien des peines à les calmer : à la fin cependant nos caresses, le peu d'éloquence que nous pouvions exprimer calmèrent la violence de leurs chagrins. Comme nous admirions tous l'excellence de leur cœur, nous leur témoignions de la sympathie avec une sincérité à laquelle elles ne pouvaient se méprendre.

Ainsi finit cette journée tumultueuse dont j'ai parlé avec détail, parce qu'elle montre combien de confiance ce brave chef avait en nous : on a peut-être droit d'en conclure que l'amitié est sacrée parmi eux. Nous étions, Oréo et moi, de véritables amis : nous avions accompli toutes les cérémonies en usage dans leur patrie, et il semblait croire que personne ne pouvait briser ce respectable lien. Il me parut que c'était là le grand argument qu'il employa lorsque ses sujets désiraient l'empêcher d'entrer dans mon bateau; il leur disait à peu près: *Oreo* (car c'est ainsi qu'il m'appelait toujours) *et moi sommes amis; je n'ai rien fait pour perdre son attachement, pourquoi n'irais-je pas avec lui?* Nous n'avons cependant trouvé aucun autre chef qui voulût agir de la même manière en pareille circonstance. Si l'on demande ce qu'il avait à craindre,

je répondrai, rien ; car je ne voulais pas lui faire le moindre mal, ni le retenir un moment de plus qu'il ne le souhaiterait. Mais ses sujets et lui étaient excusables de ne pas le savoir : ils voyaient bien que, dès qu'une fois il serait en mon pouvoir, toutes les forces de l'île ne suffiraient pas pour l'en arracher, et qu'ils devraient m'accorder pour sa rançon tout ce qu'il me plairait de leur demander. Ainsi ils avaient des raisons d'inquiétude sur sa sûreté et sur la leur.

Le 7, de grand matin, tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai faire ma visite d'adieu à Oréo, accompagné du capitaine Furneaux et de M. Forster. Nous lui portâmes en présent des choses utiles. Je lui laissai aussi la première inscription qu'il avait déjà si bien gardée, et j'y ajoutai une autre petite planche de cuivre, sur laquelle sont gravés ces mots : Les vaisseaux de Sa Majesté Britannique, *la Résolution* et *l'Aventure*, mouillèrent ici en septembre 1773 ; et quelques médailles. Je renfermai le tout dans un sac. Il me promit d'en prendre soin, et de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveraient. Il me donna ensuite un cochon, et, après en avoir obtenu six ou huit autres par des échanges, nous prîmes congé. Ce bon vieillard m'embrassa les larmes aux yeux. On ne nous parla pas dans cette entrevue des habits de M. Sparrman : je jugeai qu'on ne les avait pas retrouvés, et je

n'en dis rien, de peur d'affliger le chef sur des effets que je ne lui avais pas donné le temps de recouvrer; car il était de bonne heure dans la matinée.

En arrivant aux vaisseaux nous trouvâmes une foule de pirogues remplies de cochons, de volailles et de fruits, que nous amenaient les insulaires, comme au premier jour de notre arrivée. A peine eus-je monté à bord, qu'Oréo lui-même vint me dire, à ce que nous comprîmes, que les voleurs étaient pris, et qu'il désirait que nous allassions à terre, ou pour les punir, ou pour assister à leur châtiment; mais cela était impossible, car *la Résolution* se mettait sous voiles, et *l'Aventure* était déjà hors du havre. Le chef marcha avec nous plus d'une demi-lieue en mer, et il me fit ensuite de tendres adieux; il s'en alla sur une pirogue manœuvrée par un seul homme et par lui-même : toutes les autres étaient parties. J'eus regret de ne pas descendre à terre avec lui, afin de voir de quelle manière ils punissaient les coupables : je suis sûr que cette raison seule l'avait déterminé à venir à bord.

Avant de quitter cette île, le capitaine Furneaux consentit à recevoir à son bord un jeune homme nommé O-Maï, natif d'Uliétéa, où il avait eu quelques biens, dont les insulaires de Bolabola venaient de le déposséder. Je m'étonnai d'abord qu'il se

chargeât de cet Indien, qui, n'étant distingué ni par sa naissance ni par son rang, ni remarquable par sa taille, sa figure ou son teint, ne pouvait, suivant moi, donner une idée juste des habitans de ces îles heureuses; car les naturels du premier rang sont beaucoup plus beaux et plus intelligens: ils ont communément un meilleur maintien que les classes moyennes du peuple. Cependant, depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai été convaincu de mon erreur; car, excepté son teint, qui est d'une couleur plus foncée que celle des éarées et des bourgeois, menant une vie plus voluptueuse, et moins exposés à la chaleur du soleil, je ne sais pas si aucun autre naturel aurait donné, par sa conduite, une satisfaction plus générale : son maintien intéressant le rendait agréable à la meilleure compagnie, et un noble sentiment d'orgueil lui apprenait à éviter la société des personnes d'un rang inférieur.

Immédiatement après son arrivée à Londres, le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, le présenta au roi, qui l'accueillit très bien. Il conçut dès lors un sentiment profond de reconnaissance et de respect pour cet aimable prince, et je suis sûr qu'il le conservera jusqu'à la fin de sa vie. Il a été caressé par la première noblesse d'Angleterre, et on n'a pas eu la plus légère occasion d'avoir moins d'estime pour lui. On observera

que, quoique O-Maï ait toujours vécu dans les amusemens en Europe, son retour dans sa patrie n'est jamais sorti de son esprit : il n'était pas impatient de partir, mais il témoignait du contentement à mesure que le moment approchait. Il s'est embarqué avec moi sur *la Résolution* (qui a entrepris un autre voyage autour du monde, et vers le pôle austral), chargé de présens, pénétré de reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'on a eues pour lui, et après avoir subi heureusement l'inoculation de la petite vérole [1].

[1] Cette maladie fut fatale à Aotourou, le Taïtien que M. de Bougainville avait amené en France, et qui reçut à peu près la même éducation qu'O-Maï.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE QUATRIÈME. — CHAPITRE I. — Premier voyage de Cook (1769-1771). Suite. 1

TROISIÈME SECTION.

§ 9. Description particulière de l'île de Savu, de ses productions et de ses habitans. *ib.*

§ 10. Traversée de l'île de Savu à Batavia. Récit de ce que nous y fîmes pendant qu'on radoubait notre vaisseau. 32

§ 11. Description de Batavia et du pays adjacent. De ses fruits, de ses fleurs et de ses autres productions. 53

§ 12. Détails sur les habitans de Batavia et du pays adjacent, sur leurs mœurs, leurs coutumes et leur manière de vivre. 85

§ 13. Passage de Batavía au cap de Bonne-Espérance. Description de l'île du Prince et de ses habitans. Comparaison de la langue de ces insulaires avec celle des Malais et des Javans. 109

§ 14. Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Quelques remarques sur la traversée de la pointe Java à cet endroit. Description du cap de Sainte-Hélène et des Hottentots. Retour de *l'Endeavour* en Angleterre. 120

CHAPITRE II. — Deuxième voyage de Cook. (1773-1775.) PRÉLIMINAIRE. 141

PREMIÈRE SECTION.

Depuis notre départ d'Angleterre jusqu'au moment où nous avons quitté pour la première fois les îles de la Société. 159

Pages.

§ 1. Traversée de Deptford au cap de Bonne-Espérance. Récit de plusieurs incidens survenus dans la route. Séjour au Cap. Ce que nous y fîmes. Description du Cap. 159

§ 2. Départ du cap de Bonne-Espérance. Recherches du continent austral. 200

§ 3. Suite de nos recherches pour découvrir un continent austral entre le méridien du cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Zélande. Récit de la séparation des deux vaisseaux, et arrivée de *la Résolution* dans la baie Dusky. 220

§ 4. Ce que nous fîmes dans la baie Dusky. Plusieurs entrevues avec les naturels du pays. 239

§ 5. Baie Dusky. Description du pays voisin, de ses productions et de ses habitans. 276

§ 6. Traversée de la baie Dusky au canal de la Reine Charlotte. Description de quelques trombes. Réunion de *l'Aventure* et de *la Résolution*. 289

§ 7. Récit du capitaine Furneaux depuis le moment de la séparation des deux vaisseaux jusqu'à leur réunion dans le détroit de la Reine Charlotte, avec une description de la terre de Van-Diémen. 295

§ 8. Relâche dans le détroit de la Reine Charlotte. Quelques remarques sur les habitans de la Nouvelle-Zélande. 307

§ 9. Route de la Nouvelle-Zélande à Taïti, avec une description de quelques îles basses, supposées être les mêmes qui ont été vues par Bougainville. 338

§ 10. Arrivée des vaisseaux à Taïti. Situation critique où nous fûmes. Plusieurs incidens survenus pendant notre relâche dans la baie de Oaiti-Piha. 353

§ 11. Récit de plusieurs visites que nous fit le roi O-Too, et que nous lui rendîmes. Incidens survenus tandis que les vaisseaux mouillaient dans la baie de Matavaï. 407

§ 12. Réception qu'on nous fit à Huaheine. Incidens survenus tandis que les vaisseaux y mouillaient. O-Maï, l'un des naturels du pays, s'embarque sur *l'Aventure*. 442

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

JUN 29 '15